

Jean–Marc Irlès

Une vie de rêve

Roman

Introduction

Nous sommes en 1887. À cette époque, la France est en pleine mutation industrielle. Il y a quelques années, sous la férule de l'empereur Napoléon III, le pays entier s'est réveillé et il est entré de pleins pieds dans l'ère moderne. Tout bouge partout, y compris dans les familles et les mentalités.

Les grandes métropoles comme Lyon, Marseille, Bordeaux, Lille se développent et attirent en leurs murs des usines nouvelles. Les fonderies poussent dans le nord et l'est, la confection de masse se crée autour de Lyon et de Roubaix, Paris n'est pas en reste. La vie sociale bouillonne partout mais surtout à la capitale où tout plus que jamais se joue. La France s'enrichit malgré la défaite de Sedan contre les Prussiens et malgré la perte de l'Alsace et de la Lorraine. L'impôt de guerre réclamé par les Allemands est énorme et, pourtant, la France le n'a remboursé plus vite que prévu. Les projets industriels se multiplient et nécessitent des liaisons routières nouvelles dans tout le pays. Les réseaux ferrés se créent, les routes se modernisent. Il faut écouler les productions d'acier et de fer des usines du nord, alors on bâtit des gares en fer, des ponts, des chemins de fer, des musées, des palais de fer et de verre. Les productions de confection doivent aussi être vendues. Des idées fleurissent pour l'écouler. C'est la naissance des « Grands Magasins », le Bon Marché, Les Galeries Lafayette, Le Printemps.

L'éducation se développe aussi, les journaux fleurissent, les idées progressistes se diffusent, des syndicats vont se créer. Ils refusent désormais l'exploitation des ouvriers. L'aristocratie existe encore, elle est le fer de lance de toute cette activité économique renaissante mais les anarchistes veillent, il faudra des coupables pour excuser les ratés, les échecs et pour satisfaire les oubliés du progrès.

Bientôt on voudra reprendre la revanche de la défaite honteuse de Sedan. Et puis d'abord c'est la faute à qui ? Il devait y avoir des traîtres ! Juifs de préférence comme le capitaine Dreyfus.

Et le peuple dans tout cela ? Justement, il y a Honorine, il y a Charles.

Honorine a seize ans. Elle est pure, naïve, belle et surtout pieuse. Ambitieuse et intelligente, elle monte de sa province natale à Paris pour travailler dans le temple de la distribution moderne, Le Bon Marché. Mais elle risque d'être handicapée dans sa vie par un lourd secret.

Charles est un jeune titi parisien de vingt ans, dégourdi, déluré, amateur de plaisirs charnels. Anticlérical de tendance communiste, excellent ouvrier, il est prêt à assumer des responsabilités dans son travail, la fonte et l'assemblage du fer. Il va participer à

l'épopée fabuleuse de la société Eiffel, puis à la construction du métro parisien. Il a lui aussi un sérieux problème qu'il garde secret pour qu'il ne brise pas sa vie.

Le destin va rapprocher ces deux êtres et en fait, ils vivront une vie exceptionnelle. Mais leur amour résistera-t-il à leurs différences ? Que donnera l'intransigeance puritaine de l'une et l'incorrigible appétit sexuel de l'autre ? Leur ascension sociale et professionnelle ne les opposera-t-elle pas ? Leurs idées politiques à l'opposé les unes des autres ne les séparera-t-elle pas ? Charles dira un jour à Honorine que ce sont les grands principes qui déclarent les guerres. Resteront-ils archoutés sur les leurs ? Comment pourront-ils partager et préserver leur secret terrible, impensable, incroyable ?

Avec eux, nous allons revivre l'époque de la construction de la Tour Eiffel et de l'Exposition Universelle de 1890 avec son "pavillon des peuples inférieurs", le développement du commerce de masse, les prouesses techniques de la construction du métro parisien. Ils connaîtront aussi l'affaire Dreyfus, la création des syndicats, la naissance du cinéma des frères Lumières, le premier Tour de France à vélo. Ils vivront les années de la Grande Guerre, les Années folles et l'explosion des arts nouveaux. Ils prendront part aux mouvements sociaux et politiques qui amèneront le Front Populaire. Ils seront témoins de la montée des intolérances, la Seconde Guerre Mondiale...

Une épopée grandiose où la vie d'un couple extraordinaire semble noyée dans la turbulence de cette époque exceptionnelle. Mais l'est-elle vraiment ?

Le voile va se déchirer, les secrets vont tomber un à un. Celui de Charles ne sera découvert qu'à la fin de sa vie. Une vie de rêve ?

Une jeune fille à Paris

Honorine regardait le boulevard qui longeait la gare. Elle était surprise de voir tant de monde sur les trottoirs et sur la voie de circulation. Elle se doutait bien depuis sa province natale que Paris n'avait rien à voir avec Champagnac-de-Belair d'où elle arrivait mais même Périgueux la grande ville de sa région ne semblait pas pouvoir rivaliser avec sa nouvelle ville de résidence. Elle avait du mal à tout percevoir car il y avait trop de mouvements autour d'elle. Une sorte de panique la gagnait petit à petit. Ses yeux allaient de gauche à droite, incrédules devant tant de diversité. C'était donc cela Paris. Tout ce brouhaha, tous ces embarras, tout ce bruit ? Honorine restait là, au bord du trottoir, pétrifiée.

Elle avait quitté Champagnac la veille avec un peu d'appréhension et ce ne sont pas les larmes de sa mère qui avaient pu la rassurer. Elle revoyait encore sa silhouette fragile dans son habit strict, s'éloigner au fur et à mesure que la carriole avançait dans l'allée du château vers le portail majestueux de la propriété où ses parents servaient une grande famille. Les Roussac étaient des drapiers qui avaient réussi et vendaient à l'armée depuis quelques générations les tissus qui servaient à la constitution des uniformes militaires. Ce marché très juteux avait fait leur fortune et depuis qu'Eugène Roussac, le chef actuel de la famille, avait pris les affaires en main quelque quinze ans auparavant, il avait rajouté une branche « tissu d'ameublement » de grande qualité. Ses productions se vendaient bien et son magasin de Périgueux avait pignon sur rue, c'était bien le cas de le dire. Toute la bourgeoisie et même aussi la plus grande partie de l'aristocratie de la région, venait acheter là les pièces épaisses et chatoyantes qui décoraient leurs intérieurs. Depuis les lourds doubles rideaux confectionnés à la mesure, jusqu'aux tapisseries de mur posées par les ouvriers du magasin, en passant par les tissus de recouvrement des sièges et de canapés habillés dans les ateliers situés dans un bâtiment contigu au commerce, on trouvait de tout chez les Roussac, même des nappes et napperons de table.

Tout naturellement, comme la plupart des habitants du village, Honorine avait été embauchée par la famille Roussac et placée là comme manutentionnaire dès ses douze ans. Elle avait ainsi appris à connaître les différentes sortes de tissu et leurs qualités. Puis, sa grâce aidant, ainsi que la façon très châtiée qu'elle avait de s'exprimer lui avait ouvert la porte de vendeuse qu'elle occupait depuis deux ans. Comme elle logeait sur Périgueux, dans une petite pension de famille, ne retournant à Champagnac que le dimanche, elle avait eu l'occasion de fréquenter bien d'autres personnes que la simple gente du château. Cela lui avait ouvert les yeux et l'esprit sur

ce monde qui changeait à une vitesse folle depuis que l'Empereur Napoléon III avait lancé la modernisation effrénée du pays et que sa chute politique n'avait pas vraiment arrêté.

Quand la jeune Céline, une vendeuse un peu plus âgée qu'elle, également native de Champagnac-de-Belair, était partie pour Paris travailler dans un nouveau temple de la distribution, elle l'avait enviée. Son jeune âge lui interdisait ce déplacement mais elle espérait bien pouvoir, elle aussi, monter à Paris. Elle en rêvait déjà, petite, quand la tante de sa mère en parlait. Cette brave femme y avait vécu quelques années avant de revenir au pays après la grande épidémie de choléra.

Et voilà que le temps était venu pour Honorine de partir, de quitter son village et sa région, pour venir travailler à Paris. Elle avait su convaincre ses parents lorsque l'occasion s'était présentée et après son voyage en train, elle arrivait enfin à la capitale.

La jeune fille regardait de tous ses yeux, comme on disait au pays. Son regard étonné glissait rapidement sur les hommes en tenue élégante, avec leurs costumes trois-pièces et leurs drôles de chapeaux, pour s'attarder sur les femmes absolument ravissantes qui déambulaient lentement sur les bords de Seine tout proches et dans le grand jardin en face. Le parvis de la gare d'Austerlitz était couvert de monde. Les calèches qui transportaient les voyageurs les disputaient aux très rares voitures à moteur, bruyantes et nauséabondes comme le train. Cette invention mécanique somme toute récente l'avait transportée de Périgueux à Paris, crachant tout au long du chemin ses longues volutes de fumée noire accompagnée de la musique infernale des roues de fer sur les rails. Ses oreilles encore pleines de ce staccato incessant, elle s'épousseta pour enlever les scories de fumée sur sa tenue toute neuve achetée spécialement pour cette occasion. Doucement, elle sortit de sa paralysie et de sa frayeur initiale.

Enfin, Honorine héla une calèche et lui donna l'adresse de sa destination, Le Bon Marché, pas très loin de la gare. Elle y rejoignait son amie Céline qui lui avait obtenu un poste dans ce nouveau géant de la consommation, pionnier de la modernité. Elle devait rencontrer d'abord le responsable des embauches, Monsieur Georges. Son amie lui avait dit que ce ne serait qu'une formalité car elle s'était portée garante pour elle. C'est comme cela que fonctionnait le système. Chez les Boucicaut, les patrons du Bon Marché, on n'embauchait que sur recommandation et des jeunes femmes de province en priorité. Elles étaient de préférence célibataires, sans attaches, travailleuses, pauvres et avenantes. C'était le cas d'Honorine qui se révélait, en plus, vive, intelligente, bien faite et qui avait déjà pratiqué la vente et la manutention pendant un an en boutique à Périgueux dans un magasin de tissus. Son amie lui avait dit qu'elle serait surprise car au « Bon Marché », la vente ne se faisait pas comme en province.

Le cocher, voyant que la demoiselle arrivait tout droit de la province et pour la première fois à Paris, lui fit faire une visite de ce coin de la capitale. Il longea la Seine en passant devant le jardin des Plantes et le muséum national d'Histoire Naturelle, poursuivit vers le boulevard Saint-Germain qu'il emprunta jusqu'au

boulevard Saint-Michel. Là, il obliqua à gauche vers le jardin du Luxembourg qu'il contourna par la droite pour rejoindre le boulevard Raspail et remonter en direction de la rue de Sèvres. Il arrêta enfin la jeune fille éblouie par tant de beauté et de magnificence sur la place où se dressait le plus beau magasin du monde.

En l'espace d'une petite heure, à l'allure lente du cheval dont les sabots claquaient fièrement sur les pavés des rues de Paname, la jeune provinciale avait pu découvrir les immeubles magnifiques aux façades travaillées qui étaient souvent ornés de statues. Ils s'ouvraient en rez-de-chaussée au travers de porches majestueux gardés par des portails en bois sculptés sur des cours intérieures vastes, mystérieuses et magnifiques. On y devinait parfois des fontaines dont l'eau jaillissait de petits angelots et autres personnages antiques. Des balcons étroits et longs protégés par des balustres de fer forgé tarabiscotés surplombaient les larges trottoirs qui bordaient ces avenues spacieuses. Tout cela contrastait tellement avec les ruelles sombres et étroites de Périgueux. Elle avait aussi admiré le défilé incessant des élégants promeneurs oisifs qui retrouvaient dans les cafés du quartier latin leurs amis attablés devant des grands verres ou de petites tasses délicates. Quelle différence avec le peuple besogneux de sa province !

La chaleur qui montait de la ville, le bruit de fond permanent qui émanait de la vie grouillante de la citadelle, le bruissement doux des feuilles des marronniers et des platanes qui bordaient par centaines les allées de circulation, le chant très perceptible, malgré tout, des oiseaux de la capitale, tout cela lui faisait un peu tourner la tête. Elle ne s'attendait absolument pas à ce spectacle en mouvement permanent rehaussé des effluves du fleuve tout proche, des odeurs des boulangeries qui desservaient des milliers de pains tout chauds fraîchement cuits dans les fournils des arrières boutiques innombrables donnant directement sur les promenades réservées aux piétons. Elle percevait également assez nettement l'odeur caractéristique des livres des boutiquiers de la cité des étudiants. Elle avait vaguement aperçu dans une côte à main gauche le dôme du clocher de la Sorbonne. Et devant les librairies, les étudiants déambulaient en groupes rieurs, sans paraître tendus par la proximité des examens de fin d'année. Trop. Trop de sollicitations de toutes parts et de toutes sortes. Tout cela était trop pour elle.

Quand le cocher la fit descendre du berceau de la calèche, elle eut un léger étourdissement. Il vit qu'elle était complètement désorientée et lui sourit de toutes ses belles moustaches en accroche-cœur, en lui montrant, dans son dos, le magasin. La jeune fille eut une réaction de surprise extasiée en découvrant la façade principale de ce géant de la distribution. Elle n'avait jamais rien vu de pareil : ce magasin était immense en largeur et en hauteur. Ses arches d'entrée majestueuses et ses grandes baies vitrées dont certaines servaient de vitrines d'exposition étaient tout simplement époustouflantes. Là aussi, il y avait un va-et-vient incessant de calèches qui chargeaient ou faisaient descendre des occupants magnifiquement habillés.

Honorine demanda à son conducteur où était la rue du Bac et prenant sa lourde valise avec détermination, elle partit en faisant semblant d'être sûre d'elle vers l'entrée de l'escalier qui menait chez son amie, au sixième étage. Elle remonta la rue de

Sèvres tout le long du grand magasin et prit à droite la rue qu'elle cherchait. Son amie l'attendait en bas de l'immeuble et l'aida à monter la valise jusqu'au palier desservant une dizaine de chambrées. Elles passèrent la fin de l'après-midi et la soirée à parler de Champagnac-de-Belair, du bon temps de leurs jeux d'enfants et du rendez-vous d'embauche qui aurait lieu le lendemain. Leurs rires fusèrent souvent dans la chambrée, accompagnés de celui des autres locataires ravies d'avoir une nouvelle camarade.

Un titi parisien

Moi, c'est Charles.

Je suis né à Paris en 1867, peu de temps avant le désastre de Sedan. Mes parents étaient de simples gens. Mon père travaillait aux moulins de Montmartre. Il en a fait plusieurs sur la colline. Il est mort d'avoir trop respiré de farine de blé, d'orge et de maïs, les poumons complètement bouchés. Peut-être aussi à cause de cette absinthe qu'il aimait un peu trop et qu'il buvait avec des peintres de la butte. Car il aimait aussi la peinture, mon père. Mais pas les vieilles croûtes qui représentent une vie idéale... Non ! Il aimait la peinture des ressentis comme il disait. La vraie peinture, celle qui dépeint la vie comme on la vit justement. Celle qu'il essayait de peindre. Il fréquentait la nouvelle vague des peintres maudits de l'époque. Plus tard, il a aimé particulièrement la peinture du jeune Toulouse-Lautrec qu'il avait rencontré en 1881, lors des études du jeune Toulousain à Paris. Le peintre difforme lui permettait d'imaginer une vie que mon père n'avait pas les moyens de se payer. Une vie de fête, de joies, d'insouciance. Mon père buvait souvent son absinthe allongée de cognac, avec Toulouse-Lautrec qui adorait aussi cette recette iconoclaste. Le peintre lui a offert plusieurs de ses lithographies et même deux tableaux, certains soirs de beuverie commune où c'est mon père qui régalaient.

"Ze t'offre tha, lui disait-il de sa voix zézayante avec son cheveu sur la langue et son accent toulousain. Tu es un mauvais peintre mais un vrai amateur... d'absinthe au cognac."

Pendant ce temps, je m'escrimais déjà dans les fonderies de Ménilmontant, où j'ai commencé à travailler comme apprenti à 12 ans grâce à ma mère. Ma jeune sœur allait encore à l'école. Elle avait à peine six ans.

Ma mère justement était lavandière à l'Hôtel-Dieu, l'hôpital à côté de la cathédrale Notre-Dame. Ce n'était pas marrant pour elle de nettoyer les souillures des draps des malades. Les linges venaient de tous les services et cela contenait tous les miasmes des gens, morts ou pas mais qui avaient souvent déversé leurs repas et bien d'autres choses horribles par tous les orifices humains possibles. Elle rentrait souvent à la maison fourbue et l'appétit coupé. Je sentais sur elle les odeurs douceâtres des médicaments et celles, écœurantes de fadeur, de la mort. Ma sœur qui ne comprenait pas tout encore lui demandait sans cesse les pourquoi et les comment de son métier. Contrairement à moi, elle adorait cette atmosphère hospitalière. Parfois mon père avait trop trainé avec ses copains de la butte et dépensé trop de sous à boire et à acheter de quoi peindre ses horribles croûtes. Alors, ma pauvre Maman faisait en

plus, des ménages chez les bourgeois du canal Saint-Martin et des grands professeurs de l'hôpital Saint-Louis. Celui-ci était à l'origine une annexe de l'Hôtel-Dieu. Ces grands professeurs connaissaient bien la famille Hermon, les fondateurs de Paris qui habitaient tout près de l'hôpital, à Ménilmontant. C'est comme cela qu'elle m'a fait facilement entrer en apprentissage chez eux. Plus tard, elle a réussi à faire embaucher ma sœur comme infirmière dans un service de Saint-Louis.

À mes débuts professionnels, nous habitons rue de la Grange aux Belles, à l'angle de l'impasse Chausson, tout près des fonderies donc et à deux pas du canal Saint-Martin. Et pour moi c'était bien de travailler dans le quartier. Après avoir coulé les panneaux des écluses quelques années auparavant, l'usine fabriquait désormais les ouvrages des passerelles pour le canal Saint-Martin, avec leurs volutes tarabiscotées, leurs courbures et leurs croisillons. Et on les posait aussi. J'étais fier de participer à l'élaboration de cette partie de Paris qui a pris tant d'importance de nos jours surtout depuis la sortie du film « Hôtel du Nord » avec Arletty, une fille bien de chez nous. J'allais aussi souvent me balader au parc des Buttes-Chaumont. Je pouvais parfois jusqu'à Montmartre, de l'autre côté du canal, à deux kilomètres. Mais la plupart du temps, je me promenais le long de cette voie d'eau que je remontais jusqu'au parc de La Villette. J'adorais voir les péniches lourdement chargées descendre du canal de l'Ourcq vers l'Arsenal puis les ports de Paris, vers Charenton à l'est ou Nanterre à l'ouest. Elles étaient chargées de nourriture et de matériaux de construction destinés à toutes ces nouvelles banlieues qui grandissaient aux abords de la capitale.

Je me souviens d'avoir rencontré mon ami Gaston le premier jour où l'on a fêté le 14 Juillet, en 1880. Quelle fête ! Je n'avais que treize ans mais j'étais allé voir les troupes défiler et ensuite j'avais profité avec Gaston, des agapes offertes un peu partout dans Paris.

– Alors, mon gaillard, tu célèbres la révolution du peuple, à ton âge ? m'avait-il dit en m'abordant.

– Ben, c'est normal pour un travailleur du peuple, non ? Lui avais-je répondu, fier de ma sortie.

– Ah, ça ! Bougre de crétin, ça m'plait bien ! T'es un rouge mon garçon ?

Ne sachant pas de quoi il parlait, je décidais de plaisanter :

– Ben, à mon âge, j'suis encore plutôt vert, je crois !

– Ha ! Ha ! Ha ! Bougre de couillon, t'es un sacré, toi ! Allez viens, suis-moi. Je vais te faire connaître le vrai Paris, moi !

Et c'est comme cela que l'on ne s'est pratiquement plus jamais quittés, Gaston et moi. C'était un rescapé de la Commune. Il avait des idées sur tout et surtout des idées. Rouges. Il travaillait dans des ateliers d'imprimerie près de la place de la République et il nous arrivait de se retrouver le soir pour discuter entre ouvriers de l'évolution des choses, de la politique et des curés. La majorité des gars qui venaient étaient anticléricaux. Pour eux, les curés étaient les alliés des patrons et donc des ennemis du peuple qu'il fallait combattre absolument. Parfois on rédigeait des tracts

que l'on imprimait en cachette dans l'imprimerie la nuit, sans que le patron le sache et l'on allait les distribuer ensuite à la sortie des usines et des ateliers. Quelques années après, en 1884, je crois me souvenir, la loi Waldeck-Rousseau autorisait les syndicats. Ce fut une grande victoire pour nous et un an après Zola sortait *Germinal*.

Germinal ! Vous vous rendez compte. Le symbole de la lutte des humbles et des ouvriers. Notre phare. Mieux que le livre de Marx paru l'année de ma naissance. J'avais dix-huit ans. On a fêté cette loi avec Gaston et les autres du groupe en allant passer le dimanche aux Buttes-Chaumont. Il y avait des femmes et des filles avec nous. Ces ouvrières des filatures de la Bastille n'étaient pas en reste pour diffuser les idées progressistes. L'une d'elles, Martine, me regardait sans cesse avec un air gourmand. Gaston me prit à l'écart et me donna quelques conseils pour l'immédiat.

Je me suis donc assis près de la belle gironde lors du pique-nique et nous avons discuté tout au long du repas de bien autres choses que de politique. On a bien bu aussi. Et pendant que les autres s'allongeaient pour une petite sieste sur les herbages environnants, j'entraînais Martine vers l'immense grotte de la cascade. Suivant les conseils de Gaston, je me suis dirigé vers la droite où un rideau de plantes retombait devant une petite cavité intime impossible à voir si l'on n'en connaissait pas l'entrée. C'est là que j'ai perdu ma naïveté. Martine n'en était pas à ses débuts et elle me fit découvrir les délices du sexe. C'est depuis cette époque que j'en suis accro. Nous sommes restés quelques semaines ensemble, avant qu'un zouave en permission ne la séduise et ne l'embarque avec lui vers l'Algérie. Mais depuis je n'ai pas arrêté d'aller de conquête en conquête. Toutes les amourettes sont belles, n'est-ce pas ?

Dans mon entreprise les choses se gâtaient et les marchés se faisaient plus rares. Les contremaîtres n'arrêtaient pas de harceler les jeunes apprentis ouvriers et surtout les ouvrières pour les obliger à partir. Justine était de celles-là. Elle travaillait au sablage des pièces fondues et son chef d'atelier qu'elle avait eu le toupet de repousser le jour où il lui avait posé une main fourrageuse dans son corsage, l'avait prise pour cible préférée. J'avais remarqué le manège et j'eus une discussion « entre hommes » avec cet individu. Il comprit vite où était son intérêt et cessa d'importuner la petite pour conserver l'intégrité de son anatomie que je n'aurais pas hésité une seconde à raccourcir. Chez les "rouges", on savait se battre et l'on s'entraînait régulièrement.

Comme j'étais passablement bien de ma personne, la jeune fille comprit aussi où était son intérêt et très vite, elle accepta de sortir avec moi un dimanche après-midi. Je l'emmenais aux Buttes-Chaumont où personne n'avait encore ce jour-là, soulevé le rideau de verdure. Mes caresses, mes baisers et le parfum sucré qui se dégageait de cette plante tombante firent un miracle. Justine se laissa faire avec appréhension et étonnement d'abord puis avec un certain plaisir ensuite, avant de se déchaîner véritablement et de se laisser aller à un plaisir très jouissif et... très bruyant. Elle devint exigeante en amour et très inventive aussi. Et possessive ! Très possessive. Trop même. J'ai eu du mal à m'en séparer. Mais un soir de travail à l'imprimerie clandestine, nous avons terminé la soirée chez un militant qui l'a trouvée à son goût. Comme il était lui aussi très possessif et très exigeant, je les ai laissés seuls et je n'ai plus jamais entendu parler de Justine, du moins sur ce plan.

L'installation d'Honorine

Le matin suivant son arrivée, en ce jour de juin 1887, Honorine avait seize ans. Monsieur Georges remarqua tout de suite son allure svelte et élégante, son port droit et ses manières de bonne famille. Plus que les yeux brun foncé très expressifs de la jeune fille et l'indéniable beauté qui se dégagait de son visage avenant, ce fut sa grâce naturelle qui le séduisit ainsi que sa voix douce et mélodieuse qui jouait dans les tons chaleureux sans être grave pour autant. Il la voyait déjà avec sa tenue de fille de bonne famille que fournissait le magasin à ses vendeuses, au rayon des tissus d'ameublement où elle serait crédible et de bon conseil. La jeune fille s'exprimait bien, pratiquement sans accent et avait une très bonne connaissance des maisons aristocrates et bourgeoises. Honorine avait été élevée au bord de la Dronne par ses parents, serviteurs dans une maison de châtelains du Périgord ayant réussi dans la confection de draps militaires et d'ameublement et cela plaisait beaucoup à Monsieur Georges. Elle connaissait bien le mode de vie en cours dans les grandes familles et parfaitement les codes en usage dans la bourgeoisie. Il décida de l'embaucher et lui fit signer tout de suite son contrat de travail.

Honorine commença donc immédiatement, dès le lendemain de son arrivée. Tout était nouveau pour elle. Elle partageait une chambrée avec huit vendeuses au dernier étage du magasin où elle ne possédait qu'une petite armoire pour ranger ses affaires personnelles. Les lits étaient disposés en deux rangs de quatre l'un en face de l'autre, espacés les uns des autres d'un mètre à peine avec l'allée centrale qui ne faisait guère plus. Aucune séparation entre les lits ne permettait de relative intimité mais cela permettait par contre une grande convivialité. Le matin, elle prenait son petit déjeuner, offert par la direction dans le réfectoire commun. Elle avait le choix entre un café très sucré ou un thé, accompagné d'une tranche de pain de froment avec du beurre ou de la confiture de saison. Les lavabos qui étaient également communs ne pouvaient servir à une toilette intime. Cela arrangeait Honorine qui avait bien des raisons de ne pas procéder à sa toilette devant les autres. Elle apprendrait à la faire dans un bain douche du quartier où les jeunes vendeuses du Bon Marché avaient leurs habitudes et que le voisinage avait surnommé « La volière » en référence aux rires et aux cris aigus des jeunes demoiselles insouciantes et gaies qui le fréquentaient et y attendaient parfois leurs amoureux... roucouleurs.

Son amie Céline la prit en période d'intégration pour lui montrer son nouvel emploi. Cela devait durer une semaine durant laquelle Honorine ne serait payée que la moitié de son salaire normal. La jeune provinciale fut surprise du style de vente pratiqué dans cet établissement. Ici, contrairement à ce qui se pratiquait en province, les clientes avaient accès à toute la marchandise et ce, dans tous les rayons. Les prix

étaient affichés partout et chose surprenante, sur tous les articles. Les îlots d'encaissement avaient la faculté de débiter des fiches pour les clients qui voulaient faire d'autres achats dans d'autres rayonnages du magasin et celui-ci... celui-ci était immense. Il y avait plusieurs étages, des escaliers monumentaux qui montaient en volutes et des verrières par où pénétrait l'éclairage naturel du ciel. Des étals en îlots à l'intérieur desquels se tenaient les vendeurs, étaient ornés de décorations au plafond, manifestement éphémères, renouvelées régulièrement en fonction des thèmes proposés par le magasin. On y vendait des articles aussi différents que le tissu au mètre, la vaisselle en porcelaine, les robes manufacturées et déjà prêtes à porter ou des articles de bricolage. Autour des cabines d'essayage, les premières que l'on trouvait dans un magasin, des fanfreluches et des colifichets étaient disposés à côté des parfums et des chapeaux. Du linge de table et de lit, du petit mobilier et des batteries de cuisine se trouvaient à la vente dans les étages supérieurs. C'était le plus grand magasin du monde mais pas seulement : c'était une révolution car les clients pouvaient toucher la marchandise, se servir quasiment seuls et les vendeurs n'intervenaient que pour conseiller et encaisser. On avait encore jamais vu cela.

La semaine ne fut pas de trop pour intégrer ces méthodes de vente absolument novatrices, même si Aristide Boucicaut les avait inventées et mises en application depuis une vingtaine d'années. Après sa mort et celle de son fils, son épouse Marguerite avait repris seule les affaires en mains. Elle avait continué de gérer son affaire de la même manière, aidée par ses cadres, avec la même politique sociale paternaliste. Sur le plan commercial, les promotions étaient réfléchies plusieurs mois à l'avance, annoncées à la clientèle par voie d'affiche, d'articles de presse et de prospectus. Les ventes se faisaient en libre choix, c'est-à-dire que le client était aidé mais pas contraint. Tous les prix étaient affichés et c'était donc le même pour tous. Les articles, de bonne qualité, pouvaient être livrés dans les deux à trois jours. Les camions de livraison aux couleurs du magasin faisaient de la publicité (on appelait cela de la réclame) dans l'ensemble des rues de la capitale et des villes de la banlieue. Les clientes venaient nombreuses essayer avant d'acheter... et cela aussi c'était une révolution !

Honorine avait tout de suite adopté la tenue noire, stricte mais très seyante car très marquée à la taille, en vigueur dans le magasin. La fameuse tenue « fille de bonne famille » qui était la manière du Bon Marché de faire immédiatement reconnaître les vendeuses. Cela la distinguait beaucoup des clientes et malgré tout, sa grâce naturelle ressortait et elle sentait bien les regards envieux de certaines femmes et surtout celui de leurs maris. Sage et élevée avec des principes religieux très clairs et très rigoureux, elle ne se souciait pas du regard des hommes. Honorine pensait d'abord à vendre. Elle aimait cela et se réjouissait à chaque fois que sa cliente partait avec un achat. La jeune fille savait être à l'écoute, reformuler les questions de la clientèle pour mieux la comprendre, imaginer tel ou tel tissu dans l'intérieur décrit par l'acheteuse potentielle qui s'harmoniserait parfaitement avec le souhait exprimé. Et comme elle avait du goût et du tact, elle se débrouillait toujours pour que la cliente soit persuadée que l'idée venait d'elle et non de la vendeuse, lorsque le choix initial de l'acheteuse n'était pas assuré.

De plus, la petite Provinciale pieuse se réjouissait d'habiter sur place. La chambrée était composée de jeunes femmes insouciantes et gaies. Les soirées se déroulaient dans les rires et la bonne humeur. Les filles parlaient souvent de leurs amoureux et Honorine apprenait ainsi des tas de choses qu'elle était à mille lieues de soupçonner dans sa province natale. Le quartier aussi lui plaisait.

Il y avait pas très loin du magasin, à cent mètres à peine, un lieu de recueillement et une église très particulière, au fond d'une impasse donnant dans la rue du Bac : la chapelle de la Médaille Miraculeuse. Elle aimait bien aller s'y recueillir. C'est dans cette dernière toute proche donc, qu'il y avait eu tant d'apparitions de la Vierge Marie, l'Immaculée Conception, cinquante ans auparavant. Honorine avait acheté la médaille et la portait constamment au cou.

De temps à autre, elle allait aussi prier dans la chapelle de Saint-Vincent-de-Paul située également dans le quartier, à cinq minutes du Bon Marché, rue de Sèvres, en face de l'entrée de l'hôpital Laennec. Mais ce qu'elle préférait, les jours de beau temps, c'était faire une promenade au Jardin du Luxembourg, à un gros quart d'heure de marche. Elle préférait ses allées ombragées toutes en courbes, aux lignes droites et dégagées des Invalides, de l'autre côté du Bon Marché, ou même à l'espace grandiose du Champs de Mars où commençait la construction de la « Tour de 300 mètres » que l'on appellerait plus tard la Tour Eiffel. Parfois, elle poussait jusqu'au boulevard Saint-Germain, malgré sa réputation sulfureuse.

Sa première visite hors du Bon Marché fut donc réservée à la chapelle de la Médaille Miraculeuse. Elle avait appris par sa grand-tante qu'une jeune novice, Catherine Labouré, y avait eu la vision du cœur de Saint-Vincent-de-Paul à trois reprises. Catherine avait aussi vu la Vierge Marie qui s'était présentée comme l'Immaculée Conception et avait demandé de fabriquer une médaille particulière. Cette notion « d'immaculée conception » était toute nouvelle et avait pas mal chamboulé l'Église. Cela voulait dire que Marie, qui avait conçu Jésus hors de tout contact physique (c'est pour cela qu'elle était vierge à la naissance du fils de Dieu) avait elle-même été conçue sans contact physique. Marie était elle-même née d'une vierge. Catherine Labouré l'avait vue à plusieurs reprises et avait même vu le Christ. Honorine savait que la médaille avait sauvé des centaines de personnes lors de la grande épidémie de choléra à Paris, en 1832. Sa vieille tante présente dans la capitale à cette époque, lui avait raconté tout cela. Surprise de cette proximité de la chapelle, Honorine avait donc tout naturellement remercié la Vierge pour la guérison de sa tante et avait acheté dès sa première visite, la Médaille Miraculeuse.

C'est là, dans la quiétude de cette chapelle qu'elle eut la révélation de sa destinée particulière. Elle pressentit dans cette chapelle aux dorures magnifiques, en méditant devant le fauteuil où s'était assise la Vierge Marie lors de ses discussions avec Catherine, un avenir assez exceptionnel. Elle sut qu'elle rencontrerait un homme de fer, qui la comblerait matériellement mais qui ne lui apporterait jamais tout l'appui et toute la sérénité dont elle aurait besoin. Elle eut le sentiment que sa vie serait tout entière prise par son évolution dans sa vie professionnelle et au service des autres, comme un sacerdoce et que cela serait la cause de cette défection, de ce manque de

compréhension de son compagnon. Sa propre évolution lui fut indiquée et elle eut du mal à l'accepter au début. Il lui faudrait du courage, de l'abnégation, de la force et beaucoup d'amour. En échange, Marie lui promettait une vie de rêve.

Un ouvrier méritant

Et après Justine, j'ai continué ainsi encore quelques années. Je m'attachais à être irréprochable au travail. Je suis devenu un excellent ouvrier. Un excellent amant aussi d'ailleurs et j'ai eu dans mes bras presque toutes les belles personnes sensibles et romantiques de l'atelier. Était-ce mes yeux clairs ou ma moustache fine remontée en accroche-cœur, était-ce mes cheveux châtain légèrement crantés, était-ce mes petits favoris très courts à contre-courant de la dernière mode masculine, toujours est-il que je plaisais à tous et que j'en profitais.

Je suis resté dans les fonderies de Ménilmontant, disparues aujourd'hui, jusqu'à mes dix-neuf ans en 1886. Vers la fin de cette année-là, j'ai réussi à me faire embaucher chez Eiffel, pour travailler à la construction dont tout le monde parlait à l'époque : la Tour de 300 mètres, au Champ de Mars.

C'était un sacré pari tout de même pour moi que de quitter une entreprise où j'étais estimé et apprécié. Cependant, je sentais qu'elle allait de plus en plus mal et qu'il était temps pour moi de partir. De plus, le salaire que proposait la société de Monsieur Eiffel était bien plus important et j'allais pouvoir quitter mes parents pour vivre dans mon propre appartement. J'en trouvais un pas très loin à vrai dire, rue du Temple, tout près de l'Hôtel de Ville et de la cathédrale Notre-Dame de Paris, à moins de deux kilomètres de chez mes parents. Mon logement était petit certes mais au deuxième étage seulement. Cela le mettait quasiment à la hauteur de la canopée parisienne et je profitais donc du doux bruissement des feuilles qui me cachaient les nids des moineaux, des pigeons et des merles. L'avantage était que j'entendais parfaitement leurs pépiements et leurs roucoulates. Je pouvais presque me croire en campagne. Et lorsque les marronniers étaient en fleur, j'adorais regarder leurs grappes de pétales odorantes qui attiraient les abeilles de Notre-Dame.

De plus, les trottoirs piétons tout proches me permettaient de discuter parfois depuis mon petit balcon, avec les promeneurs de la rue et les jeunes demoiselles qui s'asseyaient sur les bancs disposés entre les arbres quand ils n'étaient pas salis par les oiseaux. De ma position dominante, j'avais une vue superbe sur leurs corsages et je bénissais tous les jours la mode du corset qui faisait aux jeunes filles des tailles de guêpe et des seins de déesses. Il n'était pas rare que les fêtards du quartier latin passent par là pour remonter (ou en descendre) vers la Place de la République et le canal Saint-Martin. C'était l'un des axes les plus festifs de Paris ces années-là, bruyant mais festif. Et moi, j'aime bien la fête.

Pourtant, mon nouveau travail me prenait du temps et de l'énergie. Les spécialistes des pièces de fonderie, comme je l'étais devenu, ne creusaient pas les

immenses fosses boueuses qui devaient recevoir les piliers monstrueux de la future tour. Nous les « ferreux » comme nous nous appelions nous-mêmes, nous étions affectés à Levallois-Perret où l'on assemblait les poutrelles qui venaient d'une entreprise de Lorraine. Il fallait bien placer le ferrailage qui tiendrait le ciment coulé autour des premières poutres composant le socle des pieds de la tour et pour cela il nous arrivait de travailler sur le Champ de Mars. À cette époque, c'était un immense champ de terre battue sablonneuse qui servait de terrain d'entraînement aux soldats de l'École militaire voisine. Quand on commençait un positionnement, il ne pouvait pas y avoir d'arrêt, ce qui signifiait qu'il fallait aller au bout du travail sans regarder l'heure. Quand je racontais cela à Gaston, il prenait des colères terribles car nos horaires étaient déjà lourds. Nous faisons neuf heures en hiver et douze en été ! Je n'arrivais pas à lui faire comprendre qu'il fallait bien faire ce boulot. Il me répondait :

– Mais enfin, Charles, ils n'ont qu'à travailler en équipes et à embaucher du monde supplémentaire ! Crois-tu que « l'ingénieur » (c'était Monsieur Eiffel qu'il appelait ainsi) travaille seul ? Il a toute une équipe avec lui et les autres prennent le relais quand « Mōssieur » va dîner avec le gratin parisien !

C'est vrai qu'il n'avait pas tout à fait tort au fond. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de penser que chacun doit faire son maximum pour que l'ensemble de la société aille mieux et que l'on n'avait pas à juger les autres uniquement en fonction de ce que l'on savait d'eux. Peut-être que « l'ingénieur » travaillait chez lui le soir pendant que nous faisons la fête. Peut-être que ses repas servaient les intérêts de la société et participaient à nous donner du boulot. Peut-être que ses capacités s'exprimaient mieux au cours de ces dîners, comme nos capacités étaient utilisées à leur maximum quand nous étions affectés à une tâche pour laquelle nous avons été formés. Peut-être... Quoi qu'il en soit, mon esprit se refusait à condamner quelqu'un simplement parce qu'il était un chef ou un patron.

En tout cas, le travail de titan que l'on avait à réaliser était bien présent à nos esprits. Le travail sur les fondations avait duré cinq mois pendant lesquels nous avons eu des formations pour nous habituer à travailler en hauteur mais nous savions que nous allions avoir des concurrents redoutables en la personne des indiens d'Amérique qui étaient embauchés spécialement car ils ne savaient pas ce qu'était le vertige. Dans les ateliers de Levallois-Perret les poutres étaient tenues entre elles par des écrous provisoires. Il nous fallait donc aussi apprendre à souder à chaud les vrais écrous qui scellaient les poutres entre elles sur la Tour, en faisant écran aux vents de notre corps, car là-haut les vents allaient souffler fort. Il nous fallait savoir se déplacer sans être attachés par la taille (comme les ouvriers le sont maintenant) à des poutres déjà fixées et marcher sur ces passerelles de quelques centimètres de largeur. Tout cela n'avait pas grand-chose à voir avec la fonderie proprement dite mais venait compléter mes connaissances de base. Rapidement, la qualité de mon travail et mon état d'esprit furent remarqués. Jean Compagnon, le directeur des travaux, me proposa un poste d'adjoint au chef d'équipe, au grand dam de Gaston qui considéra presque mon acceptation comme une trahison. Je pus garder son amitié néanmoins après lui avoir expliqué qu'il faudrait bien des chefs et des responsables lorsque nous aurions

réussi notre révolution du peuple et que nous aurions instauré le gouvernement du peuple par le peuple pour le peuple.

Cette nomination fit malgré tout l'objet d'une célébration chez moi, avec tous nos amis proches, autour d'une solide potée auvergnate préparée par une demoiselle qui travaillait au Bon Marché et qui venait tout droit de Périgueux, ou d'un petit village du coin. Céline -c'était son nom- était une jeune fille ravissante, enjouée, avec des beaux yeux malins et audacieux. Elle portait bien le corsage décolleté et quand elle dansait la gigue, on découvrait des cuisses fermes et bien rondes. Elle était amoureuse du chef de notre groupe de la place de la République, un garçon boucher qu'elle avait connu dans le train un jour où il descendait rendre visite à ses parents à Collonges-la-Rouge, en Corrèze, pas très loin de Brive-la-Gaillarde. Nous nous amusions toujours de cette bizarrerie qui avait fait naître notre camarade dans un petit pays qui portait le nom de « rouge ».

Céline était douée pour la cuisine et de l'avis général, perdait son temps à travailler comme vendeuse dans cette immense boutique pour bourgeoises désœuvrées. Albert -c'était le nom de notre chef de cellule- commençait à la former aux revendications sociales pour qu'elle aille porter nos idées dans son magasin. La belle comprenait vite et bien et elle commençait déjà à susciter des revendications au sein de sa chambrée et de son rayon, depuis que sa patronne était décédée et que tous là-bas se posaient des questions sur la gouvernance future de l'entreprise.

Moi, je continuais à me consacrer à la « Tour de fer » comme je l'appelais et à mes camarades intimes. J'en piégeais beaucoup et de toutes sortes, en les invitant chez moi pour soi-disant poser pour un tableau imitant celui de Delacroix, « La liberté guidant le peuple ». Mes petites victimes, souvent timides et inexpérimentées, aimaient l'idée de représenter la liberté et de voir leur portrait sur une toile révolutionnaire. Après leur avoir montré le vrai tableau, je leur demandais de dénuder leur poitrine et là je mettais en route la suite de mon programme qui finissait quasiment toujours au lit. Je leur parlais aussi de la « tour de fer » ce symbole phallique de la puissance industrielle de la France et de la virilité des ouvriers français. Mes camarades de jeux érotiques aimaient beaucoup cela et certaines de mes conquêtes m'avaient même surnommé « l'homme de fer ».

Les réunions avec mes camarades se déroulaient dans une ambiance parfois houleuse et Gaston qui me demandait toujours des renseignements sur nos conditions de travail, réussit à monter une grève en septembre quatre-vingt-huit, justement à cause des horaires et du nombre d'heures de travail. Cette grève eut du succès auprès des ouvriers et Monsieur Eiffel dut céder et nous accorder des compensations financières. En octobre de la même année, nous atteignîmes le deuxième étage.

La tour continuait de s'élever régulièrement, sans accident mortel tant la sécurité était présente et respectée. Un seul ouvrier de la tour trouva la mort un dimanche, en paradant devant sa fiancée alors qu'il ne travaillait pas.

Et vint le jour où la tour fut terminée. Cela faisait un peu plus de deux ans que nous avions commencé les travaux ! L'inauguration officielle était programmée pour le 31 mars, nous étions en 1889 et notre groupe décida de faire une fête de fin des

travaux quelque temps avant, le 20 mars jour du printemps. Nous avions prévu de faire un pique-nique sur le Champ de Mars, au pied de la Tour que certains appelaient à présent « la tour Eiffel ». Chacun devait y amener ses copains, ses relations, ses collègues. Cela promettait d'être une grande et belle fête. Hors moi, la nostalgie de fin de travaux me prit et je commençais à m'interroger sur mon avenir.

Le groupe Eiffel allait certainement débaucher des ouvriers à présent que le chantier finissait. Est-ce que je serai licencié aussi ? Et, si oui, où allais-je proposer mes services ? Depuis que je travaillais, les missions avaient été de courte durée finalement et j'avais dû changer de boîte à chaque fin de chantier. Il était peut-être temps de me stabiliser vraiment, moi qui aimais me donner à fond et progresser dans la hiérarchie. Et puis j'avais vingt-deux ans à présent. Ma sœur de six ans ma cadette venait d'entrer comme infirmière débutante à l'hôpital Saint-Louis et elle avait donc déjà sa vie assurée. Il était temps que je recherche une femme et que je m'assagisse sans quoi les années passeraient et je resterais seul. Je risquais de devenir aigri comme beaucoup de mes camarades de la cellule qui avaient consacré leur vie au syndicat et au parti et qui se retrouvaient seuls les soirs où il n'y avait pas de réunion politique.

Je sentais que quelque chose allait m'arriver. J'étais à un tournant de ma vie. Il ne fallait pas le rater. Je devais faire des choix. Allais-je me consacrer à la politique ? Fallait-il que je m'investisse plus dans le syndicalisme ? Allais-je trouver un travail pérenne qui durerait plusieurs années ? Fallait-il que je change mes pratiques sexuelles ? Devais-je rechercher et découvrir enfin la femme compréhensive qui m'épaulerait et m'aiderait à me hisser vers une vie stable qui récompenserait mes efforts ?

Jean Compagnon, le directeur des travaux m'avait convoqué et proposé de continuer avec l'entreprise. Ils avaient plusieurs projets en route et des commandes fermes. Un projet en particulier m'attirait parce qu'il était prévu pour quatre ans : la construction du pont ferroviaire sur le Vecchio en Corse, à Venaco. Je me posais beaucoup de questions par rapport à tout cela.

Les dilemmes d'une jeune fille

Honorine aurait pu entrer dans les ordres, sans jamais révéler son secret mais elle préférait de toute façon se consacrer aux autres dans la vraie vie et non dans une chapelle, même ouverte au monde et bien sûr encore moins dans un couvent. À dire vrai, elle avait pour la « chose intime » qu'elle se refusait même à nommer, une sorte d'aversion profonde. Elle savait qu'elle n'aurait jamais d'enfants, elle savait qu'elle n'accepterait l'homme en elle que par devoir et se demandait même, avant d'avoir eu cette espèce de vision de « l'homme de fer », si elle pourrait se marier un jour.

Elle n'avait pas parlé de cela à ses collègues de travail ni à son amie Céline. Cette dernière, bien que logée elle aussi au dernier étage du Bon Marché, menait une vie que réprouvait Honorine. Il lui arrivait en effet assez souvent de découcher ou de rentrer au petit matin. Elle passait la barrière du gardien de la loge en lui pratiquant des petites gâteries sans risque, comme elle le racontait parfois. Honorine savait donc bien que son amie ne comprendrait pas ce qu'elle ressentait, à titre personnel, vis-à-vis de la « chose ».

C'était ainsi. Elle serait la femme d'un seul homme, « l'homme de fer », comme elle l'appelait désormais dans ses pensées. La prémonition qu'elle avait ressentie n'expliquait pas le terme d'homme de fer et pourtant, il lui était venu tout de suite à l'esprit et ne l'avait plus quitté. Serait-ce un homme grand, fort, au caractère puissamment affirmé ? Serait-ce un de ces soldats des armées nouvelles bardé de protections en métal, genre armure médiévale ? Serait-ce le conducteur d'un de ses « trains » nouveaux, qu'elle avait pris d'ailleurs pour monter à Paris ? Malgré son aversion pour les "choses" du sexe Honorine ne s'endormait jamais, depuis sa révélation, sans penser à cet homme qu'elle attendait désormais.

Car elle n'avait tout de même que seize ans. Elle commençait seulement à se poser des questions sur ce qu'elle appelait "son secret" et comme toutes les jeunes filles de cet âge, elle avait encore souvent des rêves romantiques. Ses collègues de travail la charriaient souvent là-dessus car les hommes qui venaient au magasin ne manquaient jamais de lui faire compliment et puis surtout, le chef de comptoir du rayon des bijoux fantaisie ne cachait pas son attirance pour elle. C'est pourquoi Honorine se renseigna un jour sur la composition des bijoux auprès d'une collègue.

- Dis-moi Sylvette, sais-tu comment on fabrique les bijoux ?
- Ah çà ! avec de l'or ma chère, avec beaucoup d'or et des diamants !
- Non, je parle des bijoux fantaisie.
- Mon Dieu, quelle horreur, je ne sais même pas ce que c'est ! Seuls les bijoux en or et en pierres précieuses m'intéressent, voyons ! répondit en riant Sylvette.

- Je t'en prie, dis-le-moi !
- Eh bien, je ne sais pas moi, en fer probablement trempé dans quelque chose de brillant ou dans un peu d'argent.
- En fer, es-tu sûre ?

Et cela nourrissait l'esprit et les rêves de la jeune Honorine. Le chef de comptoir des bijoux fantaisie était-il celui qui lui était destiné ? Pourtant, il était déjà assez âgé, peut-être trop ! Il avait bien trente ans ! Oh, il les portait bien, allez ! Bel homme, assez grand, les favoris larges qui descendaient en frisottant sur ses joues lui donnaient un air martial qui assoyait bien ses traits sévères. Il était imposant et rassurant pour une petite jeune femme timide et rêveuse. Son allure stricte semblait indiquer un homme sérieux, peu porté vers la gaudriole. Il plaisait beaucoup à Honorine, malgré son âge.

Elle se mit donc en devoir de découvrir qui était vraiment Monsieur Desprès, chef de comptoir. Et pour cela elle commença à se renseigner sur lui auprès des filles qui travaillaient dans son rayon. Hors comme il ne fallait pas éveiller les jalousies ni les soupçons des vendeuses, ce n'était vraiment pas si facile. Elle se rapprocha donc davantage des manutentionnaires du service expédition où elle allait souvent pour faire livrer les pièces de tissus achetées par ses clientes et qu'il fallait livrer. Hélas on ne connaissait pas bien le personnel du rayon des bijoux fantaisie ici car il n'y avait jamais de bijoux à livrer.

Honorine dû trouver autre chose pour avoir des renseignements sur Monsieur Desprès. Assez curieusement ce fut une cliente qui lui en donna. La dame venait acheter du tissu pour refaire ses doubles rideaux et des nappes de guéridon assorties. Elle était avec une amie et lui parlait des bijoux fantaisie qu'elle venait d'acheter.

- Avez-vous constaté comme Monsieur Desprès était aux petits soins avec nous ?
- Mais oui, ma chère. Depuis que nous avons fait la connaissance de sa femme au Châtelet, il est vraiment plus attentif à notre service !
- C'est un homme charmant, vraiment. Et il est de bon conseil...

Honorine n'en avait pas écouté davantage, elle avait dirigé les clientes vers une collègue et était partie en réserve respirer un grand coup. Sans aller jusqu'à pleurer, car au fond, elle ne le connaissait pas, elle en fut fortement contrariée et confortée dans son idée que les hommes, décidément, n'étaient pas prévisibles. Comment cet homme marié lui laissait-il entendre qu'elle était à son goût ? Honorine en fut bien marrie et se jura de ne plus se laisser emporter dans ses rêves si facilement.

Les premiers mois dans son nouveau magasin passèrent assez rapidement. Il y avait tellement à faire ! Les arrivages massifs de marchandises étaient tels qu'il fallait parfois que les vendeuses aillent aider à la réception. Il s'agissait alors de contrôler le nombre et le contenu des cartons et de le comparer au bon de livraison. Parfois les quantités n'étaient pas bonnes mais c'était surtout la qualité des produits qui n'était pas toujours constante. Honorine le voyait bien et le signalait systématiquement. Très vite, elle devint le référent "qualité". Cela lui plaisait bien, même si elle préférait de

loin la vente et le contact avec ses clientes. Les semaines se suivirent à une cadence folle et l'hiver pointait déjà son nez, un peu en avance, quand la nouvelle ébranla tout le magasin.

« Madame Marguerite est morte »

« Madame est morte ! »

Ces mots ne cessèrent d'être relayés d'étage en étage, de rayon en rayon, de comptoir en comptoir, de vendeuse en vendeuse, des niveaux supérieurs réservés à la comptabilité jusqu'aux réserves du sous-sol en passant par les quais d'expédition. Tout le magasin fut pétrifié en l'espace d'une heure. Tout le monde se mit à trembler. La patronne, Madame Marguerite Boucicaut, venait de mourir à son tour. Elle n'avait plus d'héritier. Qui allait diriger le Bon Marché à présent ?

Au-delà même de son relatif chagrin, Honorine ne put s'empêcher de penser à sa situation particulière. Elle était une employée récente. Sa vie n'était pas stabilisée. Elle attendait toujours son « homme de fer ». Qu'allait-elle devenir dans ce Paris si grand, si tentant, au milieu de ces hommes qui la regardaient avec envie ? Qu'allait-il advenir avec ce chef de service marié, qui la convoitait et qui lui plaisait bien malgré tout ? Et que voulait bien dire sa vision de la Chapelle de la Médaille Miraculeuse ?

Les jours qui suivirent la disparition de Madame Boucicaut furent des moments éprouvants pour tous les salariés du Bon Marché et plus particulièrement pour Honorine.

Elle sentait bien que son avenir allait se décider très rapidement maintenant.

Un pique-nique exceptionnel

C'est dans cet état d'esprit agité et un peu confus que j'ai participé à la fête de fin de chantier sur le Champ de Mars. Tous les camarades étaient là. Les hommes de mon équipe avaient invité leur compagne ou leur petite amie, d'autres étaient venus avec leurs voisins, leurs copains. Les camarades de la cellule du parti étaient accompagnés d'autres militants et les amis des amis. J'étais venu seul. À part Gaston, que j'avais évidemment invité, je n'avais pas d'ami. Je ne connaissais pas mes voisins et mes conquêtes éphémères m'en voulaient ou se moquaient pas mal de moi et n'étaient pas présentes. Après tout, ce n'était pas plus mal, car j'aurais eu du mal à expliquer certaines choses. Gaston était venu avec sa compagne et ses deux enfants. Je voulais le laisser profiter de sa famille et après l'avoir salué, je me suis un peu éloigné.

La journée s'annonçait bien. Un soleil resplendissant brillait dans le ciel où flottaient quelques rares nuages blancs. Les premières fleurs de printemps décoraient les arbres en lisière du champ et leurs fragrances se mélangeaient pour donner à l'air ambiant un goût bizarrement sucré. Une brise légèrement chauffée par le soleil de midi venait nous caresser agréablement et jouer dans nos cheveux. Le chant des oiseaux, vif et gai, accompagnait le piaffement des chevaux sur les pavés des contre-allées. Il planait au-dessus de nous comme une envie de farniente. C'était une vraie première journée de printemps.

Me voyant seul et un peu décontenancé avec mon petit panier de pique-nique à la main le chef de ma cellule au Parti, Albert, m'invita à rejoindre le cercle assis autour de sa nappe et Céline, son amie qui travaillait au Bon Marché, me présenta quelques jeunes vendeuses du grand magasin de la rive gauche. Elle les avait invitées à se joindre à nous pour une fête « républicaine et ouvrière » dont elles se souviendraient. C'est comme cela que j'ai rencontré Honorine pour la première fois. Je ne savais pas encore que la vie avait décidé de nous faire marcher sur un même chemin pendant tant d'années.

Ce jour-là, je fus ébloui. Je ne connaissais pas ses faiblesses. Je ne pouvais imaginer ce qu'allait être ma vie, notre vie. Et pourtant, malgré tout ce qui s'est passé, aujourd'hui encore, je serais prêt à recommencer cette vie avec Honorine. Elle a été mon soutien, ma douleur, ma croix, mes joies, mes doutes et mes certitudes. Elle m'a aidé dans mes épreuves et je l'ai soutenu dans ses combats, jusqu'au jour où je l'ai trahie. Honorine est mon binôme. Je l'aimerais encore et toujours jusqu'à la fin de ma vie.

Je fus d'abord ébloui par sa tenue très soignée et très recherchée pour un déjeuner sur l'herbe. Son élégance la faisait sortir du lot des femmes présentes à cette fête. Honorine était vêtue d'une robe longue à grosses rayures bleu ciel bordées d'un liseré doré très fin sur fond blanc cassé. Une ceinture dorée assez large marquait sa taille fine et formait un gros nœud dans le dos qui retombait sur le faux-cul très en vogue à cette époque-là. Le haut de la robe, taillé au plus près, mettait sa petite poitrine en valeur. Un rang de petits boutons nacrés partait de la taille et remontait jusqu'au col, à mi-cou, terminé par un ourlet de dentelle. Les épaules, marquées, étaient prolongées par des manches trois-quarts que complétaient des gants de dentelle assortis au col, finement ouvragés. Pour donner à sa tenue un air moins guindé et plus approprié à la journée, elle avait posé sur sa chevelure auburn coiffée en chignon, un petit canotier rehaussé d'une petite grappe de raisin violette avec ses quelques feuilles dentelées vert foncé. Honorine n'était pas maquillée mais ses lèvres naturellement bien dessinées étaient idéalement teintées pour souligner son sourire d'ange. Ses yeux éclairaient son visage sous le rebord frais de son canotier et l'ensemble était tout simplement de nature divine.

J'entamais rapidement la conversation avec elle avant qu'un autre ne l'accapare.

– Ainsi, vous travaillez avec Céline. Dites-moi comment c'est le boulot dans un magasin si grand ?

– Oui, je suis vendeuse au rayon des tissus d'ameublement. Cela me plaît beaucoup, voyez-vous. Ces contacts permanents avec les clientes sont vraiment très enrichissants.

– Elles vous soudoient ?

– Oh ! Mon Dieu non ! Je parle d'enrichissement culturel. Il est très agréable de discuter avec des personnes de qualité qui vous font part de leurs petits soucis ménagers, de leurs désirs, de l'idée qu'elles ont de décorer leur intérieur pour plaire à leurs époux, leurs amies et s'y sentir bien elles-mêmes.

– Et vous vous y intéressez vraiment ? Je veux dire à leurs petits soucis ménagers.

– Oui, car cela me donne des idées pour aménager mon futur intérieur et pour conseiller mes autres clientes.

– Ah, parce que vous comptez avoir un jour un intérieur bourgeois ?

– Mais bien sûr Monsieur... Monsieur ?

– Charles. Pour vous servir, mignonne.

– Mais je ne suis pas votre mignonne Monsieur Charles. Sachez-le et tenez-le-vous pour dit.

– Mazette, Mademoiselle, dis-je en riant de bon cœur, nous sommes ici pour faire la fête pas pour faire la tête, voyons !

– Je suis en effet venue faire la fête, pas me faire traiter comme une gourmandine par le premier venu.

– Je vous prie de m'excuser. Je ne voulais pas vous blesser Mademoiselle Honorine.

– Eh bien c'est fait ! Il va falloir vous faire pardonner à présent.

– Allez-vous me donner un gage ?

- Hum, peut-être bien, mon cher ! Voyons...
- Allez, assez de manières. D'autant plus qu'aujourd'hui, nous fêtons la Tour de Fer que nous avons construite avec beaucoup de difficultés et dont nous sommes fiers !
- Elle est en effet impressionnante ! C'est du bel ouvrage. Pouvez-vous me dire à quoi servira-t-elle ?
- Mais à la gloire de la France, Mademoiselle et de ceux qui l'ont construite.
- Vous avez personnellement travaillé à l'édification de la tour ?
- Mais bien sûr Honorine ! Je suis un homme de fer ! Ne l'avez-vous pas remarqué ? Dis-je en plaisantant.
- Oh, mon Dieu ! L'Homme de Fer !

Honorine qui était assise tout près de moi devint brusquement toute rouge et je crus vraiment qu'elle allait défaillir. Elle eut un mouvement de bascule vers l'arrière et faillit tomber à la renverse. Je ne comprenais pas ce qui lui arrivait soudain et je m'en inquiétais. Tout en la retenant dans le dos, je lui pris la main.

- Eh bien mais que vous arrive-t-il ? Respirez bon sang ! Mademoiselle !

Elle se mit à trembler et retira vivement sa main en se redressant.

- Je ne vous permets pas, Monsieur !
- Mais enfin qu'avez-vous ?
- Vous me touchez !
- Je vous touche ?
- Oui, vous me touchez !
- Au cœur, on dirait, au cœur ! s'exclama Albert en riant.

Honorine ne le prit pas du tout à la plaisanterie et voulut partir immédiatement. Son amie Céline fut obligée d'intervenir pour la calmer et j'ai dû user de tout mon charme et lui présenter mille excuses pour qu'elle consente enfin à profiter sans plus de manières de cette journée si particulière. Pourtant, je me rendais bien compte qu'elle ne cessait de me regarder en douce, de m'écouter, de me jauger. Voilà. C'était cela. Elle me jugeait ! Elle ne profita pas vraiment des petits plats qu'elle avait préparés pour ce pique-nique et avala sans trop y prendre de plaisir sa tranche de jambon sec et sa part de pâté de campagne au porc noir d'Auvergne qui sentait si bon que je ne pus m'empêcher de lui en demander un morceau. Absolument délicieux. Elle m'invita à goûter aussi le boudin noir du sud-ouest que sa mère lui avait envoyé la semaine précédente.

- C'est plein de fer le boudin noir, cela devrait donc vous convenir, je pense ! dit-elle en souriant étrangement.
- Soit, je vais y goûter. Et cela s'étale sur une tranche de pain ?
- Vous pouvez aussi le manger à la mode anglaise, en sandwich, si vous le voulez. Cependant, à titre personnel, je préfère l'étaler sur une tranche de pain aux céréales.
- Eh bien, mademoiselle la cuisinière, je vais suivre votre conseil et faire descendre tout ceci avec un bon vin de la butte.

- Un vin de quelle butte ?
- Montmartre. Nous cultivons de la vigne à vin sur la butte. De moins en moins hélas ! Y avez-vous trempé vos lèvres ?
- Non mais je veux bien en boire un peu pour comparer avec les vins capiteux de la Garonne.

La journée passa ainsi à se regarder parler, rire et respirer. On se regardait respirer. Je suivais les mouvements de son corsage, haut fermé, qui montait, descendait, se bloquait parfois, hoquetait quand elle riait de sa voix si chaude. Le roulement harmonieux de sa voix au fond de sa gorge me rappelait le bruit assourdi d'une rivière souterraine, avec toute la fraîcheur induite que l'on devinait et où j'avais envie de plonger. Elle me regardait respirer et m'imaginait, sans doute, gonflant mon torse pour soulever des poutrelles de fer larges, longues et lourdes. Il me plaît de penser qu'elle rêvait peut-être d'appuyer sa tête au creux de mon épaule et de s'y endormir, bercée par le balancement de mes pectoraux au gré de mon souffle.

En fait, je LA respirais et elle ME respirait. À la fin de l'après-midi, je crois que nous étions déjà imparablement pris l'un et l'autre dans ce tourbillon qui commençait de nous emporter.

Je lui ai proposé de la raccompagner et elle a accepté. Nous sommes rentrés à pied par l'avenue de Tourville le long des Invalides, puis la rue de Babylone et nous étions déjà rendus rue du Bac. J'ai eu bien du mal à la quitter.

- Honorine, je voulais vous dire que j'ai passé grâce à vous, une journée merveilleuse.
- N'en dites pas davantage. Vous allez me mentir.
- Vous mentir ? Jamais ! Je ne suis pas digne de vous revoir. Je suis un ouvrier qui ne pense qu'à s'amuser auprès de jeunes frivoles. Nous n'avons pas la même éducation. Vous ne semblez pas m'avoir apprécié tout au long de la journée même si vous êtes restée polie et de bonne compagnie avec moi. Cependant, je n'aspire plus qu'à vous revoir.
- Eh bien, proposez-le-moi ! Je ne pense pas que je vous le refuserais si vous m'en faisiez demande, voyez-vous.
- Dois-je donc prendre cela pour un encouragement à vous fréquenter ?
- Comme vous y allez, Monsieur ! Comme vous y allez ! Seriez-vous un hussard en plus d'un homme de fer ?
- Homme de fer ? Tiens, c'est assez curieux. Pourquoi m'appellez-vous ainsi ? J'ai déjà remarqué que vous avez fait cette allusion tout à l'heure.
- Oh, ce serait trop long à vous expliquer et je ne suis pas sûre que vous puissiez comprendre.
- Je ne suis pas si sot que cela et vous me semblez apte à vous faire comprendre.
- Cela se pourrait. Mais c'est très personnel, Charles. Je ne vous en dirais pas un mot.
- Vous me raconterez cela quand on se connaîtra mieux ?
- Ah certainement pas ! Vous deviendriez fat comme un paon ! Tenez, nous sommes arrivés. Ma chapelle est ici. La connaissez-vous ?

- Ben ma foi non ! Je ne fréquente pas trop ces endroits. Vous si ?
- Moi oui. Je ne connais pratiquement que les églises depuis deux ans que je vis dans la capitale.
- Hum, hum. J’aimerais tellement vous faire connaître le vrai Paris. M’accepteriez-vous comme chevalier servant ? Comme guide touristique ?
- Ma foi, si vous vous engagez à vous comporter comme un digne gentleman, pourquoi pas ?
- Je m’engage à tout ce que vous voulez.
- En ce cas, j’accepte. Venez me prendre ici même dimanche prochain, disons vers... quatorze heures.
- J’y serai Honorine. J’y serai !
- Je vous souhaite donc le bonsoir, Monsieur. Et une bonne semaine. Portez-vous bien d’ici là.
- J’aurais du mal à me bien porter Mademoiselle, loin de vos yeux. Pourtant, je tiendrai pour honorer ma promesse et vous retrouver dimanche prochain.

Et c’est ainsi que s’est terminée notre première rencontre. J’étais bouleversé, ému, déjà amoureux fou et je croyais bien qu’elle aussi l’était, ma foi !

Le temps des interrogations

En fait, Honorine était tout simplement subjuguée par cette rencontre fantastique. Elle avait accepté l'invitation de son amie Céline sans trop penser à autre chose que de passer une journée qui lui changerait ses idées. Le travail et l'ambiance du magasin avaient changé. Le personnel n'était plus si gai. La nouvelle direction voulait revenir sur un certain nombre d'avantages qu'avait accordés Madame Boucicaut de son vivant. Les employés qui partaient n'étaient pas tous remplacés et cela se traduisait par une charge de travail supplémentaire pour les autres. Les avancements hiérarchiques étaient pratiquement tous bloqués en attendant que les nouvelles lignes directrices soient fixées ainsi que le devenir financier de l'entreprise. Depuis bientôt deux ans, on parlait beaucoup d'un rapprochement avec le principal magasin concurrent, Le Printemps, ouvert de l'autre côté de la Seine quelques années après Le Bon Marché. Alors qu'allait devenir le personnel dans ce cas ? Ne serait-ce pas les employés du concurrent qui viendraient ici prendre les meilleures places ? Et Honorine, que deviendrait-elle, dans tout cela, elle qui s'était refusée à un chef de rayon ? Qu'irait-il raconter aux nouveaux patrons ? Ne tenterait-il pas de se venger ?

Et puis pendant ces deux années passées depuis le décès de la patronne, Honorine avait beaucoup fréquenté les cercles religieux de la capitale où l'on prônait l'obéissance aux règles établies et aux gouvernants quels qu'ils soient. Pour l'Église de l'époque, en tout cas pour les cercles qu'elle côtoyait, chacun avait sa place et son utilité : les gouvernants politiques guidaient le pays et édictaient les lois, les chefs religieux défendaient la position de l'Église, répandaient les commandements catholiques et la notion de vie meilleure dans l'au-delà, quant aux patrons, ils géraient les entreprises et fournissaient le travail. Le peuple obéissait aux trois hiérarchies. La jeune fille avait bien du mal à respecter cet ordre établi mais la prière et le travail l'aidaient à y arriver.

Son ambition, le pouvoir que lui donnait son éducation, sa culture, son intelligence et sa beauté la poussaient à être sérieuse dans son travail et à contenter sa hiérarchie qui le lui rendait bien d'ailleurs jusqu'à présent. Petit à petit, elle était devenue une pièce maîtresse de son rayon et les autres vendeuses venaient tout naturellement la consulter dès qu'un problème se posait soit avec une cliente, soit avec une façon de présenter les draps, soit pour préparer les futures promotions et passer les commandes de stocks. Tout récemment, elle s'était vu offrir le poste de première vendeuse. Contrairement à ses craintes, toutes ses collègues l'avaient bien pris car tout le monde reconnaissait sa supériorité professionnelle. Le chef du rayon des bijoux fantaisie continuait à lui faire les yeux doux mais il était devenu plus discret depuis quelque temps. Il est vrai que son épouse s'était mis en tête de changer la décoration de leur

appartement et avait donc de fréquents contacts avec Honorine. Peut-être avait-il peur que celle-ci ne parle à sa femme des attentions exagérées qu'il lui démontrait ?

La situation du Bon Marché la préoccupait car elle voulait devenir chef de rayon et bien sûr son ascension sociale dépendait de la bonne santé de son entreprise et de la tournure d'esprit de la nouvelle direction. Elle savait que du temps de Madame Boucicaut, cette promotion aurait été possible mais à présent, avec tous ces hommes aux postes clefs, elle n'en était plus très sûre.

Sur le plan spirituel, Honorine ressentait de plus en plus cet appel vers l'abstinence amoureuse et surtout sexuelle. Les changements qu'elle ressentait en elle la poussaient à se surveiller et se contraindre. Les sœurs de la chapelle de la Médaille Miraculeuse lui recommandaient sans cesse de rester pure, comme la Vierge. La Principale l'entretenait même d'une prise de voile au service des fidèles de la congrégation.

– Ma fille, ici aussi, vous aurez contact avec le public. Ici aussi, vous aurez à écouter le besoin du demandeur, à guider sa décision, à l'aider à trouver la voie.

– Ma mère, je suis bien dans cette église; je suis bien auprès de vous, j'aime prier et échanger avec Marie l'Immaculée Conception. Mais je sais qu'elle m'a confié une mission qui n'est pas celle dont vous me parlez.

– Attention à ne pas succomber au péché d'orgueil, ma chère Honorine ! Comment pouvez-vous être sûre que Dieu vous destine à une mission si particulière ?

– Je sais bien, ma Mère, je sais bien. Et ce n'est pas facile. Mais j'aime bien aussi mon travail au Bon Marché. Il ne s'agit pas seulement de vendre ou d'avoir un contact avec les autres. C'est plus que cela. Je ne peux pas vraiment l'expliquer encore mais c'est plus que cela, ma Mère.

– Je vous ai vu prier, ma fille. À chaque fois, vous êtes en extase. Votre visage s'illumine, votre corps se redresse et vous grandissez. La lumière se pose sur vous et vous resplendissez.

– Oui, je suis en extase quand je prie Marie. Je l'écoute et elle me parle de l'Homme de Fer que je dois aider à réaliser son chemin de vie. Je dois le sauver par ma pureté. C'est ma mission, ma Mère. C'est très clair pour moi.

La Principale avait beau insister, elle n'arrivait pas à détourner Honorine de sa conviction. La jeune fille savait qu'elle devait attendre son heure. Et à présent, après ce pique-nique au Champ de Mars, son heure semblait être arrivée. C'est en cela qu'elle était si troublée. Charles l'avait subjuguée plus par le surnom qu'il s'était donné que par sa conversation ou son physique.

Et pourtant, en y réfléchissant bien, elle le trouvait plutôt attirant. Il était assez grand mais pas trop, bien bâti mais pas balourd, souriant mais pas béat, positivement gai mais pas euphorique, moderne mais pas gouailleur. Certes, il manquait de culture et d'éducation mais il était élégant, bien mis et il avait malgré tout un langage châtié. Il ne ressemblait pas à l'image qu'elle se faisait des ouvriers et encore moins des révolutionnaires anticléricaux et antisociaux que dépeignait le Père Joseph, curé de la paroisse Saint-Sulpice dont dépendait la chapelle de la rue du Bac. Elle avait finalement passé une bonne journée et avait bien envie de recommencer, ne serait-ce

que pour mieux connaître ce jeune homme plein de charme. Et puis, il avait de si beaux yeux ! Son regard était curieux. Il semblait parfois se dédoubler. Comme s'il y avait deux personnages en lui. Un personnage de façade, léger, brillant mais peu consistant et un autre, plus profond, réfléchi, posé, peut-être en souffrance.

Charles avait-il des faiblesses cachées dont elle devrait s'occuper et l'en guérir ? Était-ce cela, sa mission ? Honorine était décidée à aller au bout de cette rencontre pour savoir si cet homme était bien « l'homme de fer » qu'elle devait guider vers la rédemption.

Un dimanche bucolique

Charles se réjouissait désormais de l'arrivée du dimanche. Chaque semaine, espérait-il, le même rituel se reproduirait. Il irait chercher Honorine rue du Bac et ils partiraient pour une promenade découverte dans les quartiers de Paris. Comme elle était toute la semaine enfermée et que sa campagne natale lui manquait certainement, Charles ferait en sorte de lui faire visiter les endroits bucoliques de Paris. Il décida de commencer tout naturellement par ceux qu'il connaissait bien.

Le premier dimanche, celui qui suivit le pique-nique, il lui fit découvrir le Canal Saint-Martin. Ils prirent une calèche rue de Rennes jusqu'à la place de la République. Le bruit des sabots qui claquaient sur les pavés semblait rythmer leur conversation. Le cocher, haut perché sur son banc, ne les écoutait pas, blasé qu'il était par les propos convenus des amoureux. Car sous l'ombrelle rose pâle à liseré grenat de la jeune fille, les propos n'étaient pas si mièvres qu'il le croyait.

– Charles, je ne devrais pas vous le dire pourtant, j'ai beaucoup pensé à vous et à notre rencontre toute la semaine.

– Vous m'en voyez ravi, Honorine. Mais dois-je m'en réjouir ?

– Je ne sais pas encore. Nous n'avons passé que quelques heures à discuter de choses anodines finalement.

– Diable ! (à ce mot Honorine se signa), vous m'avez reproché dimanche dernier de vouloir aller trop vite mais là, c'est vous qui brûlez les étapes. Ne pensez-vous pas ?

– C'est vrai, je le concède. Mais c'est que je ne veux pas fréquenter quelqu'un qui ne conviendrait pas.

– Qui ne conviendrait pas à qui ou à quoi ? Vous êtes une bien curieuse personne en fait ! Et moi aussi je dois vous découvrir.

Honorine n'avait pas envisagé une seule seconde que Charles pouvait également s'interroger sur elle et avoir des doutes sur la compatibilité de leurs personnes. Elle en fut déstabilisée un instant mais se reprit vite.

– Mais oui c'est vrai, suis-je sotte. Vous espérez sans doute une jeune femme moderne ouverte aux idées révolutionnaires prête à découvrir sa poitrine et à l'offrir aux fusils des conservateurs antisociaux au pouvoir ?

– Oui, bien sûr ! Et qui saura aussi, entre deux coups de feu, monter des barricades, brandir le drapeau rouge du sang du peuple, faire un bon brouet pour nourrir les hommes et leur apporter du vin avec le panier de munitions en chantant « ah, ça ira ça ira ça ira, les aristocrates à la poterne ! »

– Vous vous moquez, Charles ! Je vous parle sérieusement !

– Ne serait-ce pas vous qui vous moquez ? Je ne suis pas un révolutionnaire sanglant qui rejette a priori les patrons. Je veux seulement me battre pour que chacun ait la juste reconnaissance de ses efforts et de sa contribution à la bonne marche des entreprises.

– Jusque-là, je suis d'accord ! Vous connaissez la parabole de Jésus concernant les riches, le chameau et le chas de l'aiguille ?

– Je ne connais pas très bien Jésus, je ne sais pas ce qu'est une parabole et je n'ai jamais vu de chameau !

Honorine s'appliqua alors à lui expliquer le sens des paraboles. Puis elle lui raconta l'histoire des riches, du chameau et du chas de l'aiguille.

– Mais je croyais que Jésus était malin ! Son histoire ne veut rien dire du tout ! Il est impossible de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille et c'est enfantin d'y penser !

– En fait, c'est la traduction qui n'est pas bonne. Il existait à Jérusalem, comme dans toutes les villes de l'époque, un mur d'enceinte qui protégeait la ville. Ce mur était évidemment percé de plusieurs portes qui permettaient de pénétrer dans la ville. L'une d'elles, appelée « la porte de l'aiguille » était très étroite et lorsque des chameaux passaient par là, il fallait les débâter et les soulager de leur charge pour qu'ils puissent passer. Et voilà pourquoi Jésus a dit qu'il était difficile de faire passer un chameau par la porte de l'aiguille. Le mot « porte » a été mal traduit par « entrée » puis par « chas ».

– Mais comment savez-vous tout cela ?

– Nous apprenons vraiment beaucoup de choses lors de nos discussions à la chapelle de la Médaille Miraculeuse.

– C'est quoi encore que cela ?

– Hooo là ! Hooo ! s'écria le cocher en arrêtant les chevaux. Nous voici arrivés M'sieur Dame. La course est finie, les interrompit-il. Nous sommes arrivés place de la République.

Charles descendit le premier, aida Honorine à poser sa chaussure sur le marchepied et l'accueillit dans ses bras pour la poser délicatement au sol. Cette fois, elle ne s'en offusqua pas. Il eut même l'impression fugace qu'elle y prenait plaisir. Il régla son dû au cocher tandis que d'autres voyageurs montaient déjà dans la nacelle.

Ils n'avaient pas vu le temps passer. La conversation de la jeune fille était tellement intéressante et riche que Charles en était tout émerveillé.

Ils prirent la direction du canal à cinquante mètres de là et Honorine lui conta l'histoire de la Chapelle rue du Bac. Ils arrivèrent au point où le canal est nettement plus bas, au croisement de la rue du Faubourg du Temple et du quai de Valmy. De là, il descend jusqu'à la place de la Bastille d'un côté et remonte vers la Villette et le canal de l'Ourcq de l'autre côté. Ils eurent la chance de voir arriver un bateau à la double écluse qui assure le dénivellement de près de dix mètres à cet endroit-là et restèrent pour regarder la manœuvre, appuyés au garde-fou, sous les arbres encore

jeunes qui avaient été plantés de chaque côté du canal créant un petit jardin frais et ombragé.

Après que le bateau descendant eut été abaissé, ils reprirent leur promenade à pied en suivant la berge aménagée. Ils remontèrent le bassin des Marais puis celui des Récollets. Ils croisaient régulièrement des écluses et des passerelles qui permettaient de passer d'une rive à l'autre. Charles lui contait l'histoire de chacune d'elles et les difficultés que leur installation avait soulevées. En particulier, il lui parla des problèmes rencontrés quand il fallut ajuster le pont pivotant à hauteur de la rue de la Grange aux Belles à côté de la passerelle des Récollets. De là, ils purent admirer la perspective du canal, avec ses écluses et ses passerelles en fer forgé, bordé d'espaces verts larges plantés d'arbres et aménagés de places de pique-nique.

À la double écluse des Morts, Charles raconta l'histoire du cimetière mérovingien qui avait été découvert là lors des aménagements des rives et aussi du « gibet de Montfaucon » où les rois de France faisaient pendre les bandits notoires, les opposants trop actifs et les courtisans tombés en disgrâce. Honorine était très affectée par ces récits et ne put s'empêcher d'avoir un frisson.

Pour lui faire penser à autre chose et comme ils avaient atteint pratiquement le début du canal de l'Ourcq, il lui proposa d'aller déguster un chocolat chaud au parc de la Villette tout proche à la « Tonnelle des Deux Canaux ». Sur la terrasse extérieure, on entendait le bruit rafraîchissant des mini-cascades qui s'échappaient des jointures des portes d'écluse. Lorsque les sas de portes s'ouvraient pour remplir le bassin bas de l'écluse le gros bouillonnement créait des embruns qui éclaboussaient les consommateurs et c'étaient alors des cris de frayeur et rires moqueurs qui résonnaient sous la tonnelle. Le soleil printanier ne chauffait pas vraiment et pourtant la journée était très agréable. Charles et Honorine échangèrent gaiement sur des sujets frivoles comme la mode féminine qui évoluait cette année vers des robes à épauettes très bouffantes avec la disparition des faux-culs et celle des hommes qui voyait disparaître les chapeaux hauts de forme pour des petits chapeaux tout ronds à bord large.

Honorine regardait cet homme souriant qui savait discuter d'un sujet aussi frivole que la mode sans paraître s'ennuyer et qui lui avait conté quelques instants avant des anecdotes techniques somme toute barbantes, en tout cas à l'opposé de la mode. Elle le trouvait beau, charmeur, attirant. Elle repensa furtivement à ses introspections en lien avec la Vierge Marie et à « l'homme de fer » à qui elle était destinée. Pourtant, elle ne se sentait pas prête à s'unir à un homme, fût ce t il celui-là.

– À quoi songez-vous, ma chère Honorine ?

– Je vous trouve bien indiscret Monsieur ! Ne savez-vous pas qu'il ne faut jamais demander cela à une femme ?

– Je ne sais rien de tous vos codes mondains mais je sais bien qu'il est impoli de partir en rêve au beau milieu d'une conversation. J'essaie seulement de m'intéresser à vous pour prévenir vos besoins et vos envies.

– Comme tout cela part d’une bonne intention, je vous pardonne. Je me disais simplement qu’il serait agréable de revenir dans cet endroit charmant ou un autre du même genre, un autre dimanche.

– J’allais justement vous proposer de revenir dans ce quartier mais au parc de la Butte Chaumont qui est vraiment magnifique. Il faudrait que l’on prévoie un déjeuner sur l’herbe pour passer plus de temps ensemble, si vous le voulez bien. Il y a une attraction nouvelle qui va sûrement vous plaire.

– Une attraction ? De quoi s’agit-il ? Pas de ces choses horribles et dégradantes que l’on voit fleurir du côté de la place Clichy et de Montmartre ?

– Mais de quoi parlez-vous ?

– Des danses French cancan !

– Oh ! Oh ! Oh ! s’exclama-t-il en riant. Ah, ça ! Comment pouvez-vous penser à cela ? Vous ai-je jamais manqué de respect ? Je ne suis pas très bien élevé Honorine mais je suis un gentleman !

– Excusez-moi. Je ne connais pas bien Paris et la Butte Chaumont me fait penser à la Butte Montmartre. J’ai confondu les lieux.

– Eh bien, non ! Il s’agit tout au contraire d’une attraction réservée aux enfants au départ et qui plaît à tous, paraît-il. Cela s’appelle « Le Guignol », cela nous vient de Lyon. Le spectacle se déroule en plein air, dans le parc.

– Je n’ai jamais entendu parler de cela.

– Il s’agit de petites pièces de théâtre jouées par des marionnettes m’a-t-on dit, qui mettent en scène des histoires de gendarmes et de chapeleur sympathique.

– Eh bien, je vais y réfléchir. Et me renseigner sur la moralité de ces spectacles. Et puis s’il s’agit de déjeuner, je ne peux venir seule. Voyez-vous un inconvénient à ce que j’invite une camarade ?

– S’il s’agit d’une camarade, je suis d’accord. On discutera politique !

– Charles ! Cessez vos plaisanteries ! Je parle d’une amie.

– Sera-t-elle accompagnée ?

– Je ne sais pas.

– Alors, nous allons programmer cela pour dans deux semaines. Comme ça nous saurons qui vient et s’il faut que je prévoie un ami moi aussi et qui ne soit pas un camarade !

– Vous êtes incorrigible, répondit-elle en souriant. Mais je suis d’accord.

– Très bien. C’est décidé. Et dimanche prochain, vous me ferez visiter votre Chapelle médaillée puis nous irons canoter au Luxembourg.

– Il ne s’agit pas d’une chapelle médaillée ! Vous êtes un mécréant. Je me demande bien pourquoi j’accepte vos invitations.

– Mais parce que vous m’aimez déjà, Honorine !

– Oh ! Quelle outrecuidance ! Pour la peine, je vous propose de partir dès à présent. Il commence à se faire tard de toute façon.

– Très bien. Vos désirs sont des ordres, ma très chère.

Ils quittèrent le café et se dirigèrent vers le boulevard pour héler une calèche qui les ramènerait vers les Invalides. Le trajet fut un peu plus long qu’à l’aller évidemment et elle en profita pour lui demander où il habitait.

– Je ne sais pas où est votre appartement. Vous m’avez dit que vous habitiez avec vos parents du côté du canal Saint-Martin mais y êtes-vous toujours ? En ce cas laissez-moi ici puisque nous y sommes . Je peux rentrer seule.

– Non, non. Je n’y habite plus depuis bientôt deux ans. Je suis près de Notre-Dame à présent. Nous devrions passer devant avec la calèche tout à l’heure.

– Oh, vous me montrerez ce logement, n’est-ce pas ?

– Bien sûr. Et on peut même s’y arrêter un moment si vous le désirez.

– Ne vous méprenez pas, Charles. Je vous demande cela sans arrière-pensée. Vous ne me ferez jamais aller seule chez vous. Je sais ce que l’on dit de vous.

– Et que dit-on de moi ?

– On dit que vous êtes à la recherche d’une épouse riche, jeune, naïve et qui pourrait vous donner huit beaux enfants pendant que vous vous amuseriez avec vos camarades à défaire la bourgeoisie et l’aristocratie.

– On dit cela ? Et quoi d’autre encore ?

– Eh bien on dit aussi, continua-t-elle sur le même ton de plaisanterie, que vous portez une perruque et que vos biceps sont aussi plats que des galettes bretonnes. Quant à votre tête, elle sonne, rajoute-t-on, aussi fort que le grand bourdon de Notre-Dame quand vous discutez avec une jolie fille !

– Avez-vous entendu sonner le bourdon cette après-midi ?

– Non.

– Alors c’est que vous n’êtes pas une jolie fille ! Donc vous ne risquez rien à venir chez moi. De plus vous n’êtes ni riche, ni naïve !

– Ah ! Bien joué ! Je suis prise à mon piège.

– Vous me devez un gage.

– Je vous vois venir, c’est non !

– Si vous ne me permettez pas de baiser votre main, je me jette dans la Seine.

– Si vous voulez, comme nous serons passés d’abord devant votre maison, cela me sera bien égal !

– Eh, diable mais c’est que nous y sommes presque. Tenez, on voit déjà les tours de Notre-Dame au-dessus des immeubles.

– Oh et il y a aussi une affreuse gargouille à côté de moi ! dit-elle en riant du rire qu’il aimait déjà tant.

Charles était absolument conquis. Il aimait son humour fin et subtil. Elle appréciait le sien. Contrairement à ce qu’il avait décidé, il n’insista pas pour l’emmener chez lui.

– Voilà, c’est là. Au deuxième étage, au-dessus du burrelier.

– Mais vous avez un balcon !

– Un balcon fenêtre seulement.

– Oh, je rêve de cela depuis que je loge au sixième étage du Bon Marché avec son œil-de-bœuf qui nous sert de fenêtre ! Remarquez, j’arrive à voir les toits de ma Chapelle mais je ne vois pas la rue.

– J’avoue que cette porte-fenêtre est bien pratique, répondit-il en pensant aux jolies personnes qu’il hélait facilement depuis son appartement.

– Vous pourriez y mettre des fleurs en pot !

- Ben, non. Parce que je ne pourrai plus m’y accouder pour discuter !
 - Discuter ? Mais avec qui, de là-haut ?
 - Ben... Avec les oiseaux, tiens ! Répondit-il un peu gêné de son imprudence.
- En tout cas, cela donne beaucoup de lumière à mon petit chez moi !
- Et c’est décoré comment ?
 - Heu, décoré ? Ben, il y a simplement un coin cuisine, une chambre et une petite pièce où je mange et qui donne sur la porte-fenêtre.
 - Non, je veux dire votre tapisserie murale, vos petits meubles, vos vases, votre luminaire, le style de mobilier...
 - Hé là mais ce n’est pas une maison bourgeoise, ma belle ! Vous vous croyez dans votre magasin ? Vous n’arriverez pas à me vendre vos produits d’aristos !
 - Et pourquoi pas ? Les ouvriers aussi ont le droit de vivre dans le confort et la beauté !

Voilà qu'ils arrivaient déjà sur le parvis de la cathédrale. La statue de Charlemagne à cheval trônait fièrement sur leur droite et la Seine s’assombrissait sous le jour qui déclinait à présent. Ils n'eurent pas vraiment le temps d'admirer les portails de Notre-Dame et les sculptures qui les surmontaient, ni l'immense rosace qui faisait face au parvis. La calèche franchit le pont et continua à droite vers le boulevard Saint-Michel. Après avoir pris un temps le boulevard Saint-Germain, la calèche prit la rue du Four en direction de la rue de Sèvres. Toutes ces voies étaient magnifiques, bordées d'immeubles majestueux et la fontaine de la place Saint-Michel impressionna vraiment Honorine par sa taille.

- Mais dites-moi, Charles, vous m’avez bien parlé d’un coin cuisine ? Lui demanda-t-elle, en passant devant un restaurant.
- Oui, c’est un petit endroit avec une cuisinière à charbon qui sert aussi à chauffer l’appartement et un bac où arrive l’eau courante, avec une évacuation des eaux usées.
- Oh ! Mais c’est très moderne. Nous n’avons que des cruches et des baquets dans notre sixième étage ! Et... c’est vous qui faites la cuisine ?
- Dame, oui ! Ma mère ne vient pas me préparer mes plats et je vis seul, vous le savez bien !
- Hi, hi, hi ! Excusez mon rire. J’aimerais être une petite souris pour vous voir préparer votre repas ! Et que cuisinez-vous ?
- Vous le verrez le jour où vous accepterez de venir déjeuner chez moi. Dimanche prochain, cela vous irait-il ?
- Ah, vous ne perdez pas le nord ! Je vous dis non, non et non ! Peut-être dans cinq ans ? Qui sait, plaisanta-t-elle !
- Oui, répondit-il d’un air soudain assombri. Peut-être dans cinq ans.

Elle ne le remarqua pas car le cocher arrêta l’attelage. Ils étaient rendus devant le Bon Marché. La nuit était presque tombée à présent et les becs de gaz commençaient à s’allumer. Charles put facilement dissimuler son air chagrin à la jeune fille qui s’éloignait déjà à pas pressés après avoir accepté un nouveau rendez-vous pour la semaine suivante.

Les interrogations de Charles

Il revécut toute la journée en arpentant le chemin de retour et se remémora ces instants délicieux, jusqu'à la dernière phrase d'Honorine. Arrivé chez lui, il continua à réfléchir à son avenir. Devait-il rester à Paris près de la jeune fille ou partir pour la Corse pendant quelques années pour assurer sa carrière ? Il était encore bien jeune pour envisager une union avec Honorine, il avait à régler son problème personnel, son secret comme il l'appelait et il devait penser à acquérir un poste suffisamment stable pour proposer à la jeune femme une vie en couple. Mais est-ce qu'elle l'attendrait ? Il fallait s'en assurer et il se promit d'aborder le sujet sérieusement avec elle dès la semaine suivante. Et d'abord, il fallait en parler à son ami Georges. Après tout, il avait plus d'expérience que lui et les amis cela servait aussi à donner des conseils. Il décida donc d'aller le voir dès le lendemain.

– Bonjour Georges. Comment te portes-tu ?

– Tiens, tu te souviens de ton ami ?

– On s'est vus vendredi à la cellule !

– Oui, ce sont les militants qui se sont vus, pas les amis. Je parie que tu as besoin d'un conseil. Remarque, je pensais que tu viendrais plus tôt. Alors, elle ne veut pas de toi, ta petite vendeuse bourgeoise ? C'est ça ?

– Tu y es presque. Sauf que c'est moi qui me pose des questions. Elle aussi peut-être d'ailleurs mais pour l'instant je n'en sais rien.

– Et tu te poses quelles questions, mon couillon ?

Charles lui expliqua quels étaient ses interrogations et ses problèmes, relativement à Honorine et à son avenir professionnel.

– Je remarque au passage que tu ne te poses pas de questions relatives à ta position dans le parti. Pourtant, là aussi, on attend beaucoup de toi, mon garçon. Tu es travailleur, estimé de tes patrons et de tes équipes. Tu pourrais être un relais précieux pour nos idées progressistes car tu es crédible des deux côtés de la barrière sociale. Mais non M^ossieur ne se pose pas ce type de question ! M^ossieur ne pense qu'à lui ! M^ossieur est amoureux et ne sait plus où il habite !

– Arrête. Je ne suis pas venu pour t'entendre me faire des reproches mais pour m'aider à réfléchir.

– Mais bougre de couillon, c'est ce que je fais ! Réfléchis un peu. Que crois-tu ? Que la vie va te faire des cadeaux ? Que tes patrons te récompenseront d'être obéissant, bon ouvrier, bon chef d'équipe, bon toutou ?

– Je ne suis pas un toutou au service de l'impérialisme. Je ne sers pas le capital ! Je me bats pour protéger mes équipes et je fais en sorte que ma boîte marche bien pour que mes camarades conservent leur travail !

– Ah çà ! Tu fais exprès de ne rien comprendre ? Notre intérêt, c'est que justement cela aille mal ! C'est bien comme ça que nous foutrons le "capital" par terre. Et le patronat avec ! Car c'est quand ça ira mal pour les ouvriers qu'ils viendront nous voir. Si tout se passe bien, pourquoi veux-tu qu'ils fassent la révolution ?

– Mais il faut bien des patrons ! Quand nous aurons abattu les capitalistes, il faudra bien que quelqu'un dirige les usines !

– Ce sera toi ! Ce sera Albert, ce sera moi ! Et nous ferons alors en sorte que tous profitent des succès de notre travail. Nous augmenterons nos salaires, nous donnerons du travail à nos femmes car elles sont nos égales, non ? Nous créerons des écoles gratuites pour nos enfants, d'autres camarades les élèveront dans un esprit socialiste tourné vers le bien de tous et pas vers l'égoïsme dont tu fais preuve, là ! Le gouvernement du peuple par le peuple pour le peuple ! Et ta petite Honorine devra comprendre cela ! Ou c'est qu'elle de l'autre côté. Avec les curés et les bourgeois au service de l'aristocratie et du patronat qui profitent des biens de ce monde et te promettent un monde meilleur au paradis, quand tu seras mort, à condition que tu souffres ici-bas ! Mais pourquoi ne souffrent-ils pas ici, eux ? Hein ? Tu peux me le dire ?

– Ne dis pas de mal d'Honorine ! Il faut que je lui explique les choses. Elle commence à comprendre. Cependant, mon souci est de savoir si je reste ici, à Paris, au risque de me retrouver sans travail et là je ne servirai plus la cause non plus, ou si je pars pour la Corse quatre ou cinq ans pour mon travail et là je pourrai porter nos idées dans l'île mais je risque de la perdre et qu'elle en épouse un autre !

– Tu m'as demandé conseil, je te dis ce que je pense.

– Alors que ferais-tu, toi ?

– Moi, je dirais à la petite de venir avec moi en Corse, de tout abandonner ici et de créer là-bas une cellule pour apporter la lutte des classes même dans les vallées encaissées de l'île de beauté, car il n'est de beauté que la liberté des peuples. Seulement, je ne suis pas toi.

Charles n'était pas satisfait de cette discussion qui avait tourné sur l'aspect politique de sa vie et non sur le plan humain. Les idées des camarades étaient de bonnes idées. Pourtant, elles ne tenaient aucun compte du bonheur individuel des gens. C'était comme si l'humanité devait fonctionner à la manière des fourmis : une caste dirigeante issue du peuple qui contrôlait tout et décidait pour les autres. Sous le prétexte qu'étant, elle aussi issue du peuple, cette caste savait tout ce dont le peuple avait besoin. Sauf que lui, Charles, il avait besoin d'amour. De l'amour d'une femme. De l'amour d'Honorine.

Le chantier de la Tour était terminé. Son entreprise l'avait mis en congé pour quelques jours. Il ne put tenir jusqu'au dimanche suivant. Il décida d'aller pour la première fois au Bon Marché pour voir dans quel univers travaillait Honorine et pour lui parler si c'était possible. Il fit le chemin à pied profitant de l'air nouveau de ce

printemps radieux, sous le soleil éclatant qui régnait en maître absolu dans le ciel sans nuages. Vêtu d'une veste en tissu du nord par-dessus une chemise de flanelle à petites rayures dont il n'avait pas fermé les boutons du haut laissant le col officier ouvert montrer quelques poils de sa poitrine. Son pantalon de toile également était tenu par des bretelles en cuir au niveau de la ceinture placée très haute. Ses chaussures basses à semelle de cuir durci claquaient sur les pavés au rythme de sa mèche de cheveux bouclés qui se soulevait à chaque pas. Quand il fut arrivé, à peine entré, ses yeux bleus perçants saisirent tout de suite une silhouette gracile qui fit bondir son cœur dans sa poitrine.

Honorine était là. Au milieu de toutes ces femmes qui avaient mis leurs beaux atours pour se promener dans ce temple de la mode, elle ressortait telle une rose au milieu des chardons. Pourtant, sa tenue stricte ne l'aidait pas. Mais il ne voyait qu'elle. Elle était là. Et la voir ainsi lui suffit. Elle était là. Et il ne pensait plus qu'à la regarder. Elle était là. Et il en était émerveillé. Elle était là.

Elle allait et venait au milieu d'un groupe d'autres femmes aux tenues très chics. L'une portait une robe au drapé plissé large avec un haut qui s'ouvrait en s'évasant grâce à trois plis en triangle sur un chemisier de lin. Le chemisier était fermé jusqu'au cou par des passementeries à la hussarde. Une autre avait une robe sur fond vert avec une partie à gros carreaux verts et blancs sur lequel une étoffe verte unie descendait en pointe, le corsage assorti se terminait par un col en satin vert plus foncé. Une troisième était cintrée dans une tenue à fleurs noires sur fond crème avec un plissage très élégant qui chutait sur le côté. Le haut de la robe était rehaussé d'un petit gilet en pointe attaché au milieu des seins par une broche en camée. Charles voyait tout cela et s'émerveillait encore plus de la sobriété de la tenue d'Honorine. Ces dames avaient toutes un petit chapeau posé sur leur chignon à anglaises. Honorine était simplement coiffée, avec ses cheveux relevés tenus par une pince qui laissait retomber en cascade ses boucles châtains. Elle resplendissait. Elle était un soleil qui luisait au firmament des étoiles. Elle était là.

Et son sourire qui éclairait son visage à l'ovale parfait accompagnait tous ses mots. Elle penchait de temps à autre la tête sur le côté avec une grâce enfantine adorable. Un groupe d'hommes passa devant Charles et ils s'arrêtèrent pour admirer la jeune femme. Leurs propos, bien que distingués, ne laissaient aucun doute sur les pensées qu'elle leur inspirait et il fut tenté d'intervenir et de leur dire leur fait. Mais il réalisa soudain une chose terrible. Il s'était endimanché et ressemblait pourtant à un malotru à côté d'eux. Ils avaient des costumes au drapé soyeux, avec des jabots et des petites redingotes croisées sur le côté. Leur chapeau haut de forme en peau d'un animal qu'il ne connaissait même pas, les grandissait encore. Ils soulignaient leur propos par des claquements secs de leur canne à pommeau sur le carrelage du magasin et Charles se sentit écrasé, laminé, ramené au niveau d'un rat des champs face aux rois des savanes paradant devant leur future proie. Honorine jeta un regard vers eux et l'aperçut. Son regard se fit aussitôt sévère et il put lire le courroux au fond de ses prunelles. Avait-elle honte de lui à ce point ?

Elle se dirigea vers le groupe d'hommes, leur sourit et les dépassa pour venir s'adresser à lui.

– Ah, Charles, dit-elle d'un accent un peu affecté, rejoignez-moi au quai douze, les colis de votre maître y sont.

Puis sans lui laisser le temps de répondre, elle retourna vers les dames et s'excusa auprès d'elles avant de se diriger vers le fond du magasin. Charles ne savait absolument pas où était ce quai douze. Il se renseigna auprès d'une vendeuse et dut ressortir du magasin et prendre la rue de Babylone. Là il trouva facilement le quai et Honorine qui lui dit sur un ton complètement forcé et qui sonnait faux :

– Vos colis ne sont pas prêts mon brave, il faudra revenir à dix-neuf heures ici même.

– Je ne comprends pas ce qui se passe, pouvez-vous m'expliquer ?

– Je ne puis, mon ami, lui souffla-t-elle, puis plus haut, oui, oui, à dix-neuf heures.

Et elle s'en alla fièrement vers l'intérieur du bâtiment en lui jetant un coup d'œil ulcéré. Il ne lui restait plus qu'à attendre trois heures ! En proie à toutes sortes de craintes, il se mit à faire suppositions sur suppositions tout en marchant autour du magasin géant. Il finit par aller se réfugier dans un « bistrot » comme on disait depuis l'occupation des troupes russes dans les années 1815, après la capitulation de l'Empereur Napoléon Premier. En effet à cette époque de malheur, les soldats russes pressés entraient dans les cafés en réclamant d'être servi vite, « bistro » dans leur langue. Les Parisiens avaient repris ce nom pour les cafés où l'on ne restait pas très longtemps, par opposition aux salons de thé où l'on prenait le temps de déguster sa collation.

Il ne savait vraiment pas comment interpréter cette petite comédie qu'elle lui avait jouée et il en souffrait vraiment. Il avait mal à son cœur et il avait mal à ses tripes. Que lui arrivait-il ? Et cette horloge qui n'avancait pas ! Il décida de retourner dans le magasin et de s'y promener pour passer le temps. Il traversa la rue et entra par la porte qui faisait l'angle avec la rue du Bac. Pour ne pas risquer de rencontrer Honorine, il monta immédiatement à l'étage au-dessus.

Une profusion de marchandises l'accueillit au milieu de dizaines de femmes suivies par des soubrettes chargées de boîtes et de paquets. Un immense brouhaha couvrait les conversations individuelles. Un mélange d'effluves flottait partout. Des pancartes représentant des élégantes qui tenaient des produits dans leurs mains empêchaient l'atmosphère de se disperser normalement. Il faisait chaud. Les gens se bousculaient. Certaines femmes se disputaient tel ou tel produit. Cet étage était loin d'être comme celui du bas. Ici, les articles en promotion avec leurs prix bas rendaient fous les acheteurs potentiels. Charles ne put en supporter plus et décida de redescendre et de sortir du magasin pour respirer la bonne odeur du crottin de cheval et celle moins flatteuse au nez des rares voitures automobiles qui circulaient rue de Sèvres.

Comme il n'en était pas très loin, il choisit d'aller faire un tour dans la chapelle de la Médaille Miraculeuse. Il arriva à hauteur du porche qui servait d'entrée et s'engagea résolument dans la cour intérieure qui menait à la chapelle, au fond de l'impasse. Le mur de gauche de la cour était occupé par des statues de Saint-Vincent-de-Paul, de Marie et de Jésus, séparées les unes des autres par des grands pots dans lesquels poussaient des arbustes rabougris qu'il reconnut être des oliviers. Il y avait aussi des affichettes racontant l'histoire de la jeune novice qui avait eu les visions, sa vie monacale, sa mort et le transport de son corps quelques années plus tard pour le ramener dans une châsse exposée dans la chapelle même à la vue des pèlerins. À droite, un défilé de boutiques proposant des souvenirs, des petites cartes et bien sûr des médailles miraculeuses de toute forme et de toutes tailles. Charles n'alla pas plus loin. Les marchands du temple n'étaient pas morts et Jésus devait se retourner dans son paradis céleste.

Il ressortit. Décidément, ce n'était pas sa journée. Il aurait mieux fait de rester chez lui à réfléchir à son avenir. En attendant, il partit s'asseoir sur un banc du petit square qui s'ouvrait sur la place devant l'entrée principale du Bon Marché. Et il se mit à réfléchir.

Au bout d'un moment, il fut enfin temps d'aller chercher Honorine. Il avait pris sa décision mais ne comptait pas lui en parler aujourd'hui. Dès qu'elle le vit, elle se précipita vers lui en lui souriant.

– Vous êtes fou, lui dit-elle en lui prenant fièrement le bras.

– Vous m'en voulez d'être venu vous voir ?

– Oh mais non ! Je vous en veux de ne pas m'avoir prévenu ! Je n'ai pas pu le dire à mes amies et elles ne vous ont pas remarqué ! Allez, nous allons rester un peu ici pour qu'elles me voient avec vous.

– Décidément, je ne vous comprendrai jamais. Je croyais que vous étiez fâchée, que vous aviez honte de ma tenue au milieu de ces messieurs si bien habillés.

– Honte de vous ? Moi ? Jamais ! Vous êtes mille fois plus méritant que ces benêts qui n'ont comme qualité que d'avoir eu un père ou un grand-père travailleur et valeureux. Oh, non, Charles, je n'aurai jamais honte de vous !

– Vous m'en voyez ravi. Je suis venu voir dans quel univers vous travaillez. Je suis très surpris.

– Cela vous plaît-il ?

– Je trouve qu'il y a trop de monde, trop de bruit, trop de marchandise et, pourtant les acheteuses se disputent entre elles, trop d'affiches, trop de prix au vu de tous, c'en est indécent. Je n'aimerais pas que tout le monde sache quel prix je paie mes produits.

– Cela ne vous plaît pas, donc.

– Je n'ai pas dit cela. Car je dois reconnaître que toutes ces couleurs, tous ces gens avec qui discuter, toutes ces petites soubrettes qui croulent sous la charge des paquets qu'elles portent et que l'on a envie d'aider, tout cela est fort plaisant.

– Charles ! Je m'offusque !

– Seriez-vous jalouse ?

– Oui, bien sûr ! Je croyais que vous me trouviez à votre goût et que vous aviez commencé votre cour à mon égard ! Mais vous n’êtes qu’un incorrigible coureur de jupons !

– Mais non, Honorine, je plaisantais, je vous taquinais.

– Est-ce bien vrai, minauda-t-elle en faisant une moue charmante de la bouche ?

– Mais oui, voyons. Et puis c’est dit : je vous fais la cour ! Acceptez-vous que je sois votre chevalier servant, votre héros, votre futur mari ?

– Ah, çà ! Comme vous y allez ! Vous êtes un hussard. Voilà c’est cela, vous êtes un hussard. Mais Charles, je voudrais un jardinier qui cultive le parc de mon Eden, qui m’offre chaque jour un bouquet de fleurs fraîches, qui me parle du chant des tourterelles dans les aulnes et du clapotis de la petite cascade de la fontaine de mon cœur. Je voudrais que vous passiez votre vie à me conquérir sans jamais réclamer le fruit de votre victoire. Si je vous dis oui un jour !

– J’ai du mal à vous comprendre. Être jardinier, pourquoi pas. Vous offrir des fleurs chaque jour, volontiers. Vous conter des ritournelles passe aussi mais ne jamais réclamer mon dû, cela je ne puis le concevoir. Je veux avoir des enfants de la femme que je choisirais.

– Mon cœur est pris en partie par Jésus et Marie. Je me dois de rester pure et immaculée pour accomplir la mission qui m’est confiée.

– De quoi me parlez-vous là ?

– De vous. Vous êtes l’homme de fer que je dois sauver et amener vers la rédemption. C’est ma mission. Vous verrez, dimanche, vous comprendrez, j’en suis sûre.

– Dimanche ? Pourquoi dimanche ?

– Mais parce que vous m’avez promis de venir visiter et prier dans la chapelle de la Médaille Miraculeuse ! Vous vous en souvenez ?

– Ah, oui ! J’y suis allé faire un petit tour tout à l’heure.

– Vous êtes entré dans la chapelle ?

– Non, seulement dans la cour et devant les boutiques. Jésus s’accommode-t-il plus facilement des marchands du temple à Paris qu’à Jérusalem ?

– Oh, Charles, je vois que vous vous êtes instruit des choses de l’Église ! J’en suis ravie. Vous soulevez un vrai débat. Nous en parlerons dimanche, car il se fait tard et je dois rentrer si je veux manger chaud à la cantine.

– Très bien. Je vous attendrai à l’entrée de la chapelle à quatorze heures. Portez-vous bien d’ici là, mon amie.

– Vous aussi, Charles. Et... et continuez à cultiver votre savoir religieux. À dimanche.

Ils se quittèrent donc sur ces réflexions d’Honorine qu’il ne comprenait pas tout à fait. Que voulait-elle dire à propos de Jésus et surtout que voulait-elle dire à propos d’elle-même et de sa pureté ? Il avait hâte d’arriver à dimanche pour éclaircir tout cela.

La chapelle de la rue du Bac

Dimanche arriva enfin. Il déjeuna rapidement d'un café et d'une tartine de pain de blé noir accompagné de confiture de cerises. Il passa du temps à se raser. Avec son blaireau en poil de sanglier, il se savonna les joues et le cou, puis commença à couper la barbe avec sa longue lame de rasoir pliante qu'il aiguisait sans cesse sur une langue de cuir pendue à un clou. Une fois terminé, il se regarda encore dans son miroir et se passa une eau de toilette sur la peau pour adoucir les micros coupures. C'était Honorine qui lui avait dit que cela se faisait, en lui offrant le flacon. Il poussa un léger cri pour supporter la brûlure de l'alcool parfumé à la lavande. Puis il s'habilla. Il rentra sa chemise dans son pantalon gris rayé de noir, ajusta ses bretelles, se fit un nœud d'Ascot et enfila une veste longue gris perle. Il était d'une élégance rare. Il voulait faire plaisir à Honorine et ne pas se faire remarquer. Il allait à l'église, il devait être bien habillé. Charles avait loué ces habits chez Gilbert, le tailleur de la rue Saint-Gilles, près de la place des Vosges. Un chapeau haut de forme pas très haut et cintré à la base complétait le costume. Il avait trouvé des chaussures à talonnettes vernies et la canne à pommeau en ivoire dans un magasin voisin.

Il retrouva Honorine à l'heure dite devant le porche de l'église, comme convenu. Elle aussi s'était faite une beauté. Sans même se le dire, ils avaient deviné l'un et l'autre que chacun d'eux mettrait un point d'honneur à s'habiller de façon cérémonieuse aujourd'hui.

Elle portait un chapeau noir rehaussé d'un magnifique nœud de satin du même ton, posé sur ses boucles artistiquement réparties le long de sa nuque fine et élancée, laissant ses épaules dégagées. Sa robe, noire elle aussi, serrée à la ceinture, était relevée par un large revers de velours noir brodé de roses et de feuilles de laurier. Partant des épaules, il descendait en pointe sur la taille avant de s'évaser tout le long de la jupe longue et ample d'où dépassait à peine le bout des escarpins. Un chemisier noir à dentelle serrée laissait toutefois deviner une gorge petite mais parfaite. Les épaules n'étaient pas marquées et les manches descendaient jusqu'aux poignets. Elle tenait dans ses mains gantées un petit sac de velours assorti, en forme de trapèze.

Quand elle aperçut Charles, son cœur manqua un battement. Il était beau comme un dieu. Il portait admirablement l'habit et nul n'aurait pu penser qu'il était un ouvrier de la métallerie.

– Bonjour mon ami lui dit-elle en lui tendant, sans même y avoir réfléchi, la main à baiser.

Il s'exécuta en se penchant galamment, les jambes tendues et le buste plié comme chez les aristocrates.

– Ma Dame est d'une élégance rare et d'une beauté éblouissante. J'ai donc bien fait de m'habiller en gentilhomme.

– Vous êtes superbe, Charles. Cependant, ne vous présentez pas ainsi chez vos camarades de la place de la République, ils vous mettraient immédiatement au billot de la guillotine !

– Et vous, allez-vous me condamner ?

– Si vos propos ne correspondent pas à ce que l'on peut attendre de votre personnage, je le ferais sans hésiter. Car vous me donnez un immense espoir, ainsi vêtu, mon cher. Il ne faut donc pas me décevoir.

– Parce que l'habit fait le moine ? C'est ça ?

– Voilà que vous recommencez !

– Mais non très chère. Je vous taquine simplement, car votre beauté me coupe tous mes moyens et je ne sais plus que vous dire. Aujourd'hui, je vais être l'homme le plus envié de tout Paris.

– Vous exagérez. Seulement de ceux qui viendront prier ici, lui répondit-elle en le prenant par le bras et en l'entraînant vers le porche de la chapelle.

– Avez-vous vu ce qu'il y a d'écrit sur le frontispice ?

– Mostra te esse Matrem, lut-il. Cela veut dire quoi ?

– Quelque chose comme « Tu es notre Mère », je pense. Ici, nous entrons dans le domaine de la maison-mère des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul. C'est là que reposait le saint homme avant qu'il soit transféré, en 1830, dans sa châsse de la chapelle des Prêtres de la Mission, rue de Sèvres, pas très loin d'ici.

Comme ils passaient devant les boutiques ouvertes au public, il la taquina encore sur l'esprit mercantile de la curie. Elle lui expliqua que les fidèles aiment porter sur eux un témoignage de leur foi.

– Il ne s'agit pas là de superstition mais d'un rappel de la foi qui nous stimule à montrer notre reconnaissance et à nous conduire dignement dans l'esprit de la Vierge Marie. Le prix marchand demandé règle simplement le coût de fabrication, offre une obole à celles qui dévouent leur vie à la Vierge et permet d'aider les pauvres.

– Je veux bien, pourtant vous prêtez à cette médaille une action bénéfique, vous l'appellez même « la médaille miraculeuse ».

– En réalité, c'est la foi qui fait le miracle. Cette médaille a bien quatre spécificités particulières mais elle est simplement la représentation de la vénération que nous portons à Marie. Elle est l'expression de notre confiance envers la protection divine de Marie. Et c'est la Vierge Marie qui nous protège et qui nous sauve en réalité.

– Comme elle a sauvé des milliers de parisiens en 1832 lors de la terrible épidémie de choléra ?

– Oui, c'est cela. Et cette médaille qui s'appelait « la médaille de l'Immaculée » a été nommée par les parisiens eux-mêmes « médaille miraculeuse ». Elle continue,

régulièrement à sauver des gens surtout quand on l'associe à la Vierge Marie et à Sainte-Catherine, la sœur qui a eu les visions.

Ils franchirent la lourde porte de la chapelle et cessèrent de parler. Charles prit son chapeau dans la main gauche et fut saisi immédiatement par la majesté du lieu. La chapelle était relativement petite mais d'une beauté extraordinaire et d'une luminosité étonnante. Les côtés étaient percés de vastes baies claires et surmontés d'un étage, lui-même percé de fenêtres à vitraux. Chaque côté de l'étage couvrait un quart de la surface totale de prière du rez-de-chaussée. Cette lumière colorée par les vitraux se mélangeait à la lumière naturelle du bas pour donner un ensemble teinté de reflets féeriques. Les murs peints en beige doré participaient à la clarté générale de la chapelle. Une croix gigantesque était peinte sur le mur derrière l'autel. Jésus y agonisait la tête levée vers les cieux bleu pâle occupés par un seul nuage sur lequel trônait Dieu le Père reconnaissable à sa barbe frisée immaculée. Au pied de la croix, deux femmes à genoux et les mains jointes regardaient le supplicé d'un air éploré. Au sol devant cette fresque, un autel en marbre devait servir pour les offices. Il y avait déjà des instruments que Charles ne reconnut pas, sauf à les décrire comme des petites chopes ou un huilier et un vinaigrier, ainsi qu'un gros livre ouvert. Et carrément posés au sol, dans les angles, deux grands chandeliers où brûlaient deux énormes cierges.

Il régnait dans la chapelle une atmosphère particulière qui incitait au recueillement et à la réflexion. Honorine se signa et s'agenouilla pour prier. Charles se positionna face au chœur, contre le mur du fond et ne put s'empêcher de plonger dans une introspection qui, si elle n'était pas de nature mystique, n'en était pas moins profonde et imprégnée de la sérénité du lieu. Il en fut sorti par le tintement aigret d'une cloche qui annonçait le début de la messe. De temps à autre il regardait Honorine. Elle semblait transcendée. Une aura particulière émanait d'elle et soudain il eut peur. Qui était donc cette femme qu'il aimait ? Arriverait-il jamais à conquérir son cœur et à passer avant sa ferveur religieuse ?

Il décida de suivre attentivement la messe pour essayer de comprendre. Tout au long de la célébration, il nota des gestes, des attitudes des officiants et des participants. Il ne fut jamais atteint ni même ému par quoi que ce soit si ce n'est par l'odeur de l'herbe qu'ils firent brûler à un moment donné sans qu'il sache pourquoi. Ils parlaient en latin et cela lui était totalement étranger. Tout ce qu'il voyait le laissait froid. Pire, il considérait cela comme une mystification montée à l'adresse de gens crédules qui n'avaient pas la force d'affronter la vie. Certes, toutes ces simagrées devaient leur faire du bien mais ne reposaient sur rien de concret rien de palpable. Et pour lui homme du fer, à l'esprit pratique et terre à terre cela ne valait rien. Beaucoup de choses le séparaient encore d'Honorine et le combat pour l'avoir comme femme serait long.

À la fin de la célébration, Honorine vint le rejoindre, lui prit doucement le bras et l'entraîna vers la sortie de la chapelle.

– Vous n'avez pas mangé le Christ ?

– Non, non, nous n'avons pas communié, répondit-elle avec un air de reproche. On dit « communier », pas « manger ». C'était une simple commémoration, pas une messe. Nous ne « mangeons » pas le Christ, voyons !

– Je croyais. Je n'ai rien compris parce qu'ils parlaient en latin. Pourquoi ne pas parler en français ? Pour garder le mystère ?

– Je ne sais pas. C'est la tradition. Mais nous, les habitués, les baptisés, nous comprenons ce qui se passe. Êtes-vous baptisé Charles ?

– Non.

– Cela va poser problème le moment venu.

– De quel moment parlez-vous ?

– Lorsque le temps sera venu de m'occuper de vous, dit-elle un peu embarrassée par ce mot de trop qu'elle avait laissé échapper.

– Il faudrait m'en dire plus Honorine.

– Je ne puis pour l'instant. Pardonnez-moi, ne m'obligez pas. Je n'aurais jamais dû vous dire cela.

Il n'insista pas ne voulant pas la mettre en porte à faux et surtout, il sentait que cela pouvait la braquer au point de provoquer une dispute qu'il ne souhaitait surtout pas faire naître. Cependant, il croyait avoir compris. Elle pensait à se marier avec lui et pour se marier à l'église, il fallait qu'il soit baptisé. C'était tellement clair ! Sauf que c'était à lui de se déclarer et pas l'inverse. Il fallait le faire mais c'était un peu trop tôt encore. Et pourtant !

– Ne vous inquiétez pas, Honorine, s'il faut que je me baptise, je vous ferais ce don. Laissez-moi simplement un peu de temps.

– Oh, Charles, vous m'êtes si précieux ! Rien ne saurait me faire plus plaisir si vous tenez cette promesse.

– Quand le temps convenable sera venu, je vous ferais d'autres promesses, Honorine. En attendant, gratifiez-moi de votre belle amitié et laissez-moi espérer plus.

– Tout cela est si rapide, Charles, moi aussi j'ai besoin de temps. Ne précipitons rien. Je vous assure de mon amitié toute particulière.

Il se contenta de ces mots pleins de promesses et changea de sujet. Le reste de l'après-midi se passa à parler de choses et d'autres et entre autres de l'Exposition Universelle autour du Trocadéro et de la Tour de 300 mètres. Du coup, au lieu d'aller vers le jardin du Luxembourg, leurs pas les conduisirent jusqu'au Champ de Mars où une vraie foule de badauds se promenaient aussi, ayant la même idée : voir où en étaient les travaux des pavillons de l'exposition qui devait débiter le 6 mai. Cela allait bon train et l'immense esplanade du Champ de Mars était entièrement couverte de halls, de bâtiments gigantesques et de constructions bizarres. Le site était un immense chantier en pleine activité car nombreux étaient les endroits où les ouvriers travaillaient alors que l'on était dimanche. D'après Charles, tout serait prêt pour début mai comme prévu et ce serait une belle exposition.

Un drame à Paris

Il raccompagna Honorine vers les dix-neuf heures et la quitta en lui donnant rendez-vous pour le dimanche suivant à 10 heures afin d'aller voir « Guignol » au parc de la Butte Chaumont. Il entreprit de rentrer à pied jusque chez lui. Il avait envisagé de passer devant l'église de Saint-Germain-des-Prés, puis l'Hôtel des Monnaies, de traverser la Seine à la place Dauphine devant la Conciergerie et de repiquer à droite vers la Tour Saint-Jacques et la Mairie de Paris avant de remonter la rue du Temple.

Mais alors qu'il arrivait à hauteur de l'Hôtel des Monnaies, il aperçut un groupe de trois hommes qui s'acharnaient sur la devanture d'une boutique de change. Il ne put s'empêcher d'intervenir en les menaçant de sa canne. Une bagarre éclata presque aussitôt entre eux. Il esquiva quelques coups, en donna plusieurs. Ses habits le gênaient. Sa canne se cassa sur le bras d'un des hommes. Il reçut un violent coup de poing dans les côtes et eut le souffle coupé. Il pivota tout en se reculant et lança sa jambe vers un adversaire qu'il atteignit à l'entrejambe. L'homme se plia de douleur en jurant. Charles repartit de l'avant et lui envoya son genou en pleine figure. Un autre assaillant tenta de le ceinturer et Charles le mordit sur la joue. Il sentit ses dents déchirer la chair tandis que l'autre hurlait. À nouveau libre de ses mouvements, il lança son poing dans la figure du gars qui saignait de la joue. L'autre reçut le coup et recula d'un bon mètre. Le troisième lascar tenta de lui asséner un coup sur le crâne avec le pied-de-biche qui leur servait pour défoncer la devanture du magasin. Charles esquiva mais reçut le coup sur son avant-bras. Il crut que son cubitus était cassé tant la douleur était grande. Et soudain il ressentit une brûlure dans ses reins. Il eut l'impression que son dos se déchirait et la douleur lui coupa les jambes. Dans sa chute, il se retourna et saisit l'agresseur qui tenait encore son couteau dans la main, l'entraînant au sol avec lui. Sa douleur le relança de plus belle et dans un réflexe pour l'adoucir, il se tourna encore, sans lâcher le bandit. Ils roulèrent sur le côté et il entendit clairement le voyou pousser un cri. Malgré sa douleur, Charles avait conscience que s'il relâchait son étreinte, le voyou lui redonnerait un nouveau coup de couteau. Il serra donc davantage sa prise. Mais il était à bout de souffle. Le voyou ne semblait pas se débattre beaucoup et Charles respira plus fort. Des pas précipités claquèrent sur les pavés, il pensa que les autres bandits venaient à la rescousse de leur camarade. Il eut une dernière pensée pour Honorine et sombra dans le néant.

La bagarre n'avait pas duré plus de quelques minutes. Des passants avaient alerté une patrouille de la police qui tournait dans ce quartier sensible et la force publique était intervenue très vite. Ils avaient accouru en faisant claquer leurs bottes sur les pavés et secoururent Charles au moment où il s'évanouissait. Son agresseur s'était

enfoncé son propre couteau dans la poitrine en roulant avec Charles et il était mort. Charles fut transporté à l'Hôtel Dieu tout proche et des chirurgiens le prirent en charge immédiatement.

Sa blessure au bras n'était pas grave. Dans son dos, cela était plus sérieux. Le couteau était rentré loin dans les chairs. Heureusement, les reins n'étaient pas touchés, aucun organe n'était atteint ni l'artère aorte. Son opération se déroula normalement, les tissus furent recousus, on lui mit un pansement bien serré et il se retrouva dans un lit au milieu d'une salle commune où gisait une trentaine d'autres malades. Il s'était réveillé rapidement et son dos lui faisait mal. Pourtant, sa seule préoccupation fut de faire prévenir Honorine. C'est seulement alors qu'il prit conscience qu'il ne connaissait pas son nom de famille. Comment cela était-il possible ? Il ne comprenait pas sa désinvolture. Était-il si ébloui par la jeune fille au point d'en oublier les rudiments de la politesse ? Mais lui-même s'était-il présenté ? Connaissait-elle son nom à lui ? C'est vrai aussi qu'ils ne se connaissaient que depuis deux semaines. Deux semaines ! Il avait l'impression que cela faisait déjà longtemps. De plus en deux semaines, ils ne s'étaient vu que très peu d'heures. Et il voulait déjà l'entraîner dans son sillage, vers des horizons incertains, improbables même. Il réalisait qu'il en demandait beaucoup. Il lui fallait patienter, surtout après ce qu'il avait découvert quant à sa foi.

Il fit donc prévenir son ami Georges qui vint lui rendre visite le lundi soir après la fermeture de l'imprimerie. Georges était réellement inquiet de l'état de santé de son ami. Charles dut lui raconter ce qui était arrivé et ce qu'il faisait dimanche dans ce coin de Paris.

– Ah ! En plus, c'est une bigote ! Une petite paysanne bigote qui rêve de devenir une Dame ! Mon pauvre Charles mais réveille-toi ! Tu ne la mettras jamais dans ton lit comme ça et elle va t'attirer chez les curetons ! Tu vas te retrouver prisonnier de l'anneau !

– Mais pas plus que toi ! Tu n'as pas d'anneau mais te sens tu libre de tout ? L'es-tu seulement ? Ton engagement verbal et moral ne vaut-il pas celui échangé devant le maire ?

– Devant le maire, c'est pas sûr. Devant le curé, pour sûr ! En vie commune, tu pars quand tu veux, marié à la mairie, tu peux divorcer mais à l'église, c'est pour l'éternité !

– Ah, tu crois donc à l'éternité, Georges !

– Bon, je te connais, tout ça te passera. Dès qu'une petite délurée te tournera autour, tu ne pourras pas résister, surtout si Honorine se refuse.

– Ben en attendant, si tu lui faisais dire que je suis là pour quelques jours, ça me rendrait bien service. Tu peux aller la voir au Bon Marché ?

– Ahhh, rouspéta-t-il, tu peux pas lui écrire ou lui faire envoyer un mot par un coursier ?

– Non.

– Non ?

– Non.

– Pourquoi ça ?

– Je ne connais pas son nom de famille.

– Ha, ha, ha ! elle est bien bonne celle-là. Mais t'es un vrai couillon ! Tiens, ça me rassure. Tu tiens pas tant que ça à elle, tu connais même pas son nom. Ah, ben oui, je vais y aller et j'en profiterais pour lui demander son nom. Ah, ça oui ! Je vais t'arranger cela mon ami.

Et il n'arrêta pas de rire jusqu'à ce qu'il quitte son ami vers dix-huit heures pour aller à la sortie des employés du Bon Marché, prévenir Honorine. Malgré tout, il pressa le pas de peur de ne pas arriver à temps. Si bien qu'il arriva avant la fermeture et décida d'aller la trouver tout de suite dans son rayon de tissus d'ameublement. Comme tout le monde, il la repéra tout de suite et se dirigea vers elle, la mine sombre.

Honorine le reconnut rapidement et son cœur se serra.

– Il est arrivé quelque chose à Charles, s'écria-t-elle ! Dites-moi. Je vous en prie. Où est-il ? Va-t-il bien ? Oh, mon Dieu mais parlez, parlez donc !

– Oui, ma p'tite dame, si vous m'en laissez le temps ! Il va bien, il a été blessé lors d'une rixe avec des cambrioleurs hier soir en rentrant.

– Oh, mon Dieu !

– Ben vot' Dieu, y s'en est pas beaucoup occupé ! Il aurait pu y passer mon Charles !

– Oh, non ! Je dois aller le voir. Où est-il ? Où est-il ?

– Du calme, il va bien vous dis-je. Il est à l'Hôtel-Dieu. Vous demandez Charles Meunier à l'accueil. Il faudra dire qui vous êtes. Au fait, Charles ne m'a pas dit vot' nom d' famille. C'est comment ?

– Il ne le connaît pas encore. Je m'appelle Honorine Péroire.

– Bon, je le dirais à l'hôpital en repassant devant. J'ai fait ma commission, je m'en vais rentrer à présent. Ne tardez point à aller le voir. Il vous attend.

– Il m'attend ?

– À croire qu'y s'est fait faire ça rin que pour vous voir plus vite ! Allez, bien le bonsoir ma p'tite dame.

Honorine ferma rapidement ses rayons avec ses vendeuses et se précipita à l'Hôtel-Dieu. Elle héla une calèche pour aller plus vite et le cocher fut surpris de voir une demoiselle en tenue de vendeuse se promener dans Paris sans se changer. Quand elle arriva, Charles dormait. Il avait un peu de fièvre. Son sommeil était agité. Elle lui passa une compresse sur le front et se mit à prier avec ferveur.

"Ne me quitte pas déjà mon bel homme de fer. Je t'en prie, Marie va t'aider.

Oh, Marie, je te le demande, sauve-le. Tu me l'as envoyé, tu ne vas pas me le prendre à présent. Ma mission est de le sauver. Dis-moi ce que je dois faire. Marie, aidez-moi.

Je te supplie, Marie, Mère de Dieu, ton nom est béni entre toutes les femmes, tu me connais, Marie, que ta volonté soit faite. Mère de Dieu, donnes lui la force de guérir.

Charles, mon ami, tu dois te battre. J'ai besoin de toi. Tu m'es destiné, tu ne peux pas m'abandonner ainsi.

Marie, Mère de Dieu, Marie, aide-le."

Honorine mélangeait tout. Elle était énormément perturbée. Charles continuait de bouger et il se plaignait parfois. Une infirmière passa et lui prit le pouls. Elle rassura Honorine d'un sourire et lui dit que tout allait bien, que c'était normal de geindre un peu et d'avoir un peu de fièvre après une opération. Honorine se calma, se contrôla mieux et put reprendre ses prières en les récitant dans le bon ordre cette fois-ci. À vingt-et-une heures, on lui demanda de partir. Comme Charles ne s'était pas réveillé, elle demanda une plume et de l'encre à l'infirmière puis griffonna quelques mots sur une feuille de papier qu'elle glissa sous le verre posé sur le chevet près du lit.

Cette nuit-là, Honorine ne dort pas beaucoup.

Le lendemain matin, Charles se réveilla doucement. Il avait encore mal au dos et se sentait courbatu et fiévreux. Il demanda à une aide-soignante si personne n'était venu le voir et elle lui répondit qu'une jeune femme était restée là près de deux heures et lui avait laissé un mot sur la table de chevet. Tandis qu'il le prenait pour le lire, deux hommes de la police arrivaient pour l'interroger.

– Bonjour monsieur. Vous êtes bien le dénommé Charles Meunier, métallier de son état ?

– Oui monsieur le policier, répondit-il d'une voix faible.

– Vous avez été impliqué dans une rixe sur la voie publique. Le reconnaissez-vous ?

– Oui et non. Ce n'était pas une rixe.

– Vous niez les faits ?

– Je ne nie pas, je vous précise qu'il s'agissait d'un cambriolage, pas d'une simple bagarre.

– Ah ? Vous êtes donc mêlé à un cambriolage. Alors cela change tout.

– Effectivement.

– Bien. Considérez-vous en état d'arrestation. En l'attente de nouveaux ordres je vous interdis de bouger d'ici. Le policier André va vous garder jusqu'à mon retour.

– Mais attendez, je suis la victime, pas le bandit !

– Et le bandit est mort ! Nous allons éclaircir tout cela. En attendant, vous ne bougez pas d'ici.

– Hé, ballot, j'aurais bien du mal !

– Monsieur fait de l'esprit ? On va régler cela aussi. Et c'est quoi ce papier que vous avez dans les mains ?

– Une amie est venue me voir et m'a laissé ce mot.

– Agent de police André, veillez à ce que personne n'approche plus le prévenu.

Et quant à vous, pourriez-vous me donner ce papier ?

– Certainement pas. Je ne l'ai pas encore lu et de toute façon, il m'appartient.

– Rébellion contre l'autorité publique ? Vous aggravez votre cas, monsieur.

La discussion tourna très mal et le policier ordonna que Charles soit attaché sur son lit. Il partit en interdisant toute visite. Quand il revint deux heures après, il était accompagné de trois autres membres de la force publique et ordonna que le blessé soit transféré au service hospitalier de la prison de la Santé. Il présenta au médecin un ordre de transfert d'un juge et Charles fut emmené sur une civière. Le trajet en

ambulance ne fut pas très long. Charles avait beau réclamer d'être entendu, il eut beau clamer son innocence, rien n'y fit. Il se retrouva dans un lit au milieu d'une pièce de six places avec des barreaux aux fenêtres. La porte, à barreaux également, était verrouillée à double tour.

Quand Honorine arriva le soir à l'Hôtel-Dieu, elle fut affolée dès qu'elle fut mise au courant de la situation. Elle se précipita en calèche vers la prison de la Santé mais on lui refusa l'entrée pour deux raisons. La première, c'est que l'heure des visites était passée, les visites n'étant autorisées que de 14 h à 17 h. La deuxième raison, c'est qu'il fallait un laissez-passer délivré par le juge d'instruction pour pouvoir rendre visite aux prisonniers. Tout cela la dépassait de loin et elle rentra au dortoir du Bon Marché complètement découragée. Cette épreuve que Charles subissait était sûrement liée à la mission qu'elle avait reçue de la Vierge Marie à propos de « l'homme de fer ». Il fallait qu'elle le sauve. Mais comment s'y prendre ? À quelle porte frapper pour demander de l'aide et des conseils ? Et puis avec ses horaires de travail, elle ne pourrait pas lui rendre visite. Il allait se croire abandonné. Avait-il lu son mot ? Si oui, il garderait espoir mais ce n'était pas sûr. Elle lui avait écrit :

« Mon ami, je reviendrais vous voir demain. Courage, j'attendrai le temps qu'il faudra. Nous rirons ensemble plus tard de cette histoire du gendarme et du voleur. Pensez au don précieux que vous m'avez promis. Soignez-vous bien. Honorine »

Mais ce billet que Charles n'avait pas eu le temps de lire, le policier le lisait et le relisait encore pour essayer de comprendre ce qu'il voulait bien dire. Pour lui, c'était clair. Cette dame Honorine se doutait que Charles irait en prison et lui promettait de l'attendre. Elle faisait allusion au cambriolage et à la bagarre entre les forces de police et les voleurs. Et en plus, elle parlait sans doute possible des bijoux qu'il lui avait promis. L'enquêteur se dit qu'il fallait absolument retrouver cette femme, probablement complice, peut-être même instigatrice du cambriolage. En attendant, il retourna voir Charles.

– Alors, monsieur l'ouvrier habillé en bourgeois, pourquoi ce déguisement ? Pour ne pas attirer l'attention après le casse ?

– Monsieur le brigadier, je vous explique...

– Je ne suis pas brigadier, le coupa-t-il. Je suis inspecteur de la préfecture de police de Paris et je vous prie de me dire la vérité.

– Bien monsieur l'inspecteur. Voilà les faits : je passais par là par hasard en rentrant chez moi. Quand j'ai vu les voyous s'attaquer à la vitrine du magasin de change, j'ai réagi sans réfléchir et me suis interposé pour les empêcher. Ils m'ont assailli et dans la bagarre, l'un d'eux m'a donné un coup de couteau dans le dos. Je suis tombé avec lui et je suppose que dans la chute, il s'est blessé mortellement. Vos services sont arrivés juste au moment où je m'évanouissais.

– Belle histoire ! Vous l'avez imaginée avant ou après le casse ? Voici ma version des faits. Je suppose que le casse accompli, vos complices devaient vous remettre le butin. Habillé comme vous l'étiez, aucun soupçon ne se porterait sur vous au cas où vous tomberiez sur une des nombreuses patrouilles, fréquentes dans ce secteur et vos camarades pourraient partir sans encombre en cas de fouille. Or vous

avez voulu garder le butin pour vous et vous êtes disputé avec l'un de vos complices qui vous a donné un coup de poignard. Bien que sérieusement blessé, vous avez réussi à le tuer. Nous sommes arrivés et ne pouvant vous enfuir, vous avez fait semblant de vous évanouir.

– Mais enfin tout cela est faux ! Je ne connais pas ces voyous, je n'ai aucune raison de cambrioler un bijoutier, je n'avais pas d'arme sur moi, c'est son couteau qu'il s'est planté tout seul en tombant !

– Ah, oui et pourquoi étiez-vous habillé en bourgeois ?

– Je venais d'un rendez-vous avec une femme.

– Vous vous habillez comme cela à chaque fois que vous rencontrez une femme, ou c'est juste quand vous avez rendez-vous avec Honorine ?

– Vous connaissez Honorine ? Si vous lui avez parlé, elle vous a donc expliqué !

– Expliqué quoi, monsieur ? Que vous lui avez fait la promesse d'un don précieux, autrement dit d'un bijou ? Que vous alliez rire ensemble de cette histoire de gendarmes et de voleurs ?

– Mais bon sang de quoi parlez-vous ? Je ne comprends rien à rien.

– Je vous parle du petit mot que vous a laissé votre complice et où elle parle de vous attendre et de l'or que vous allez lui offrir.

– Honorine, ma complice ? Mais que se passe-t-il ? Mais ce n'est pas vrai ! C'est une jeune femme innocente, pieuse, honnête, travailleuse.

– Et où travaille-t-elle précisément, cette perle ?

Charles se rendit compte, malgré la fatigue qui l'envahissait de nouveau, que l'enquêteur recherchait Honorine. Il ne voulait pas la mêler à cette histoire et refusa de donner plus de renseignements sur elle au policier. À partir de ce moment, il refusa de répondre davantage et réclama qu'on le laisse se reposer. Sauf que l'inspecteur ne l'entendait pas de cette oreille.

– Reprenons donc le déroulement des faits. Dimanche, vous avez rendez-vous avec vos complices. Honorine, qui est probablement l'instigatrice de toute cette affaire, se promène à votre bras rue de Seine et vous allez dans la rue de Guénégaud où vous retrouvez vos autres complices. Ils sortent d'avoir cambriolé une boutique de change d'or dans le passage Dauphine et vous remettent le butin. Pour une raison que j'ignore encore, peut-être qu'Honorine prend elle-même le butin et là vos complices comprennent qu'elle va tout garder pour elle, vous vous disputez avec eux. Dans la bagarre, vous êtes blessé, Honorine s'enfuit avec le butin et vous, vous tuez l'un des braqueurs au moment où nos services interviennent. C'est comme cela que ça s'est passé ?

– Mais je vous ai déjà dit qu'Honorine n'était pas là. De plus ils ne cambriolaient pas une boutique du passage Dauphine mais dans la rue elle-même. Ils n'avaient pas encore réussi le casse et il n'y a donc pas de butin avec lequel Honorine aurait pu partir !

– Vous en savez des choses pour quelqu'un d'étranger à l'affaire !

– Je ne sais que ce qui s'est passé. Forcément, puisque j'y étais et pas vous ! L'étranger à l'affaire, c'est vous !

– Vous me traitez d'idiot ?

– Oh mais certes non, monsieur l’agent ! Vous pensez simplement que tout le monde est coupable ! Je ne vous mens pas. Écoutez-moi et vérifiez ensuite mais ne m’accusez pas immédiatement !

– Vous allez m’apprendre mon métier !

Charles était épuisé. Il ferma les yeux et ne répondit plus au policier borné. Ce dernier le secoua vivement et une infirmière dut intervenir pour l’obliger à se calmer. Elle alla raconter tout cela à un médecin qui demanda à l’enquêteur de quitter les lieux et de laisser le blessé se reposer. Charles put s’endormir. Cependant, son sommeil était troublé et agité. La fièvre le reprenait, son dos le faisait souffrir et il passa son sommeil à gémir doucement.

Pendant ce temps, Honorine était partie chercher Georges. Elle avait demandé à Albert où habitait l’ami de Charles et il l’avait accompagnée. Les camarades du jeune blessé connaissaient bien tous ces rouages de la police car ils étaient parfois interrogés dans le cadre des enquêtes sur les anarchistes qui semaient la pagaille dans la ville et commettaient des attentats. Albert avait peur qu’une intervention de leur part ne complique encore les choses. Georges eut l’idée d’en parler à son patron. Après tout, la presse pouvait être intéressée par cette affaire de bon citoyen qui se faisait enfermer alors qu’il avait défendu l’ordre public. Et son patron l’imprimeur connaissait bien des journalistes. Ils décidèrent donc d’explorer cette voie. Ignorant ce que le policier pensait du rôle d’Honorine dans cette affaire, il fut également décidé que la jeune femme irait demander un laissez-passer au juge d’instruction pour rendre visite à Charles et le soutenir.

Elle faillit se faire arrêter elle aussi. Dès son arrivée, un préposé la conduisit auprès du juge.

– Voici donc la fameuse Honorine ! S’exclama le juge tandis qu’elle entrait dans son bureau.

– Bonjour Monsieur le juge, dit-elle avec déférence, en s’étonnant de cet accueil.

– Allez me chercher le commissaire Flavier toutes affaires cessantes, dit-il au préposé. Veuillez vous asseoir, Mademoiselle et me décliner votre nom, prénom, adresse et qualité.

Tandis que le greffier prenait note de tout cela, le juge consultait un dossier qui n’était pas très épais mais semblait lourd de mauvaises nouvelles pour Honorine.

Le commissaire arriva, se présenta et l’interrogatoire commença. Honorine dut raconter son rendez-vous et les conversations qu’elle avait eu avec Charles. Puis le juge la questionna sur le billet litigieux. Il était soupçonneux et le commissaire semblait convaincu de la culpabilité de la jeune fille dans cette affaire.

Avec intelligence et avec respect, elle démonta petit à petit toutes les accusations, toutes les suppositions. Et à force de s’expliquer, elle finit par convaincre le juge et le commissaire que l’inspecteur avait mal démarré l’enquête et qu’il fallait tout reprendre à zéro. Son charme naturel n’était pas étranger à la façon dont les représentants de l’ordre et de la justice l’écoutèrent. Et sa façon de s’exprimer n’étant

manifestement pas celle d'une fille de mauvaise mentalité ou de mœurs légères, ils décidèrent de reprendre les faits et de les examiner sous un autre angle.

Cela prit quelques jours et les visites restèrent interdites pendant ce temps-là. Pourtant, Charles, qui avait aussi du charme, en usa auprès d'une charmante infirmière qui servit de facteur entre lui et ses amis de l'extérieur. Il put donc supporter l'attente et se concentrer sur sa guérison. Quatre semaines plus tard, il sortait de la prison de la Santé avec un bras en écharpe et son dos en charpie. Il devait passer encore plusieurs jours en convalescence dans un hôpital à Saint-Maurice à côté de Charenton, un peu après le quartier de Bercy et ses entrepôts. Lui rendre visite en semaine n'était pas aisé mais les dimanches sur les bords de la Marne étaient tout simplement fabuleux. L'hôpital était construit en style néoclassique avec ses colonnades grecques, ses péristyles sculptés et ses arcades ombragées. Ses promenades internes et ses jets d'eaux qui rafraîchissaient ses cours intérieures, descendaient en pente douce jusqu'au bord de la rivière parsemée de saules larges et feuillus, de frênes au feuillage en triangle, d'aulnes qui poussaient directement dans l'eau et de trembles au tronc clair et au branchage broussailleux.

Charles apprit vite à apprécier les cachettes qu'offraient les trembles et les saules. Si les dimanches avec ses amis passaient trop vite, les jours de la semaine étaient longs et les jeunes aides-soignantes très appétissantes entre deux prises de service. Georges avait raison. Sa nature reprenait vite le dessus et il noua une liaison torride avec une certaine Jeannine, mariée de son état, qui habitait juste en face, à Maisons-Alfort et dont le mari batelier était manifestement trop souvent absent. Cela ne l'empêchait pas d'avoir des vues sur Honorine mais comme il savait qu'il devrait être patient avec elle, il lui fallait bien alimenter sa nature exigeante.

Très vite cependant, il put sortir et reprendre sa vie dans Paris. Il apprécia de retrouver son petit appartement et il décida d'aller voir Honorine tous les jeudis soirs à la sortie de son travail. Il n'avait pas encore donné son accord à Jean Compagnon, le chef des travaux de chez Eiffel. Il attendait de voir comment allait se passer leur pique-nique aux Buttes-Chaumont.

Le guignol des Buttes-Chaumont

Le jour attendu arriva assez vite en fait. C'était une belle journée de fin de printemps chaude et ensoleillée à souhait. Charles et Honorine avaient rendez-vous à dix heures trente avec un autre couple, Mariette et Honoré. Mariette travaillait aussi au Bon Marché comme préparatrice de commandes au service livraison et Honoré son fiancé était peintre plâtrier spécialisé dans les décorations d'appartement et les peintures en trompe l'œil. Ils étaient convenu de se retrouver devant le parvis de la cathédrale Notre Dame de Paris.

À l'heure dite, les demoiselles arrivèrent séparément. Mariette était avec Honoré qui conduisait son chariot de chantier. Un beau Percheron tirait la solide carriole avec son banc de conduite devant et un plateau arrière sur lequel le jeune peintre avait installé une banquette pour Charles et Honorine. Celle-ci sortit de la cathédrale où elle était arrivée une bonne heure avant pour assister à la messe du matin. Charles était là depuis dix minutes. Il était venu à pied depuis chez lui. Il aida Honorine à se hisser sur le plateau arrière et regroupa leurs paniers de pique-nique avec ceux de leurs amis avant de s'asseoir à son côté. Honoré sollicita le cheval et ils prirent la direction des Buttes-Chaumont. Délaisant l'Hôtel de ville, ils remontèrent le grand boulevard Sébastopol vers la gare de l'Est, puis piquèrent vers la rotonde de La Villette à la jonction des canaux de l'Ourcq et de Saint-Martin, avant de prendre la côte vers la mairie du dix-neuvième arrondissement, où ils purent parquer la carriole et le cheval.

Tout au long du chemin, Honorine devisa avec Honoré de leur prénom si proche, de leur métier aussi qui s'apparentait si bien et de leur goût commun pour les choses de l'église. Cela commençait à agacer Charles et Mariette qui tentèrent de diriger la conversation sur autre chose mais en vain. Ils finirent par mener leur propre conversation. Honorine et Honoré parlaient de leur métier et de décoration, Mariette et Charles s'expliquaient sur la manière de préparer un défilé de manifestation syndicale. Cela devint vite un brouhaha, car les questions et les réponses des deux sujets se croisaient nécessairement compte tenu de la disposition croisée des communicants. À un moment cela devint même cocasse :

– Et pour imiter une colonnade de marbre grec, fondue dans une treille bucolique, est-ce très difficile ?

– *Cela dépend en fait de la force de police que vous avez en face.*

– Il faut d'abord définir la ligne de fuite et...

– *mais s'il faut fuir, cela est-il prévu ?*

– ensuite seulement vous bâtissez le fond du tableau, ...

- *Il faut toujours prévoir les chemins du défilé en fonction...*
- et votre pergola de colonnes de marbre...
- *des colonnes de policiers que vous rencontrerez...*
- vous la faites en dernier et pour qu'elle ressorte mieux...
- *et des échappatoires, des rues dans l'ombre...*
- vous dessinez des ombres sur le fond...
- *et des lieux de regroupement.*
- et les policiers devant ! Euh non ! je veux dire, ah, Charles, tu m'embrouilles !

Ils éclatèrent tous de rire se rendant compte du comique de cette situation insolite. Mais ils étaient presque arrivés et la conversation repartit sur un sujet consensuel et d'actualité : les décors du Guignol, la tenue probable du gendarme et celle du héros.

Une fois la carriole parquée, ils prirent leurs paniers et se dirigèrent vers l'entrée qui faisait face à la mairie d'arrondissement. Le terrain descendait tout de suite en pente vers le petit lac. Il y avait des canards qui s'ébattaient dans l'eau et des cygnes majestueux et arrogants qui glissaient fièrement sur l'onde verte. La colline abrupte, qui dominait en face d'eux le lac de ce côté-ci du parc, était impressionnante avec son temple de Sibylle tout en haut et ses falaises de granit marron, à moins que ça ne soit du basalte, recouvertes de verdure et d'arbrisseaux. Les passerelles tremblantes que l'on voyait d'en bas relier les différents pics de la butte ne donnaient pas trop confiance. Honorine, se dit qu'elle éviterait d'y aller si elle le pouvait. Mariette pensait qu'elle aurait bien du mal à monter si haut mais que cela valait sûrement l'affaire. Charles pensait à la cascade et sa grotte discrète. Honoré cherchait déjà des yeux le théâtre de Guignol. Ils suivirent à main gauche le chemin sinueux qui descendait doucement en volutes vers le bord du lac et découvrirent dans une anfractuosité de la verdure, présente partout, le théâtre objet de leur curiosité. La première séance débutait dans deux heures, elle durait une heure environ puis était suivie d'une deuxième séance une heure après la fin de la première.

Ils décidèrent de déjeuner un peu plus loin et d'aller voir la première séance. Ils visiteraient le parc ensuite. Ils s'installèrent donc sur la pente herbeuse, tout près de la rive. Ils plongèrent les bouteilles d'eau et de vin dans l'eau fraîche alimentée par le ruisseau qui chutait du haut de la colline. Il creusait une grotte immense dans la partie calcaire de la butte, avant de se perdre dans les eaux du lac. Puis il disparaissait à l'autre bout du parc dans le gargouillis de ses flots en s'enfouissant dans le sol. Le bruit de la chute d'eau visible depuis leur pique-nique, du gargouillis plus lointain de l'enfouissement des eaux et du bruissement doux des arbres, se mêlait au chant incessant des oiseaux pour donner une symphonie campagnarde exquise aux oreilles des amateurs parisiens d'ambiance champêtre.

Une exhalaison suave montait du sol encore humide de la rosée matinale et le petit soleil de printemps réchauffait tout cela de ses rayons encore timides. Au ciel, quelques nuages moutonneux blancs avaient tendance à se disperser et l'après-midi promettait d'être fastueux. Chacun étala ses provisions sur la nappe qu'avait apportée Honoré et assis les uns en face des autres, ils commencèrent leur déjeuner. De temps à autre, des moineaux venaient picorer des miettes de nourriture au milieu des

saucissonades, des pâtés et du poulet rôti froid que les jeunes femmes ne pouvaient déguster sans quelques manières. Les éclats de rires des quatre jeunes gens ne faisaient pas peur aux petits oiseaux; ils évitaient simplement, en sautillant, les gestes quelquefois brusques des mains qui venaient saisir tel ou tel produit. L'air sentait bon. On y distinguait le parfum acidulé des grosses marguerites du tapis floral, celui plus fort des lilas mauves qui laissaient balancer leurs grappes de fleurs au bout de leurs branches frêles et en y prêtant vraiment attention, le subtil parfum des rosiers grimpants qui s'élançaient le long du mur arrière du théâtre de Guignol.

Le déjeuner fini, ils rangèrent les restes dans les paniers. Honoré alla les mettre dans le chariot et voir si son cheval n'avait besoin de rien. Le gardien du parcage ne lui signala aucun incident et il revint dans le parc pour aller avec ses amis voir le spectacle de ce Guignol originaire de Lyon dont on parlait de plus en plus à Paris. Ils payèrent leur entrée à la petite guérite qui contrôlait l'accès à la minuscule clairière quasi artificielle qui servait de salle de spectacle en plein air. Des bancs en bois brut étaient disposés en rangs devant une maisonnette dont la partie haute de la façade était close par un rideau rouge. La devanture de cette maisonnette était peinte simplement d'un fond jaune et de quelques étoiles rouges et bleues de tailles différentes. Les conversations allaient bon train et l'ambiance était bon enfant. Il y avait autant d'adultes que de bambins et tous étaient assez excités dans l'attente du démarrage. Puis soudain, une série de coups fut frappés sur un socle de bois, suivis de trois coups plus forts et espacés. Tout le monde se tut et les yeux s'agrandirent en voyant le rideau se séparer en deux. Le décor de fond représentait un village avec une place centrale où trônait au milieu une magnifique fontaine. Autour de la place, quelques maisons de pierre avec des toits de tuiles rouges se détachant nettement sur un ciel bleu soutenu. Aucun personnage n'était encore visible. Et pourtant quelqu'un parlait d'une voix grave en roulant les "R" et en traînant un accent campagnard.

– *Acrrré bon Diou ! Mais qui don m'ô fait c'tourrr de cochon ! Ah ! Si que je l'attrrrape, i pass'rrra un mauvais quarrrt d'heurrre.*

C'est le moment que choisit le gendarme un peu pataud pour entrer en scène, suivi aussitôt de Maître Cassandre, le riche bourgeois au double menton qui voulait porter plainte pour le vol d'une volaille et de deux pains frais.

– *C'est sûrrremin Guignol qui a fait ça, peuchère, s'écria le gendarme en roulant lui aussi les R mais avec un accent du midi. Je vais de ce pas lui dire son fait !* (il prononçait « direu » et « fête »)

Et ils sortirent tous les deux tandis qu'un autre personnage entra par l'autre bout de la scène. Il était habillé de drôle de façon, il portait un petit chapeau rond, noir, qui s'enfonçait jusqu'à ses deux sourcils épais au-dessus d'une paire d'yeux noirs rieurs. Son nez plutôt fort, en patate, surmontait une bouche souriante et très rouge. Il se présenta tout de suite comme étant Guignol, gai luron de son état, toujours en recherche de faire tort aux riches gens et de ridiculiser la Gendarmerie au service des nantis. Le visage de cette marionnette était malicieux, gai. Son vocabulaire simple et sa gouaille plurent de suite à tout le monde.

Il y eut ensuite des poursuites, des cris, des invectives, des gifles et des coups de bâton échangés. Un ami de Guignol, Gnafron, un gentil petit-père toujours prêt à aider les gens et Madelon, la femme de Guignol, jouèrent un rôle important dans l'intrigue. Le riche bourgeois bien gras et bien repu ne trouva pas compensation de sa perte, le gendarme perdit son bâton dans la bagarre et Guignol put s'en sortir sans mal. Les spectateurs étaient ravis, les grands comme les petits. Guignol était désormais leur idole. Il était comme eux : un peu râleur, un peu coquin, un peu retors mais bonne pâte. Honorine avait reconnu là quelques vagues amis de Champagnac-de-Belair braconniers à leur heure et cela l'avait fait rire même si une légère nostalgie lui était remontée au cœur. Sa collègue de travail avait bien aimé les déboires du Gendarme qui passait pour un garçon un peu niais. Son fiancé avait particulièrement apprécié le désappointement du bourgeois qui s'était accentué au fur et à mesure que l'histoire avançait. Charles avait aimé surtout le rire d'Honorine, sa façon de placer sa tête avec grâce sur le côté et la manière toute particulière qu'elle avait d'applaudir les doigts gantés bien raides, les mains levées vers le ciel, sans décoller ses paumes.

Nos quatre amis sortirent donc de cette représentation de marionnettes, d'excellente humeur. Ils commencèrent un tour du parc pour se dégourdir les jambes et profiter de ce bel après-midi doux. Honoré proposa de monter tout en haut de la butte et Mariette accepta tout de suite. Honorine émit une réserve et aussitôt Charles l'appuya. Ils restèrent donc au bord de l'eau tandis que leurs amis entreprenaient l'ascension de la colline par les sentiers sinueux et les passerelles étroites.

Charles proposa à Honorine de visiter l'intérieur de la grotte à la cascade. Ils purent admirer la chute impressionnante de l'eau qui tombait d'une bonne trentaine de mètres dans une sorte de vasque naturelle avant de s'écouler dans le lac. Des stalactites et les stalagmites correspondantes tentaient de se rejoindre dans une chambre adjacente largement ouverte sur la salle à la vasque et de l'autre côté la grotte faisait un coude vers lequel ils dirigèrent leurs pas. Un rideau de verdure descendait le long de la paroi. Charles s'en approcha et souleva doucement le feuillage en invitant Honorine à le franchir. Naïvement, elle le fit et se retrouva dans une autre grotte nettement plus petite. Là, Charles s'approcha d'elle, lui saisit une main et entreprit de l'enlacer dans le dessein évident de l'embrasser. Honorine eut un geste de recul très net.

- Charles ! Que faites-vous là !
- Je tente de vous démontrer mon amour, Honorine !
- Je ne vous permets pas une telle familiarité. Vous perdez la tête. Je vous aime bien aussi mais respectez-moi.
- Honorine, ne voulez-vous pas que nous allions plus loin dans notre relation amicale ?
- Que voulez-vous dire ?
- Je souhaite transformer notre relation amicale en relation amoureuse. J'ai cru déceler en vous autant d'intérêt pour moi que j'en ai pour vous.
- Non Charles. Enfin si. Mais non. Nous en avons déjà parlé. J'ai beaucoup d'amitié pour vous, de l'intérêt même comme vous dites. Pourtant, vous allez beaucoup trop vite. Il me faut du temps, comprenez-vous ? Du temps.

– Je peux comprendre cela. Si vous m’assurez éprouver pour moi une attirance autre qu’amicale.

– Mais c’est bien là que vous allez trop vite, Charles. J’éprouve pour vous une grande attirance...euh... amicale. Je crois bien qu’elle évoluera vers quelque chose de plus profond. Mais je n’en suis pas sûre. Et puis le mariage me fait peur.

– Qu’à cela ne tienne. Je ne fais pas une fixation sur le mariage, vous vous en doutez bien. Nous nous marierons quand vous serez prête.

– Très bien. Et en attendant restons amis.

– Amants.

– Oh ! N’y comptez pas. Même mariée, je ne vous appartiendrais pas. Je veux rester vierge et pure comme Marie.

– Mais qu’elle est cette billevesée ? Lorsque nous vivrons ensemble, mariés ou pas, vous serez ma femme.

– J’ai horreur du sexe, Charles.

– Je vous le ferai aimer.

– Je ne pourrai pas, répondit-elle en rougissant devant tant d’audace. Je suis prête à vous aimer, pas à être votre maîtresse. Même si nous nous marions.

– Alors, vous me rejetez.

– Non, Charles. Je ne vous rejette pas. Essayez de me comprendre.

– J’ai bien du mal, Honorine. J’ai bien du mal, lui dit-il en tentant encore de l’enlacer.

– Sortons vite d’ici, voulez-vous ? Nous continuerons notre conversation dehors.

– Je veux vous apprendre l’amour.

– Non, s’écria-t-elle le voyant plus pressant. Sortons d’ici !

– Très bien, c’est vous qui l’aurez voulu.

Ils sortirent donc de sous les frondaisons et rejoignirent sans un mot le parc qui n’était soudain plus aussi attractif et gai. Pourtant, le soleil brillait toujours dans le ciel bleu même si quelques nuages réapparaissaient, une brise douce soufflait dans leurs cheveux et apportait les senteurs de la flore printanière et l’on entendait au loin les cris et les rires des spectateurs de Guignol. Il y avait des barques qui glissaient sur l’eau, poussées par la force des rames que maniaient de jeunes hommes ayant en face de leur banc de nage des demoiselles souriantes assises face au sens de marche. Charles n’avait jamais canoté et se demandait comment faisaient ces gars pour diriger le bateau sans voir où ils allaient. Il proposa néanmoins une promenade en barque mais Honorine préféra faire le tour du parc en suivant les sentiers qui serpentaient paresseusement autour de la butte.

Ils purent donc admirer bientôt l’ensemble de l’étang dans lequel s’abîmait la principale falaise surmontée du fameux temple de Sibylle. Il se demandait bien ce qu’elle aurait pu leur révéler de leur avenir. Soudain, il eut peur d’entendre cette vérité qu’il pressentait. Honorine restait plongée dans ses pensées secrètes. En fait, elle était troublée par ce qui venait d’arriver. Dans cette caverne, derrière le rideau de verdure, elle avait éprouvé une envie folle de lui céder et de se laisser embrasser. Elle avait ressenti au fond de sa poitrine un emballement soudain et incontrôlé des battements de son cœur, un pincement curieux l’avait saisie au niveau de son ventre

et une chaleur douce et violente à la fois l'avait fait rougir quand ils avaient parlé de sexe. Elle avait honte d'elle et en ce moment elle demandait silencieusement pardon à la Vierge Marie et la remerciait aussi de l'avoir soutenue en ce moment d'égarément où son corps avait failli céder à la tentation. Charles qui ne comprenait pas ce silence mais tenait à le respecter, ne se doutait pas qu'il était passé si près de sa victoire et que s'il avait pris plus de temps, s'il avait été moins direct, il aurait peut-être eu un début d'idylle amoureuse sage et limitée, certes mais probablement accompagnée de caresses pudiques. Il était un hussard de l'amour et si cela lui servait souvent, avec Honorine, c'était tout le contraire. Un appel les fit sortir tous deux de leurs réflexions. Mariette et Honoré leur faisaient de grands signes depuis le temple, en riant à gorge déployée. Charles les envia. Leur bonheur faisait plaisir à voir. Ils vivaient leur amour sans tabou et sans questions métaphysiques. Il ne put s'empêcher d'en parler à Honorine.

- Voyez comme ils sont libres et heureux.
- Ils vivent la vie qu'ils souhaitent ici-bas. Peut-être le regretteront-ils dans la vie éternelle, celle que nous promet Notre Seigneur.
- Ne pensez-vous pas qu'il faille déjà vivre heureux sur terre ?
- Certes. Mais il faut respecter les commandements de Dieu. Ils ne sont pas mariés et vivent dans le péché.
- Mais Dieu n'a-t-il pas dit « Aimez-vous les uns les autres » ?
- Jésus a dit cela, oui. Cela voulait dire « Aimez votre prochain. Aidez-le. Prenez soin de lui. Nourrissez-le s'il en a besoin, soignez-le si nécessaire ». Cela n'avait rien à voir avec la vie maritale et le péché de chair.
- Qui vous a dit cela ? Ceux qui interprètent des écrits qui datent de deux ou trois siècles après la mort du Christ ?
- Ne blasphémez pas, Charles. À cette époque la tradition était orale et ce qui a été écrit plus tard correspondait bien à ce que Jésus avait dit de son vivant et avant son ascension.
- Une tradition orale qui s'appuyait sur la Bible, écrite depuis près de mille ans déjà et à propos de paroles interprétées différemment par les Juifs et les Musulmans !
- Notre tradition, Charles ! Notre tradition ! Pourquoi serait-ce les traditions juives ou musulmanes qui seraient les bonnes ? C'est bien à cause des Juifs que Christ est mort, non ? Et puis vous n'avez pas entendu les thèses de monsieur Édouard Drumont à propos des Juifs ?
- Ce sont les Romains qui ont condamné Jésus. Et ce Drumont est un antisémite notoire qui n'est pas objectif. Il représente tout ce que je combats. Son livre, « La France Juive » est une abjection honteuse pour notre pays. Mais je ne vous parle pas de cela. Je vous parle d'amour. Dieu ne peut pas diaboliser l'amour entre deux êtres.
- L'amour peut-être. Le sexe oui.
- Mais qui vous a dit cela ? Où est-ce écrit ? Et comment faire des enfants si le sexe est interdit ? Vous manquez de cohérence, Honorine.
- Charles, vous mélangez tout. Le rapport amoureux en vue de la procréation est toléré et il est naturel. Le sexe n'a rien à voir avec cela. Ce que vous appelez « amour » n'est que de la concupiscence, de la luxure.

– Mais non, Honorine, c'est vouloir être l'autre. Être en lui. Partager son corps pour ne faire qu'un, qu'une âme. Atteindre à une félicité qui ne peut qu'émaner de Dieu.

– Vous blasphémez de plus en plus.

– Je vous explique, Honorine, que vous passez à côté du bonheur. Encore une fois, regardez vos amis.

– Je pense aussi à la vie de l'au-delà.

– La vie de l'au-delà ? Et qu'en savons-nous ? Ne voyez-vous pas que les religions ont été inventées pour faire accepter aux peuples la domination des curés et des aristocrates sur les masses naïves et ignorantes ?

– Je n'accepterai jamais ces thèses révolutionnaires socialistes impies. Toute notre civilisation est bâtie sur notre culture chrétienne basée sur l'amour des autres.

– L'amour des autres, oui. C'est la raison des guerres de religion, sans doute ? Entre Chrétiens catholiques et Chrétiens protestants, ou contre les Musulmans lors des croisades et contre les Juifs à chaque fois qu'il nous faut un responsable des malheurs qui s'abattent sur l'humanité ?

– Dieu n'est pas responsable du libre arbitre qu'il accorde aux hommes. Et désobéir à un commandement n'autorise en rien de désobéir aux autres.

– Il ne s'agit pas de cela. Vous m'aimez Honorine, j'en suis presque sûr. Votre comportement lorsque j'ai été injustement mis en cause lors du cambriolage en est une preuve. Ma blessure vous a vraiment inquiétée, vous aviez perdu vos moyens à cause de l'émotion que vous procurait ma mésaventure. Allez-vous le reconnaître ?

– Je ne sais pas encore si mon émotion venait de tout ce que vous dites ou bien du fait que Marie m'a prévenu qu'il fallait que je vous sauve.

– Vous êtes de mauvaise foi. Vous savez très bien que je vous plais.

– Oui, c'est vrai, j'aime votre compagnie. Et pourtant nous avons un désaccord profond sur la religion et la politique, je trouve que vous prenez trop les choses à la légère, que vous plaisantez trop souvent de choses graves. Je vous reproche votre frivolité avec les femmes et je vois bien les regards que vous leur portez même quand vous êtes avec moi.

– Et pourtant vous aimez être avec moi. Savez-vous pourquoi ? Parce que nous sommes faits l'un pour l'autre. Parce que nos souffles s'accordent, nos yeux se cherchent, nos peaux s'attirent et nos cœurs battent à l'unisson. Et cela s'appelle l'amour.

– Je suis presque d'accord sauf pour nos peaux. La vôtre aspire peut-être à la mienne mais l'inverse n'est pas vrai.

Il allait répondre quand leurs amis les rejoignirent tout à la joie de leur escalade. Ils leur racontèrent les émotions sur les passerelles qui se balançaient au-dessus du vide entre deux pics rocheux et la beauté du paysage découvert depuis le temple, tout en haut de la butte. Paris s'étalait jusqu'à l'horizon et dévoilait ses monuments. On y voyait parfaitement bien les travaux du Sacré-Cœur en construction sur la butte Montmartre, juste en face et Notre-Dame plus à gauche.

– Si on allait visiter le chantier du Sacré-Cœur la semaine prochaine lança Mariette ?

- Oh oui, répondit précipitamment Honorine, c'est une bonne idée.
- Hé bien pourquoi pas s'exclama Honoré.
- Cela se fera sans moi dit Charles. Je quitte Paris dans la semaine pour aller en Corse.
- Tu vas faire un voyage en Corse ?
- Non, Honoré, pas un voyage. Je pars pour la Corse travailler sur un chantier qui durera plusieurs années.
- Mais tu ne nous en avais pas parlé !
- Mon patron m'a proposé cela, il y a quelque temps déjà. Mais j'ai pris ma décision tout à l'heure. Je partirai dans la semaine.

Honorine était devenue brusquement d'une pâleur extrême. Elle trébucha et faillit même chuter. Elle l'aurait fait si Mariette ne l'avait retenue. Elle demanda à rentrer immédiatement et ses amis comprirent qu'il s'était passé quelque chose de grave entre Charles et elle. Ils montèrent dans le chariot et prirent le chemin du retour. Cette fois, il n'y eut pas de conversation croisée. Mariette, finaude, avait demandé à voyager derrière avec sa copine « pour discuter des tenues » des dames vues au parc. Les deux hommes avaient accepté et Honorine n'avait rien dit. Le soleil commençait à baisser dans le ciel qui se couvrait de plus en plus de nuages gris. Le vent se levait rapidement et soufflait à présent par rafales brusques qui soulevaient des tourbillons de poussière et de papiers. L'orage qui montait de l'ouest était déjà là. Charles pensa qu'il allait grêler. Il invita les dames à se protéger de leur ombrelle mais avec le vent qui était à présent assez fort les fragiles ombrelles menaçaient de se casser. Honoré arrêta la charrette, descendit et sortit du dessous du siège avant, une bâche en toile de Nîmes, épaisse et quasiment imperméable, celle-là même que les Américains s'arrachaient pour en faire des pantalons de cow-boys. À l'arrière du chariot, les deux jeunes femmes se couvrirent de la bâche, tandis que Charles et Honoré sur le banc de conduite se contentaient de relever leur col de veste. Une pluie drue se mit à tomber à verse sur les deux hommes qui furent trempés en un instant. L'eau froide faisait de la buée sur le dos du cheval en plein effort. Charles sentait la pluie dégouliner dans son dos le long de son cou. Le chariot allait dangereusement bon train car avec cet orage dense, on ne voyait pas très loin devant et l'on était à la merci d'un accident avec un piéton aveuglé qui aurait l'idée de traverser la rue sans regarder attentivement. Les deux hommes étaient donc concentrés sur la route et les trottoirs. La pluie se calma un temps mais un éclair zébra le ciel, aussitôt suivi d'un coup de tonnerre qui fit hurler les dames à l'arrière. Cette fois, c'est la grêle qui s'abattit sur la ville. Ils n'avaient aucun endroit où s'abriter. Le cheval devenait de plus en plus nerveux et Honoré avait du mal à le diriger. Soudain ils entendirent la cloche aiguë d'une voiture de pompiers égrener ses notes perçantes au milieu du brouhaha provoqué par l'orage, le vent, les sabots du cheval dans les flaques d'eau, le tonnerre incessant et les cris apeurés des gens qui couraient dans la rue. Ils ne savaient pas du tout où était cette voiture ni d'où venait cette cloche. Honoré tira sur les rênes pour arrêter le cheval. La voiture les dépassa et fila vers les quais. Sans doute un appartement inondé le long de la Seine. Beaucoup de caves immondes étaient occupées par des pauvres gens désargentés qui étaient les premières victimes des crues et des grands orages. Celui-ci

était d'une rare violence. Comme si les Dieux avaient été offensés, pensa Honoré en regardant Charles de côté. Ce dernier avait un air impénétrable. Son visage s'était durci et l'eau qui lui coulait dessus accentuait la dureté de ses traits. Le cheval reprit son effort à la sollicitation de son cocher. Une nouvelle vague de grêle suivit une petite accalmie puis les éclairs se calmèrent, le tonnerre s'éloigna, la pluie remplaça la grêle et fini même par se calmer. Le vent était tombé, un timide soleil couchant tentait de réapparaître entre les nuages qui se dispersaient et les oiseaux se remettaient à chanter dans les arbres en partie dénudés de leurs feuilles arrachées qui gisaient au sol détrempé. La voiture arrêta et les hommes allèrent s'enquérir de l'état de ces demoiselles enfouies au fond du chariot sous la toile épaisse.

Elles étaient un peu défraîchies, leur coiffure en avait pris un coup mais elles retrouvèrent vite leur calme. Elles avaient manifestement échangé à propos de la situation nouvelle révélée par Charles et Honorine insista pour que celui-ci la raccompagne jusqu'au Bon Marché.

– Je n'en vois pas vraiment l'utilité lui répondit-il. Je vous tiendrais informé de ma date de départ dès que je la connaîtrai. De plus je suis trempé et je dois me changer chez moi. Comme vous ne viendrez pas à mon domicile, je vous salue ici même.

Et il prit congé assez brusquement de ses amis, avant qu'ils aient eu le temps de le raisonner. Honorine en était vraiment très troublée. Elle commençait à regretter son entêtement et la rigidité de ses convictions.

Une semaine particulière

À peine entrée chez elle là-haut au sixième étage, Honorine demanda aux autres jeunes femmes qui partageaient sa chambrée laquelle avait du papier, un porte-plume et un encrier. Elle s'installa sur le bureau commun situé dans le palier, alluma une chandelle et se mit à écrire.

Mon ami,

Je vous vois en colère et fâché. Cela me chagrine au plus haut point.

Nous ne sommes pas d'accord sur un point particulier qui nous tient vraiment à cœur. Mais ne pouvons-nous en discuter sereinement ? Je tiens à votre amitié et pour dire franc, je tiens à votre présence qui m'est précieuse.

Peut-être ne suis-je pas encore prête pour ce que vous souhaitez mais je n'ai pas votre expérience de la vie. Est-ce une raison pour vous enfuir si loin de moi ?

Je voudrais tant vous voir avant que vous ne preniez une résolution si dure pour moi. Je vous en prie, venez me rendre visite au plus vite.

Je vous envoie avec ce mot mes pensées les plus tendres.

Honorine

Elle envoya sa missive dès le lendemain matin à la première heure par le bureau de poste de la rue de Babylone, après avoir demandé la permission de s'absenter à son chef. Celui-ci lui fit remarquer que depuis quelque temps, elle semblait avoir des soucis personnels.

– Vous pouvez vous confier à moi lui dit-il. Vous savez que nous avons de grands projets pour vous. J'aimerais que nous en parlions sérieusement dès que vous le souhaitez mais rapidement tout de même.

– Vous parlez en votre nom ou au nom de la Direction, Monsieur ?

– Au nom de la Direction auprès de qui je suis votre avocat.

– Je vous en remercie vivement monsieur. Je ne manquerai pas de vous demander un entretien dans les tout prochains jours.

Elle le quitta avec le cœur un peu plus léger et fila poster sa lettre. Charles la recevrait dans deux jours, il devrait sûrement venir la voir dès mercredi soir. Elle attendit ce moment avec une certaine appréhension.

Charles alla dès le lendemain lundi voir, à Levallois-Perret, le chef des travaux pour lui parler de son embauche pour la Corse. Jean Compagnon lui dit que le chantier devait démarrer dans un mois. Il fut décidé que Charles rejoindrait par ses propres moyens le village de Venaco dans les montagnes entre Bastia et Ajaccio, pour y être le chef d'une équipe de douze ouvriers. Le chantier consistait en la

construction au-dessus de la rivière Vecchio, d'un double pont pour la route et le chemin de fer qui relierait les deux villes principales en passant par Corte et la montagne. Le pont de chemin de fer serait au-dessus du pont routier, s'appuyant sur les mêmes structures, ce qui nécessitait des compétences particulières. Charles les avait. Il serait l'homme de la situation. Le chantier durerait entre trois et quatre ans.

Fort de cet accord, il rentra chez lui. Tout au long du chemin, il ne cessa de se poser la question. « Ai-je bien fait ? ». Il n'était sûr de rien. Il s'était décidé brusquement après ses multiples hésitations mais il n'était pas loin de le regretter à présent. En fait, ce n'était pas tellement le fait de partir qu'il regrettait mais bien la séparation d'avec Honorine que cela impliquait.

Il ne se rendit même pas compte que le printemps basculait déjà dans l'été par cette magnifique journée inondée de soleil. Hironnelles et martinets évoluaient haut dans le ciel, ne plongeant que pour se saisir en plein piquet des petits insectes volant près du sol. Parfois, ils se posaient sur les fils électriques que l'on commençait à voir dans les rues : Paris était en pleins travaux d'électrification. Des poteaux se dressaient sur les grands axes de la ville d'où partaient des fils vers les demeures cossues où les bougeoirs n'étaient plus que des décorations surannées. Dans les rues les becs de gaz étaient eux aussi remplacés petit à petit par des lampadaires équipés d'ampoules à incandescence. Les lumières de la ville changeaient. La ville changeait. Les temps changeaient.

Le soir tombait déjà sur les quais de Seine. Charles réalisa soudain qu'il marchait rive gauche de la rivière. En quittant Levallois-Perret, il avait pris l'avenue de Villiers à la porte de Champerret, avait filé tout droit vers la gare Saint-Lazare toute neuve et avait rejoint le Palais-Royal et la rue de Rivoli en passant par l'Opéra. Il avait dû traverser le pont du Carrousel sans y faire attention à hauteur du Louvre et ses pas l'amenaient maintenant vers le boulevard Saint-Germain et la rue de Sèvres. Il s'arrêta brutalement. Il n'irait pas voir Honorine ce soir. Ce soir, il irait s'encanailler rue Thénard, pas loin de la Sorbonne avec les étudiants argentés et les filles de joie.

Il y arriva bientôt, après une heure et demie de marche de Levallois-Perret et pénétra dans l'établissement, soulagé à l'idée de se reposer un peu. Des escaliers le menèrent immédiatement vers un sous-sol dont les murs étaient tendus de tapisserie rouge et de décorations dorées, assez chargées. Un petit orchestre composé de trois artistes jouait en sourdine dans un coin de la salle. Il y avait un pianiste qui effleurait les touches de son instrument droit éclairé par deux paires de chandelles fixées sur le piano, un virtuose qui poussait son archer au-dessus d'un violon de facture modeste mais au son grave très pur et un musicien polyvalent qui soufflait indifféremment dans une sorte de flûte, dans un trombone et dans une clarinette. Sur la scène, à côté du trio, une femme se déhanchait langoureusement autour d'un cheval de bois à bascule et remontait de temps à autre ses jupons lorsque la tête de l'animal se penchait vers elle.

À une table près de l'estrade où évoluait la danseuse un groupe de jeunes gens était déjà bien parti dans ses excès. Deux femmes plutôt rondes se laissaient caresser en riant et poussaient les quatre hommes à boire des verres d'un produit jaune que

Charles prit au début pour du champagne. Mais les verres ne s'y prêtaient pas. Cela devait être de la bière. Il s'installa dans un fauteuil confortable à une table prévue pour deux personnes. Une petite chandelle prodiguait une lumière chiche sur le napperon rouge imprimé de volutes dorées. Un cendrier en laiton trônait sur la table. Il était de forme ronde, élancé sur une base qui montait en pointe incurvée avec le réceptacle à cendres, lui-même surmonté d'un angelot à demi nu qui pointait son doigt vers le haut. Comme Charles ne fumait pas, il le déplaça sur la table voisine. Une voix douce et chaude lui demanda alors :

– Vous voulez bien que je remplace ce petit cupidon auprès de vous ?

Il jeta un œil sur la jeune personne qui venait de l'interpeller. Bien faite de sa personne, elle avait un visage très agréable et un sourire délicieux. Ses lèvres charnues s'ouvraient sur une denture parfaite, ses yeux foncés brillaient dans la pénombre de la salle tamisée, son corsage très décolleté permettait d'admirer une poitrine généreuse assez haute qui se détachait nettement de la taille d'une finesse exceptionnelle.

– Prenez place, Mademoiselle, je vous en prie. Ce soir, j'ai envie d'oublier la vie quotidienne et de me plonger dans un tourbillon de plaisirs. Voulez-vous m'accompagner ?

– Je vais même vous y emmener, beaux yeux, répondit-elle en relevant sa jupe plus que nécessaire pour s'asseoir à côté de lui.

Et ce fut le début d'une longue nuit dont Charles ne se rappellerait plus grand-chose ensuite mais qui lui laissa un mal de tête persistant durant deux jours. La seule chose dont il se souvenait vraiment, était d'avoir dansé une gigue endiablée au milieu de jeunes femmes. Elles soulevaient leurs jupes et leurs frous-frous à la mode du cancan sur une musique alerte qu'il pensait être du compositeur à la mode, un certain Ollenbatte ou Offenrath, quelque chose comme cela, mort depuis quelques années seulement. Deux ou trois jeunes hommes s'étaient joints à lui pour s'amuser aussi avec les demoiselles. Sa grosse surprise le lendemain fut de découvrir dans son lit une personne qu'il ne connaissait pas et qu'il pria de quitter les lieux rapidement, sans même lui demander son nom. Il était tout honteux d'avoir encore cédé à son penchant pervers pour les amours inconvenants.

La journée était déjà bien avancée s'il en croyait la luminosité qui entraît à flot dans son appartement et les bruits de la rue qui lui parvenaient malgré les fenêtres fermées. Il regarda sa montre gousset et constata qu'il était près de quinze heures. Il décida de porter ses linges à nettoyer à la lavandière de la rue des Rosiers où il allait régulièrement, pour leur enlever cette odeur de fumée et de fête malsaine. Pour laver son propre corps, il irait au bain-douche de la rue Rambuteau près de l'église Saint-Eustache. Il s'habilla donc normalement et sortit en tenant son sac de vêtements. Le soleil lui fit un peu mal aux yeux et il mit un quelques minutes avant de s'y habituer. Il eut un rôt de bière sonore qui lui valut le regard désapprobateur d'une dame qui le croisait sur le trottoir. Sa nuit de débauche le dégouttait à présent mais le mal était fait et il ne restait plus qu'à effacer tout cela dans un bon bain et avec une bonne nuit sage qui devrait réparer tout cela sur le plan physique.

Sur le plan moral cela ne serait pas si facile. Il se demandait aussi comment Honorine avait bien pu réagir à sa décision et s'il allait pouvoir reprendre contact avec elle facilement. Il y réfléchissait dans le bain public et se dit qu'il allait l'inviter à voir l'Exposition Universelle comme prévu. Ce qu'il ne savait pas, c'était si elle allait accepter et aussi comment il allait justifier sa décision de partir pour la Corse sans lui dire la vérité ni lui mentir. Il ne voulait pas lui mentir. Bien sûr il fallait qu'il lui cache pour l'instant son terrible secret mais il faudrait le faire sans lui mentir.

Il était tard ce mardi pour aller la voir. Il décida qu'il irait le lendemain en fin d'après-midi la prévenir et l'attendre à la sortie à dix-neuf heures. Pour ce soir, il se contenterait de rester chez lui. Repos et abstinence, cela lui ferait le plus grand bien. Il passa chez l'épicier du quartier et prit quelques légumes, un morceau de poule et un pichet de lait. Il prépara sa soupe dès qu'il fut entré et pendant que les légumes cuisaient sur le fourneau à charbon, il fit cuire aussi le morceau de poule avec un peu d'eau et un oignon dans un récipient en terre cuite sur lequel il avait posé un couvercle également en terre. Cette cuisson à l'étuvée donnait une viande goûteuse et souple, sans être sèche, avec une peau dorée comme il aimait.

Quelqu'un toqua à sa porte avec vigueur. Il n'attendait personne. Il alla ouvrir sans enthousiasme et fut surpris de voir que c'était Gaston.

- Bonjour l'ami ! Vas-tu bien ? Je me suis inquiété hier soir.
- Ah, bon ? Pourquoi ?
- Mais nous avons une réunion de cellule importante, tu t'en souviens pas ? On doit créer le syndicat, tu le sais bien.
- Oh, zut j'ai oublié. Excuse-moi.
- Et c'est tout ! Tu n'y es plus du tout Charles. Dis-moi, que se passe-t-il ?
- J'ai peur de perdre quelqu'un que j'aime.
- Mais je suis là, moi ! Et dans la cellule, il y a d'autres personnes qui peuvent t'apporter de l'amour et de la tendresse, non ?
- Peut-être. Sauf que c'est Honorine que je veux.
- Mais enfin c'est bien la première fois que quelqu'un t'attire à ce point ? Qu'a-t-elle donc de si spécial ?
- L'amour ne s'explique pas, Gaston, il se vit, c'est tout.
- Et toi tu le vis mal. Qu'est-ce que je peux faire pour toi mon ami ?
- Veiller sur elle quand je serai parti.
- Parce que tu pars quand même.
- Oui, il le faut. Honorine et moi devons être sûrs de notre amour et savoir les sacrifices que cela nous obligera à consentir mutuellement si nous voulons vivre ensemble. Alors, je pars pour mesurer l'attachement que nous nous portons.
- Ouais ! Je t'aime donc je te quitte. Tu vas pas lui tirer dessus comme Verlaine, histoire de voir si elle t'aime ?
- Honorine n'est pas un homme que je sache !
- Bon et tu veux que je veille sur elle ou bien que je la surveille ?
- Les deux, mon ami.
- Mais comment ? Et c'est contraire à notre esprit de liberté, en plus !
- Je vais t'expliquer comment je vois la chose.

Et une conversation en profondeur s'engagea entre les deux hommes. Charles expliquant, Gaston renâclant. Tout y passa. Les sentiments d'amitié, les valeurs du socialisme, les principes d'égalité entre hommes et femmes, l'implication et la conscience professionnelle, le devoir de résistance au capitalisme, le droit d'aimer son prochain, le devoir de solidarité, le droit à l'égoïsme.

Tard dans la nuit, ils se quittèrent enfin d'accord et Charles put se coucher et s'endormir rassuré. Demain, il irait voir Honorine et pourrait lui parler sérieusement de leur avenir.

Le lendemain, il fut réveillé par des coups frappés à sa porte. Il se précipita en caleçon de nuit pour ouvrir et se retrouva nez à nez avec le concierge de l'immeuble qui lui tendit une lettre que le facteur venait de délivrer en précisant que c'était urgent. Charles le remercia et alla s'asseoir sur son lit pour lire la missive. Il ne connaissait pas cette écriture fine et gracieuse mais il se douta immédiatement qu'elle était celle d'Honorine. Il fut saisi de panique et se mit à trembler de tout son corps. Et si elle le quittait ? Si cette lettre était une lettre de rupture ? Si elle ne voulait plus le revoir ? Il ne trouva le courage de l'ouvrir que plusieurs minutes plus tard.

« Mon ami,

Cela commence bien, pensa-t-il encore craintif.

« Je vous vois en colère et fâché. Cela me chagrine au plus haut point.

Cela la chagrine ? Elle tient donc à moi !

« Nous ne sommes pas d'accord sur un point particulier qui nous tient vraiment à cœur.

Ah ! oui. Mais as-tu compris mon drame, mon amour ?

« mais ne pouvons-nous en discuter sereinement ?

Ah, je ne crois pas, non. Comment pourrais-tu recevoir mon secret ?

« Je tiens à votre amitié et pour dire franc, je tiens à votre présence qui m'est précieuse.

Je lui suis précieux. Je lui suis précieux !

« Peut-être ne suis-je pas encore prête pour ce que vous souhaitez mais je n'ai pas votre expérience de la vie.

Ah, oui. Mais seras-tu jamais prête ?

« Est-ce une raison pour vous enfuir si loin de moi ?

Et comment faire autrement petit cœur ?

« Je voudrais tant vous voir avant que vous ne preniez une résolution si dure pour moi. Je vous en prie, venez me rendre visite au plus vite.

Oui, je vais venir te voir. Je vais te parler.

« Je vous envoie avec ce mot mes pensées les plus tendres. »

Ses pensées les plus tendres ! Elle m'envoie ses pensées les plus tendres. Elle m'aime donc. J'en étais sûr. Mais jusqu'où acceptera-t-elle ma perversion ?

La lecture du mot d'Honorine lui fit cependant du bien. Il le relut plusieurs fois et finit même par le connaître de mémoire. Cet après-midi, il irait la voir et l'attendrait comme il se l'était promis, à la fin de son service. En attendant, il devait penser à ce qu'il lui dirait pour qu'elle sache bien qu'il tenait à elle et il devrait la convaincre que

cette séparation leur serait utile. Il passa son temps à élaborer plusieurs scénarios de discussion, essayant d'imaginer les réponses qu'elle lui ferait, les argumentations qu'elle développerait, les objections qu'elle soulèverait.

Il en oublia de déjeuner, tout occupé qu'il était à réfléchir à leur entretien et à se faire beau pour ce rendez-vous de la soirée. Il vérifia son portefeuille car il avait l'intention de l'inviter à dîner et alla puiser un peu d'argent dans sa cachette, un trou dans le mur derrière une brique descellée à hauteur de la tête de son lit, juste au niveau de l'oreiller. Il y cachait quelques économies ainsi que des papiers importants relatifs au groupe politique qu'il fréquentait. Il en profita pour y glisser la lettre d'Honorine après l'avoir lue une nouvelle fois. Puis il partit en direction du Bon Marché.

Le parvis de Notre-Dame était particulièrement bondé de gens qui discutaient en groupes. Ils semblaient tous assez excités et il se demanda bien pourquoi l'espace d'un instant. Cependant, préoccupé par son propre problème, il n'y fit pas davantage attention. Il traversa la foule et rejoignit la Seine qu'il franchit d'un pas décidé vers le boulevard Saint-Michel. Il n'avait aucun regard pour les avenues et les rues qu'il arpentait, ni pour celles qu'il franchissait imprudemment. Par deux fois, il manqua de se faire renverser. La première fois par une "auto-mobile" à gaz de pétrole de chez Delamarre-Deboutteville, ces nouveaux engins du Diable qui se déplaçaient sans cheval mais avec un bruit d'enfer et une odeur nauséabonde. Il ne dut son salut, au dernier moment, qu'à cause de la pétarade du véhicule et à la corne qui ne cessait de meugler sous la pression de la poire qu'activait le conducteur un peu dépassé par la puissance de la machine.

Il arriva néanmoins sain et sauf place Velpeau et s'installa quelques instants sur un banc du petit jardin central, en face de l'entrée principale du magasin. Le mouvement des calèches, des automobiles et des piétons était incessant. L'endroit était particulièrement bruyant avec le grondement des moteurs, les cris des cochers, le claquement des sabots ferrés des chevaux sur les pavés. Ici, on ne sentait plus le parfum délicieux du chaud printemps de cette année-là, on humait un air désagréable. Il y avait en fait très peu de véhicules à moteur mais Charles se dit que si tout cela se développait encore, on irait tout droit à la catastrophe. Enfin pour l'instant, il fallait qu'il aille attendre Honorine à la sortie des employés.

Quand elle l'aperçut, son sourire éclaira tout de suite son visage et ses yeux se mirent à briller intensément. Elle quitta immédiatement la jeune femme qui sortait avec elle et se dirigea vers lui en l'apostrophant :

- Oh, Charles, quel bonheur de vous voir !
- Le bonheur est partagé mon amie, sachez le bien.

Elle glissa son bras sous le sien, se serra contre lui en levant la tête pour le regarder et lui glissa dans un murmure :

- Vous êtes un méchant homme, vous m'avez fait souffrir.
- Je souffre aussi. Terriblement.
- Alors pourquoi faire les choix que vous faites ?

- Peut-être est-ce parce que vous faites les choix que vous faites ?
- Vous êtes venu pour en discuter comme je vous le demandais dans mon billet ?
- Oui. Et si vous le voulez, je voudrais que nous allions en discuter tout en dînant dans un endroit charmant pas très loin d'ici.
- Oh ! Il faut que je me change alors. Je ne vais pas aller dîner dans cette tenue.
- Soit mais faites vite. Je vais vous emmener au quartier latin, une tenue simple fera très bien affaire.
- Je me dois de vous faire honneur Charles. Je me dépêche, promis.
- Je vous attends lui dit-il, en déposant un baiser à l'intérieur de sa main.

Elle en fut toute troublée et son visage s'empourpra de façon délicieuse. Elle se dégagea et monta les escaliers de son immeuble rapidement. C'est encore tout émue qu'elle le retrouva quelques minutes plus tard. Il reçut de nouveau un choc au creux de son estomac en la voyant si belle dans sa robe pourtant simple, sans dentelle ni frou-frou, seulement rehaussée d'une ceinture de satin rose assortie au col haut porté sur son cou gracile.

Ils filèrent vers la rue de Sèvres qu'ils descendirent à main gauche vers la rue du Four. Tout en discutant de choses et d'autres, ils traversèrent le boulevard Saint-Germain et rejoignirent la rue Saint-André des Arts en passant par la rue Buci. Ils longèrent le tout nouveau lycée Fénelon, lycée pour jeunes filles et Honorine s'extasia devant un immeuble dont la façade en pierre de taille était toute mise en valeur par des sculptures et décorations dans un style Renaissance. Les larges fenêtres étaient couronnées de mascarons avec des têtes humaines, les balcons avaient des ferronneries travaillées et des feuilles d'acanthé ornaient leurs consoles. Honorine apprécia les volutes et les sculptures alors que Charles était en admiration devant les balcons et leurs balustres de fer forgé. Puis ils s'engagèrent dans le passage de la cour du commerce Saint-André avant de pénétrer dans la cour Rohan. Ils franchirent le porche étroit sous les immeubles et arrivèrent sur la première courette au milieu de laquelle se trouvait un puits ancien avec sa margelle à gargouille.

Le restaurant que Charles lui présenta comme « traditionnel Italien » se trouvait dans la troisième courette. Ils y entrèrent et s'installèrent sur une petite table près de la grande cheminée qui servait à faire cuire les pièces de viande devant les dîneurs. La salle était déjà pleine et bruyante. Les volutes de fumée des amateurs de cigares flottaient au plafond, prisonnières des solives apparentes noircies par les ans. Les murs de grosses pierres étaient décorés, outre les flambeaux d'éclairage, de niches où étaient exposées des petites sculptures de bois représentant des objets et des scènes paysannes. Le sol de larges pavés inégaux rendait un son clair aux chaussures à talonnettes des serveurs qui s'activaient au service des convives. Dans les coins, des bougies brûlaient sur de grands chandeliers sur pied et complétaient le lustre unique qui pendait au centre du plafond assez haut. Malgré cela une odeur entêtante de fumée se mélangeait au fumet des plats de viandes rôties sur place.

Honorine ne se sentait pas très à l'aise dans cette atmosphère pourtant, elle n'osa pas le dire de peur de contrarier Charles. Elle choisit en hors-d'œuvre une « bruschetta », du pain aillé avec des tomates, des fines herbes et de l'huile d'olive.

Elle comptait choisir ensuite directement en plat de résistance une « Arista », plat de viande de porc servie en tranches, avec une sauce d'herbes et d'ail, assaisonné d'un filet de citron et accompagné de « Faglioli », haricots à l'étouffée. Charles prit en entrée des croûtes de foie de poulet, sauta lui aussi les entrées pour choisir un « Tagliata » de bœuf servi sur lit de « Rucola », cette petite herbe au goût si caractéristique et accompagné de « Pici ». Un vin italien leur fut servi pour les désaltérer.

Ce repas italien facilita l'introduction de la conversation que voulait avoir Charles.

– Ces plats vont me mettre dans l'ambiance de ce que je mangerai dans les mois qui viennent, en Corse.

– Pourquoi voulez-vous partir si loin de Paris ?

– Pour m'éloigner de vous.

– Je vous fais donc si peur, Charles ?

– Je crois que nous ferons notre vie ensemble Honorine. Je crois que vous le savez aussi bien que moi. Mais je crois aussi que vous ne mesurez pas ce que cela impliquera.

– Il est possible aussi que ce soit vous qui ne mesuriez pas ce que cela pourrait signifier et vous en avez peur.

– Je ne crois pas. En tout cas pas directement. En fait, nous ne nous connaissons pas encore vraiment. J'éprouve pour vous des sentiments que je n'avais jamais ressentis envers une femme. Et à cause de cela, j'ai peur de vous perdre. Je me suis dit qu'une séparation nous ferait du bien car le temps passé loin l'un de l'autre nous... VOUS permettrait de mesurer exactement la force et le niveau de votre amour pour moi.

– Mais Charles, je ressens strictement la même chose. Sauf que je n'arrive pas à la même conclusion que la vôtre.

Le serveur s'approcha d'eux pour s'assurer que tout allait bien car ils discutaient beaucoup mais mangeaient peu. Il en profita pour leur verser quelques gouttes de vin.

– Ce vin est délicieux avec nos croûtes de pain, ne trouvez-vous pas ?

– C'est parfait, merci. Je vous ferai signe pour la suite.

– Votre viande est déjà prête à cuire. Vous la désirez cuite saignante ?

– Bien cuite pour le porc s'il vous plaît répondit Honorine

– Oui saignante évidemment pour mon bœuf tagliata, se renfrogna Charles qui n'apprécia pas d'avoir été dérangé.

La conversation eut du mal à redémarrer car ils se mirent à goûter leur plat. Honorine aimait bien ce goût aillé qui lui rappelait son Périgord natal et Charles découvrait la saveur des foies de volaille assaisonnés d'huile d'olive. Il trouva quand même moyen de repartir dans sa discussion et ils dégustèrent le plat de résistance sans trop s'en rendre compte, accaparés par leurs arguments et leur désir de convaincre l'autre.

Cependant, à ce petit jeu, Charles avait plus d'expérience et sachant bien où il voulait en venir, il finit par l'emporter. Il comprit pourtant qu'elle avait quelque

chose à lui dire qu'elle n'avait pas pu avouer. De son côté, elle saisit qu'il n'avait pas vraiment tout dit.

Sur le chemin du retour, il lui promit donc de finir cette conversation le dimanche suivant pendant la visite de l'exposition Universelle. Le fait d'avoir retrouvé le grand air fit un bien énorme à la jeune fille dont, le vin aidant, la tête commençait à tourner un peu. La soirée était légèrement fraîche. Il était agréable de se promener dans les rues de la ville. De temps à autre, le son d'un accordéon émergeait d'une terrasse d'un café lointain. Des petits rires fusaient des bords de Seine ou de la profondeur d'une porte cochère laissant supposer des caresses amoureuses, le roucoulement d'un pigeon faisait vibrer la verdure d'un marronnier et le fond de l'air bruissant des mille bruits du Paris nocturne portait de nez en nez la fragrance si particulière des rues de Paris.

Arrivé rue de Sèvres, Charles saisit la main d'Honorine, l'attira dans l'embrasement d'une porte d'immeuble et la serrant contre lui, il l'embrassa tendrement sur les lèvres. D'abord surprise, elle ne tenta pas de s'échapper, cette fois. Néanmoins, comme c'était la première fois, elle se laissa faire au début avant de comprendre qu'elle aussi devait rendre le baiser. Elle découvrit la plénitude de l'acte et du moment. Elle apprécia la manière et la douceur de Charles. Elle ressentit une nouvelle fois cette chaleur inhabituelle qui l'envahissait. Et de nouveau craintive, elle repoussa Charles. mais elle le fit doucement, avec tendresse et un sourire.

- Vous êtes un vilain garçon, Charles. Vous m'avez eue par surprise !
- Le regrettez-vous ?
- Je ne sais encore. Je dois reconnaître que votre baiser était agréable.
- Voulez-vous recommencer l'expérience ?
- Vous êtes le Diable tentateur. Non, mon ami. Cela suffit pour ce soir. Je vous souhaite une bonne nuit. Et ... Charles, soyez prudent en rentrant. Ne vous mêlez pas de ce qui ne vous concerne pas. Je tiens à visiter l'exposition dimanche.
- Bonne nuit, mon amie. Faites de beaux rêves. Je vous promets d'être sage.

Et il rentra chez lui la tête dans les nuages.

L'exposition Universelle

Le dimanche suivant, Honorine retrouva Charles dans le petit square situé devant l'entrée principale du Bon Marché. Elle s'était longuement préparée pour être le plus agréable possible à regarder. Elle avait monté ses cheveux en chignon arrière torsadé et laissé s'échapper une mèche de chaque côté le long de ses oreilles. Un petit chapeau de paille tout simple était posé sur sa tête. Elle avait passé sa robe à grosses rayures bleue qu'elle avait mis lors du pique-nique sur le Champ de Mars, le jour de leur première rencontre. Une collègue lui avait prêté une magnifique ombrelle en dentelle blanche avec un manche en osier et une crosse en nacre bleue.

Charles n'avait pas fait de recherche vestimentaire particulière. Il le regretta en la voyant arriver si belle. En même temps, il était fier de pouvoir se promener avec une femme sur qui tous les hommes portaient un regard admiratif. Il pensait qu'il allait passer une journée merveilleuse. Le ciel était dégagé, seuls quelques petits nuages blancs flottaient dans l'azur où brillait un soleil déjà chaud pour l'heure qu'il était. Une atmosphère ouatée régnait sur la capitale, amortissant les bruits de la ville, les rendant doux et lointains comme dans les rêves romantiques qu'il faisait parfois. Les promeneurs matinaux semblaient nonchalants et marchaient sans se presser, profitant de ce moment particulier où le temps semblait avoir suspendu son vol.

Charles ôta son chapeau pour saluer Honorine, lui tendit son bras pour qu'elle s'y appuie et ils partirent à pied vers l'Hôtel des Invalides où une réplique de la Bastille avait été reconstituée sur l'esplanade avec une cour intérieure couverte d'un plafond bleu décoré de fleurs de lys du plus bel effet disait-on. Charles voulait aussi découvrir ces « nègres » dont on parlait tant. Il y avait plusieurs centaines d'Africains exhibés dans un village reconstitué aux Invalides et d'autres « parqués » au Champs de Mars. C'était l'attraction principale de cette exposition pourtant consacrée au progrès technique et à l'art nouveau.

Chemin faisant, ils abordèrent à nouveau le problème de la séparation. Honorine pensait que Charles y renoncerait après le baiser de mercredi soir mais elle se trompait. Elle pensait qu'il lui faisait une sorte de chantage à l'amour pour obtenir ce qu'il voulait et en même temps elle était persuadée qu'il ne l'épouserait jamais si elle cédait. Lui pensait que le seul moyen qu'elle réalise que son besoin de lui était plus fort que tout, y compris ses convictions religieuses, était qu'il s'éloigne pour qu'elle ressente le manque de lui. De plus, il était persuadé qu'il fallait que le besoin d'Honorine soit suffisamment fort pour qu'elle accepte et qu'elle supporte le secret qu'il n'osait lui avouer encore. Quant à elle, elle ne savait pas vraiment comment

aborder avec lui et lui faire comprendre, la réalité de ce qu'elle commençait à réaliser relativement à sa virginité.

Ils arrivèrent sur l'esplanade des Invalides où ils aperçurent immédiatement le village africain. Le roi Dinah Salifou, roi des Nalou-Baga de Guinée, trônait au milieu de ses deux femmes dans sa tenue vestimentaire de parade, avec une coiffure faite de plumes d'oiseaux. D'autres Africains à peine vêtus vauquaient à des occupations mineures. Certaines femmes balayaient le sol avec des touffes de plantes séchées, d'autres maniaient de grands bâtons pour écraser des graines au fond de récipients de bois hauts et étroits. Des hommes en pagnes courts de peaux de lions et de panthères déambulaient avec leurs lances à la main. Tous semblaient tristes et abattus, le regard vide, fuyant. Le roi lui-même était avachi sur son siège et nulle noblesse ne se dégageait de lui.

– C'est une horreur s'exclama Charles au bout de quelques minutes.

– D'après les journaux, ce sont « des *pièces* authentiques qui vivent et travaillent exactement comme en Afrique », lui répondit Honorine.

– Mais enfin ne vous rendez-vous pas compte qu'ils sont exposés là comme des bêtes ? Réalisez-vous leur humiliation ?

– Ce ne sont pas des chrétiens, ils ne sont peut-être pas vraiment des bêtes mais enfin ont-ils une conscience ?

– Regardez leurs yeux et vous comprendrez.

– On ne voit pas leurs yeux, ils ne nous regardent pas !

– Et vous connaissez des animaux sans conscience qui ne regardent pas les hommes ?

– Non, c'est vrai.

– C'est justement parce qu'ils ont conscience de leur état de peuple vaincu et du degré de notre mépris qu'ils ont honte et n'osent pas nous regarder. Ces gens sont tristes et abattus. C'est ignoble de les traiter comme cela.

Honorine se tut et les regarda mieux. Elle commença doucement à réaliser. Puis ils arrivèrent à la grande cage dans laquelle les Selk'man, amérindiens de la Terre de Feu, tout au bout de l'Amérique du Sud, étaient enfermés au prétexte qu'ils étaient cannibales. Un homme tenant un grand seau leur lançait à travers les barreaux des morceaux de viande en déclarant à la foule :

"C'est du cheval. C'est ce qui se rapproche le plus de l'homme au plan goût. Ils le mangent cru et ils en raffolent."

La grande majorité des visiteurs riait de cela et ne s'offusquait pas de voir ces peuples noirs et sous-développés être traités comme cela.

– Vous avez raison, Charles. C'est une horreur. Partons d'ici !

Ils quittèrent l'esplanade sans visiter les pavillons consacrés aux colonies françaises et au ministère de la guerre. Ils comptaient se diriger vers la Tour Eiffel en suivant les quais, quand ils virent une pancarte annonçant le « Train Decauville ». Il s'agissait d'un train qui circulait entre les Invalides et le Champ de Mars en traversant deux tunnels, celui de la Tour Eiffel et celui de l'Alma. Ils le prirent et s'en

amusèrent follement, oubliant déjà les pauvres malheureux du « village nègre ». Charles fut très attiré par les structures techniques qu'il découvrit dans les tunnels et les astuces inventées pour que la fumée n'incommoder pas trop les voyageurs.

Arrivés au Champ de Mars, ils se dirigèrent vers le Palais des Industries, attirés par le grand dôme central qui était le premier bâtiment à utiliser l'électricité à grande échelle. La fontaine de Jules Coûtant les émerveilla avec son jeu de lumières électriques qui changeait de couleur au son d'une musique de fanfare. C'était absolument fantastique. Honorine fit écouter à Charles des morceaux d'opéra retransmis depuis le palais Garnier, grâce à un appareil révolutionnaire le « théâtrophone ». Ils découvrirent ainsi les dizaines de prouesses techniques et d'inventions fabuleuses qui allaient changer le cours de leur vie dans les cinquante années à venir.

Le soir, ils avaient projeté d'aller au spectacle « Wild West Show » de Buffalo Bill. Charles pensait que ce héros mythique de la conquête de l'Ouest américain était mort depuis un siècle au moins et il se rendait compte que cette épopée fabuleuse de la progression de la civilisation européenne dans les autres continents se réalisait maintenant, de son vivant. Il comprit qu'ils vivaient une époque exceptionnelle.

- Charles, Charles, regardez cela.
- Oh, Charles, c'est merveilleux !
- Charles, allons au palais des Beaux-Arts.
- Charles, aurons-nous le temps d'aller visiter la galerie des Machines ?
- Oh, je voudrais voir le pavillon de l'Argentine !
- Charles, ô Charles! cette fontaine Saint-Vidal est féérique !
- Charles, je n'en crois pas mes yeux ! C'est un ballon géant ! Oh Charles, je veux y monter pour voir Paris du ciel ! Charles, s'il vous plaît !

Honorine ne savait plus où donner de la tête, où aller. Tout était si beau, si grand, si nouveau, si extraordinaire. Mais Charles aussi était absolument subjugué et dépassé par tant de merveilles. Il essayait de tout voir. Et puis l'exposition était si grande. Tout le Champ de Mars était pris par des bâtiments, des constructions de verre et de fer ultra-modernes, aux dimensions gigantesques. Le Trocadéro était entièrement couvert de Palais venant de tous les pays du monde, les quais étaient aménagés pour des structures foraines où l'on pouvait aussi bien trouver à manger que dénicher des livres sur les techniques nouvelles, ou se rendre acquéreur de bibelots, de cadeaux frivoles, de colifichets exotiques. Et tout cela se prolongeait jusqu'à l'esplanade des Invalides. C'était absolument gigantesque. Il y avait de plus en plus de monde à présent. Ils étaient des milliers de visiteurs. La chaleur devenait intense, la poussière soulevée par une telle masse de gens incommodait de plus en plus quand tout à coup, Charles se rendit compte qu'Honorine n'était plus à ses côtés.

Il se retourna, il la héla en vain. Dans le brouhaha environnant, elle n'avait aucune chance de l'entendre. Il ne savait plus comment faire, il essaya de rebrousser chemin mais la foule l'entraînait plus loin. Il tendait ses mains, il criait le nom d'Honorine, il se débattait au milieu des gens en liesse qui riaient, hurlaient, avançaient dans le sens contraire. Il décida de cesser cette lutte vaine et de réfléchir à la situation.

Où pourrait-elle aller dans l'espoir de le retrouver ? Où avait-il le plus de chance qu'elle aille pensant le retrouver lui ? Il retourna plusieurs fois ces questions dans sa tête. Elle ne retournerait pas dans les endroits qu'ils avaient visités. Elle pouvait penser qu'il irait naturellement vers les pavillons plus techniques qui lui plaisaient davantage mais elle se dirait sûrement, le connaissant un peu à présent, qu'il irait plutôt là où elle aimerait aller. Oui mais si lui résonnait ainsi, elle devait résonner aussi comme lui et donc au final, ils iraient l'un et l'autre là où ils pensaient que l'autre irait croyant que lui y aurait été ! Oh, cela devenait trop compliqué.

Et puis il était fatigué, il commençait à avoir mal aux pieds et il avait faim. Il était appuyé contre le muret qui servait de garde-fou le long des quais de Seine et il tourna le regard vers le Trocadéro puis le Champ de Mars. À la limite de son regard, il aperçut derrière les haies d'arbres qui poussaient au-delà de la Tour, le Dôme central du Palais des industries. Juste derrière, il vit s'élever dans le ciel un ballon qui devait décoller probablement de l'avenue de Suffren. Peut-être même du boulevard de Grenelle, près de l'île au cygne où s'élevait depuis quelques jours seulement le modèle réduit de la statue de la Liberté. Celle-là même qui avait servi à Gustave Eiffel et au sculpteur Bartholdi pour construire la vraie, celle que la France avait offerte aux États-Unis pour le centenaire de leur indépendance. Honorine avait parlé de ce ballon. Mais cela était loin de l'endroit où ils s'étaient perdus. Cherchant une autre possibilité, il aperçut alors un deuxième ballon qui s'élevait, beaucoup plus près, de l'autre côté de la Seine, au Trocadéro. Il s'élança vers cet endroit, persuadé qu'elle s'y rendrait. La foule très dense l'empêchait d'avancer rapidement. Les gens se bousculaient sur le pont d'Iéna qui franchissait la Seine. Arrivé de l'autre côté, il gravit les marches péniblement car le flot de visiteurs était surtout dirigé vers la descente. Quand il arriva sur l'esplanade entre les deux bâtiments principaux, il se retourna et le spectacle, qui s'offrit à lui, lui coupa le souffle.

Il y avait là, sous ses yeux ébahis, l'étalage de ce que le monde entier faisait de mieux en matière technologique et artistique. L'architecture des pavillons était absolument raffinée, les milliers de personnes qui déambulaient là, sur le Champ de Mars, au Trocadéro, le long des quais et jusqu'aux Invalides témoignaient du succès immense de l'exposition. mais comment retrouver Honorine dans tout cela ? Il espérait qu'elle aurait bien l'idée d'aller à la station du ballon captif mais en arrivant avenue Kléber au pied de l'attraction, il ne l'aperçut pas. Il commença à s'énerver et à se demander pourquoi diable avait-elle lâché son bras ! Elle avait encore sans doute voulu aller voir quelque chose de particulier et fidèle à son esprit indépendant, elle n'avait probablement même pas pensé à le prévenir. Décidément, il aurait du mal à vivre avec une telle femme ! Il aimait bien que l'on se soumette à lui et n'appréciait pas vraiment les caractères forts qui lui résistaient. Et Honorine lui résistait en tout ! Cela était intolérable et il se disait qu'il avait raison de s'éloigner d'elle.

Tout en ronchonnant dans son for intérieur, il redescendit les marches du Trocadéro pour diriger ses pas vers les bords de Seine dans l'intention de retourner au Bon Marché en passant par les quais de la rive droite moins fréquentés. Comme il était fatigué, il prit un omnibus tiré par quatre chevaux qui allait vers la place de la Concorde. Là, il descendit et se dirigea vers l'Assemblée Nationale pour emprunter le

boulevard Saint-Germain vers le boulevard Raspail et la rue de Sèvres. Il n'y trouva pas Honorine et résolut de l'attendre assis sur un banc du petit square de la place Velpeau. Il marmonnait toujours quand il la vit arriver. Elle était souriante et cela l'énerma encore plus.

– Mais enfin d'où venez-vous ?

– Mais vous m'avez bien abandonnée, alors je suis rentrée seule !

– Abandonnée ? C'est vous qui m'avez lâché le bras et êtes partie vivre votre vie loin de moi.

– N'est-ce pas ce que vous vous apprêtez à faire avec moi dans les prochains jours ?

– Alors, vous l'avez fait exprès !

– Oui, comme cela, vous vous rendez compte ce que c'est que vivre sans moi ! Cela vous a-t-il servi de leçon ? Avez-vous compris ?

– Mais c'est pas croyable ! Vous vous prenez pour qui ou pour quoi ? C'est moi l'homme, c'est moi qui décide et qui commande !

– Jamais ! Vous ne me commanderez jamais ! De quel droit le feriez-vous ? Parce que vous êtes un homme ? Et qu'est-ce que cela veut dire être un homme ? Nous sommes des humains, égaux, aussi respectables l'un que l'autre. Je vaudrais autant que vous ! Et si demain je me transformais en homme, qui de nous commanderait ? Vos muscles ou ma finesse ? Votre adresse manuelle ou mes connaissances intellectuelles ? Pourquoi ramener tout au sexe comme vous le faites ?

Elle était déchaînée à présent et débitait ses reproches et ses pensées à toute vitesse, sans lui laisser le temps de répondre. Il était surpris de cette attaque virulente à laquelle il ne s'attendait pas du tout. Honorine l'avait désarçonné et il ne savait plus quoi répondre pour calmer le jeu. Il choisit de répliquer sur le même ton.

– Mais qui vous parle de sexe ? Il est dans la nature que la femme se soumette à l'homme.

– Vous voyez bien ! Je ne parle pas du sexe auquel vous pensez, je vous parle de genre, masculin ou féminin. Et le genre féminin n'a pas de raison de se soumettre au genre masculin. Alors si vous m'aimez, restez.

– Il faudrait donc que je me soumette à vous ? Et pourquoi ça ? Parce que vous avez soi-disant des connaissances intellectuelles ? Je soumetts les hommes quand je le veux et ce n'est pas une femelle qui va me dompter !

Le ton était monté et les mots fusaient, graves de conséquences. Honorine tenta de se rétracter sans perdre la face mais Charles ne l'écoutait plus. Toute sa rancune ressortait à présent en un flot intarissable qui dépassait sa pensée mais dont il était incapable de maîtriser le débit. Il s'était empourpré et criait presque au point qu'un homme intervint et le traita de malotru.

Vexé, il tourna le dos à Honorine et partit sans la saluer.

La proposition

Le lendemain matin Honorine demanda un rendez-vous à son chef, pour discuter avec lui de sa position dans le magasin, comme elle le lui avait promis. Il lui proposa de la recevoir dès le mercredi suivant.

Très déçue de la réaction de Charles, elle avait elle aussi décidé de prendre son destin professionnel en main. Puisque Charles voulait asseoir sa position sociale, elle en ferait autant. Puisqu'il voulait s'éloigner d'elle pour lui manquer, elle se plongerait dans le travail pour ne pas ressentir le manque. Et on verrait bien qui manquerait le plus à l'autre et qui céderait le premier ! Sa force de caractère, son côté « masculin » disaient ses collègues, poussait la jeune femme à s'affirmer et plus on lui résistait, plus elle avait tendance à résister. Cela n'avait pas toujours été vrai mais plus le temps passait et plus elle sentait en elle monter cette envie de dominer ses collègues femmes et aussi, à présent, les hommes qu'elle sentait faibles.

Le fait curieux, avec Charles, c'est qu'il n'était pas spécialement faible et, pourtant elle sentait obscurément qu'elle devait le dominer. Elle ne savait pas pourquoi. Cela était peut-être dû à la mission qu'elle avait reçue de la Vierge Marie. Peut-être aussi qu'elle ressentait chez lui une ambiguïté qui lui permettrait de s'imposer. Il avait un côté sombre qu'il ne lui avait pas encore révélé et elle était sûre qu'il aurait besoin d'elle pour se sortir de cette situation délicate. Pour cela, il faudrait qu'il lui fasse confiance et qu'il accepte ses jugements et ses décisions. Il ne le savait pas encore mais un jour, il aurait besoin de se confier à elle et de s'en remettre entièrement à elle. La Vierge Marie le lui avait fait comprendre. Il faudrait qu'elle sauve « l'homme de fer ». Et pour cela, elle aurait besoin d'être plus forte que lui. Il fallait donc qu'elle s'endurcisse, qu'elle s'aguerrisse, qu'elle apprenne à dominer et à diriger. Et quoi de mieux pour cela que de le faire en montant dans la hiérarchie du magasin ? Elle attendait donc mercredi avec impatience pour savoir ce que lui dirait son responsable hiérarchique.

Pour ce rendez-vous, ne pouvant s'habiller autrement qu'en vendeuse, elle se coiffa différemment. Elle remonta ses cheveux en chignon plus classique, sans mèches libres sur les côtés. Ainsi, elle avait l'air plus sévère et plus âgée. Elle se présenta quelques minutes avant son entretien et patientait debout dans le couloir quand elle vit arriver le chef du personnel en personne qui entra dans le bureau de son chef de rayon. Ce dernier ouvrit la porte quelques instants plus tard et la pria d'entrer avant de se retirer et de la laisser seule en face du chef du personnel. Elle ne s'attendait pas du tout à cette situation et fut un peu paniquée. Cela dut se voir dans ses yeux car l'homme lui dit en guise de bonjour :

– Ne soyez pas intimidée, Mademoiselle Péroire, nous allons avoir une conversation anodine, juste pour faire connaissance. Asseyez-vous, je vous prie, rajouta-t-il en lui désignant une chaise de la main.

– Je vous remercie, monsieur, dit-elle en l’observant aussi discrètement qu’elle pouvait.

Il était grand et large d’épaules. Son visage souriant et avenant était encadré par une abondante chevelure bouclée grisonnante qui descendait en favoris jusqu’au niveau du menton. Ses lèvres épaisses adoucissaient un nez proéminent surmonté d’une paire d’yeux bleus aciers enfoncés dans les orbites à moitié cachées sous les sourcils épais et broussailleux. Il sentait le chèvrefeuille, Honorine trouvait cela très plaisant.

– Dites-moi, Mademoiselle Péroire, pouvez-vous me parler de vous ?

– Je vous demande pardon ?

– Oui, dites-moi qui vous êtes, ce que vous aimez, où avez-vous grandi, quelles sont vos distractions, parlez-moi de vous, quoi !

– Oh ! Eh bien, je suis née dans une famille honnête et discrète qui sert la famille Roussac, drapiers de Père en Fils à Périgueux, dans leur château de Champagnac-de-Belair. J’ai donc grandi au château avec les enfants de la famille.

– La famille Roussac le permettait ?

– Oui, peut-être parce que ma Maman était la nourrice des enfants Roussac et que Papa en était le précepteur. Ou bien parce que ma parenté sert les Roussac depuis trois générations.

– Oh, je vois. Je vois, oui. Je comprends mieux l’excellence de votre vocabulaire et votre façon de vous exprimer. Continuez, je vous prie.

– J’aime les belles choses, le bon goût, la discrétion... et la réussite.

– Vous voudriez réussir vous-même ?

– Oui, bien sûr ! Je voudrais monter dans la hiérarchie et devenir un jour chef de rayon.

– Cela demande beaucoup de travail et des sacrifices personnels. En avez-vous conscience ?

– Je le pense, oui. Le travail ne me fait pas peur, je peux faire plus d’heures que j’en fais actuellement. Je n’ai pas de famille à Paris, je suis logée ici, alors je n’ai pas grand-chose à sacrifier.

– Vous n’avez pas de petit ami, d’amoureux ?

– Non.

– Pourtant, on m’avait dit...

– On s’est trompé, le coupa-t-elle. Je fréquente beaucoup les églises et j’aide les personnes en difficulté. L’une d’elles m’a particulièrement préoccupée ces derniers temps mais sa situation s’est améliorée et je ne me fais plus de soucis pour elle.

– Ah, très bien. Et dites-moi, qu’est-ce qui vous plaît dans notre métier ?

– Ce qui me plaît, c’est la complexité des choses. La variété des tâches à accomplir, la diversité des situations à traiter que ce soit avec les collègues ou avec les clients. Nous devons avoir sans cesse notre esprit en alerte, à l’affût. C’est pareil quand les représentants des fabricants viennent nous proposer leurs productions. J’ai

pu assister à un rendez-vous de ce type et j'ai trouvé cela fantastique. Le jeu du représentant qui veut vendre son produit au meilleur prix et celui du chef des achats qui veut s'assurer de la meilleure qualité pour le prix le plus juste m'a ravi.

– Vous préférez acheter plutôt que vendre ?

– En fait j'aime les deux. Et j'aime aussi prévoir, organiser, diriger les gens. Je suis curieuse, mon esprit est toujours en recherche de quelque chose de nouveau.

– Oh, oh ! Nous avons affaire à une petite révolutionnaire ?

– Ah, non, alors ! J'ai horreur de ces révolutionnaires anarchistes qui sèment depuis quelque temps le désordre sous prétexte de modernité et d'évolution des temps ! Non, je crois que l'on peut évoluer en douceur. Il n'est pas bon de rester à vivre dans les temps anciens et d'ailleurs notre magasin en est la preuve vivante. Au lieu d'attendre la demande des clients, nous essayons de la provoquer en créant du rêve et cela ne se faisait pas avant. Nous commerçons comme avant mais avec des méthodes nouvelles, non ?

– Certes, l'exemple est bien choisi.

– Eh bien c'est comme cela que j'aime vivre. Avoir les pieds dans la glaise de notre ruralité et la tête dans les visions de nos peintres impressionnistes !

– Mazette ! Vous aimez cette peinture décadente ?

– Oh mais elle n'est pas décadente du tout, vous savez ! C'est seulement une nouvelle forme de peinture qui laisse davantage de place à l'interprétation personnelle de celui qui la regarde. Dans nos chefs d'œuvres classiques, tout le monde voit la même chose. On apprécie simplement le travail technique du peintre qui a su rendre éternel un instant de vie. Dans la peinture actuelle, chacun voit quelque chose de différent. « Sur la plage à Boulogne », d'Édouard Manet par exemple, vous évoquera des souvenirs qui seront différents des miens et l'ensemble du tableau nous transportera vers une situation éternelle et différente à chaque fois car aucun souvenir de plage n'est jamais pareil.

– Vous êtes peintre vous-même peut-être ?

– Non Monsieur mais je crois que l'essentiel de ces peintures vise à nous faire rêver. C'est comme dans notre métier de commerçant : si nous faisons rêver notre cliente, nous avons gagné la partie ! Si nous voulons vendre beaucoup et faire revenir la clientèle, il nous faut savoir la faire rêver à chaque fois qu'elle nous rendra visite, avec des produits somme toute identiques et cependant toujours différents !

– C'est merveilleux de vous entendre Mademoiselle. Je crois que j'ai bien saisi votre personnalité. C'est étrange, vous avez la sensibilité d'une femme et la force de conviction d'un homme ! Nous aurons besoin de personnes comme vous dans les années qui viennent. Je ne vous promets rien pour le moment mais vous aurez de mes nouvelles bientôt. Ah, si, une dernière question : Accepteriez-vous de changer de rayon si l'occasion se présentait ?

– Monsieur, si je veux progresser, il faudra bien que je change de rayon. Alors oui, si l'opportunité se présente, je la saisirai.

– Merci Mademoiselle. Cet entretien a été fort intéressant. Je vous laisse retourner à vos occupations et à vos clientes, conclut-il en se levant pour la saluer.

Honorine sortit enchantée de cette entrevue. Elle pensait avoir marqué des points et ne pensa même pas que sa hardiesse pouvait lui porter ombrage. Les femmes n'étaient pas perçues comme pouvant être des meneurs et des chefs reconnus. Son chef du personnel avait paru enchanté lui aussi et elle l'avait senti sincère. Il l'était en effet. Il pensait que cette jeune femme était de la trempe de « Madame » et qu'elle avait une vraie chance de réussir en suivant la route tracée par Madame Boucicaut. Il se promit d'en parler aux vrais patrons lors de la prochaine réunion de la direction générale.

C'est ce qu'il fit en effet. Et il réussit à convaincre ses collègues. À partir de ce moment-là, sans le savoir, Honorine fut l'objet de toutes les attentions. Son chef de rayon fut chargé de la faire participer le plus souvent possible à ses réflexions, elle fut invitée à assister à des réunions de travail et de réflexion, on la sollicita pour des avis sur des programmes publicitaires, on la chargea de transmettre et de faire exécuter des instructions directement à sa petite équipe et à la manager sans l'intervention du chef de rayon. Petit à petit, Honorine apprit des tas de choses, elle commença à s'affirmer, sa confiance en elle fut confortée par des réalisations et des succès concrets sur lesquels elle put s'appuyer pour imposer ses points de vue. En l'espace de quelques mois sa position hiérarchique naturelle devint évidente et c'est donc tout naturellement que la direction lui proposa de prendre la suite de l'adjoint du chef de rayon bonneterie lorsque celui-ci décéda brusquement chez lui.

Honorine pensa un instant que cela arrivait trop tôt mais elle accepta le poste en se disant que ce serait difficile et qu'elle devrait donc consacrer tout son temps à ce défi, au lieu de se morfondre à penser encore et toujours à Charles dont elle recevait de temps à autre une lettre venant de Corse mais qui semblait bien lointain malgré cette relation épistolaire. Elle en souffrait et aurait souhaité qu'il soit là mais elle ne pouvait pas le suivre là-bas et d'ailleurs, il ne le lui avait pas demandé.

Elle se consacra donc à son nouveau poste et ce fut le début d'une aventure professionnelle exaltante et rarissime pour une femme de cette époque-là.

Le voyage vers Venaco

Charles arriva à Venaco en fin de semaine. Il était parti de Paris le lundi matin avec le train qui l'emmenait vers Lyon. Un voyage de neuf heures. Il y avait huit trains par jour et il avait pris celui de sept heures. Le train était surtout occupé par des hommes d'affaires qui se rendaient dans la capitale des Gaules pour des rendez-vous dans les usines textiles qui fabriquaient les soieries si prisées par les modistes des grandes villes et en particulier les couturiers de Paris.

Le voyage se passa plutôt bien. La cabine était confortable, le bruit de la machine était largement atténué par la fenêtre en verre épais et la porte qui l'isolait du couloir de circulation. Les bancs de siège et les dossierers étaient recouverts de velours rouge sous lequel une épaisse couche de tissus moins nobles amortissait le poids du corps. Au-dessus de la tête des voyageurs, une sorte d'étagère en bois exotique recevait les bagages à main alors que les valises étaient stockées dans un local spécifique à l'arrière du compartiment. À travers la fenêtre, le paysage avait d'abord offert la beauté des rives de la Seine jusqu'à Fontainebleau, avec ses sous-bois frais et charmants où coulaient de petits ruisseaux autour de vieilles bâtisses en grosses pierres grises aux murs couverts de plantes grimpanes fleuries. Puis le train avait suivi l'Yonne jusqu'à Auxerre en passant par Sens avant de filer vers Dijon. Dans cette partie de France, c'étaient plutôt les vastes champs de cultures céréalières qui étalaient leur beauté ondulante sous le vent léger qui sentait déjà l'été. De temps en temps on pouvait voir un couple de cyclistes rouler sur les chemins isolés vers les petits bosquets intimes parsemés çà et là, où les paysans allaient se reposer les jours de moisson. Ensuite, ils avaient pris la direction plein sud vers Lyon. La Bourgogne laissait voir ses champs de vignes qui s'étagaient sur les coteaux le long de la Saône. Quelques rares tombereaux tirés par des chevaux costauds aux pattes épaisses circulaient le long des chemins qui suivaient la voie ferrée. Des demeures cossues, des fermes aux bâtiments étendus défiaient l'ambiance nue des collines couvertes des ceps prestigieux.

Les conversations allaient bon train dans la cabine, vantant les vins forts et onctueux de bourgogne. Les anecdotes ne manquaient pas de réjouir les messieurs guindés qui voyageaient en compagnie de Charles. Celui-ci les écoutait mais ne se mêlait pas à la discussion. Il n'était pas de leur monde et ne voyageait en première classe que parce que c'était le groupe Eiffel qui rembourserait le billet. Il aurait de loin, préféré voyager en seconde voire en troisième, avec les gens du peuple et boire un peu de ces vins fabuleux plutôt que d'en parler. À l'heure du déjeuner, ses compagnons partirent tous vers le wagon de restauration et il en profita pour sortir de son bagage un casse-croûte qu'il avait préparé lui-même la veille au soir. Il

accompagna son pain, son saucisson et son fromage d'une goulée de vin de Montmartre, moins fameux mais tout aussi rafraîchissant. Au bout d'un long moment, ces messieurs réintégrèrent le compartiment et ne tardèrent pas à s'assoupir. Leurs ronflements dominèrent celui du train et Charles décida d'aller se dégourdir les jambes. Il quitta l'espace empli de relents de vins lourds et partit déambuler le long du couloir de circulation.

L'arrivée à Lyon se fit vers le milieu de l'après-midi et une fois les bagages descendus du train, Charles se mit en devoir de trouver le convoi qui l'amènerait jusqu'à Marseille. Il avait une heure avant le départ du second train. La seconde partie de son voyage fut moins intéressante. La monotonie vint rapidement le long des rives du Rhône. Et même si au cours des cinq heures de route les voyageurs purent par moments voir les montagnes élevées des Alpes du côté gauche et les contreforts du Massif Central côté droit, le ruban grisâtre et sans relief particulier du fleuve qui les accompagna tout du long, finit par lasser Charles. Le crépuscule tomba vers 20 heures et quand ils arrivèrent à Marseille, il faisait déjà nuit.

Charles trouva facilement un hôtel tout près de la gare et s'assura avant de monter dans sa chambre que le concierge le réveillerait bien le lendemain à six heures. Il voulait prendre une calèche vers le vieux port dont on lui avait parlé avant de revenir prendre son train pour Nice d'où son bateau partirait en direction d'Ajaccio. Il dormit bien, récupéra des fatigues du trajet Paris Marseille et se réveilla frais et en forme pour la suite du voyage. Il s'extasia de la beauté de l'avenue de La Cannebière qui descendait majestueusement vers la Méditerranée. Le vieux port sentait l'iode, l'ail et le poisson. Des centaines de bateaux se croisaient au milieu des cris et des appels des bateliers qui se saluaient tous, qui apostrophaient les riverains, les badauds, les voyageurs de toutes sortes. Les commerçants hélaiement les clients en vantant leurs articles de leurs voix éraillées à l'accent si particulier. L'air du port chantait la vie sous un soleil joyeux. Charles en fut ébloui.

Sa calèche remonta ensuite vers la gare pour prendre son train pour Nice. Encore quatre heures de voyage ferroviaire et il poursuivrait vers la Corse à bord du Cynos, le nouveau bateau de la compagnie Fraissinet.

Le parcours vers Nice fut pénible. Le train n'était pas aussi confortable que les autres et la ligne suivait un tracé sinueux le long et à travers le massif de l'Esterel, une montagne pelée, ocre et sans grand intérêt pour Charles, hormis les vues extraordinaires qu'il permettait sur la mer en contrebas. Les voyageurs étaient brinqueballés dans tous les sens. Le soleil tapait dur sur les wagons et le vent rafraîchissant, qui pour une fois ne soufflait pas, manquait cruellement. Enfin, il arriva à destination et choisit un hôtel près du port. Le soir, seul dans sa chambre, il écrivit une première lettre à Honorine, avant d'aller se promener le long de la grande rue qui longeait la plage.

Très chère amie,

Je vous envoie ce petit mot, le premier de notre séparation, pour vous dire combien vous me manquez déjà.

J'ai traversé des paysages magnifiques depuis deux jours mais c'est votre visage que je vois devant moi à chaque instant. J'aimerais refaire ce voyage avec vous un jour, pour comparer votre beauté divine à celle de nos si belles régions. Je ne doute pas un instant de votre victoire.

Je suis arrivé à Nice d'où je partirais demain à bord d'un bateau mixte (à voile et à vapeur). La traversée vers Ajaccio doit durer deux jours. Je passerai mon temps à chercher dans le bleu de la mer la couleur de vos yeux. Peut-être que les mouettes me rapporteront de vos nouvelles.

Dès que je serais arrivé au terme de mon périple, je vous communiquerais mon adresse et attendrais avec impatience votre première lettre.

Je regrette déjà tellement mon départ et ma conduite. Pourrez-vous me pardonner ?

Tout à vous, tendrement

Votre ami Charles.

Le lendemain matin, il fut réveillé par les bruits du port. Des hommes parlaient fort tout en chargeant un navire. Les charrettes qui circulaient faisaient un boucan d'enfer et un âne brayait quelque part, sans que cela ne gêne personne. Charles se leva, se lava dans la cuvette en y versant l'eau du broc en faïence qui trônait sur une petite table devant la fenêtre. Face à lui, la mer battait les quais mollement et son clapotis se mêlait au reste des sons de ce matin clair au ciel dégagé qui s'éclairait déjà de teintes rosâtres et violettes du lever de soleil. Un peu plus loin sur sa gauche, le Cyrnos se balançait doucement. Bien qu'il ne soit pas très long, ses deux-mâts et sa cheminée lui conféraient un air imposant. Le pont arrière était surmonté d'une toile destinée à protéger des rayons ardents du soleil méditerranéen les voyageurs qui devaient faire la traversée. La coque, peinte en marron foncé semblait faite d'une seule tôle tant les rivets étaient petits et rapprochés. Elle était percée d'une rangée de hublots vers le centre du navire et des bouées de sauvetage blanches donnaient une touche printanière au bastingage. Le bateau était svelte avec sa largeur qui ne devait pas dépasser les neuf à dix mètres. Il battait pavillon français et le nom de la compagnie de transport, la compagnie Fraissinet était peint en bleu marine, à la verticale, sur la cheminée blanche terminée par une bouche noire.

Charles prit un petit encas à l'hôtel avant de partir s'embarquer. Sa cabine était étroite mais bien conçue, avec un lit couchette dont le sommier en équerre sur la paroi était soutenu par deux chaînes qui partaient en triangle se fixer en haut de cette même paroi. Une petite table était fixée sous le hublot. En la soulevant, on avait accès à un petit lavabo qui s'évacuait directement sur l'extérieur. En face de la couchette, une armoire de rangement permettait de poser et de suspendre quelques affaires courantes. Un logement était prévu sous le couchage pour la valise. Sur la porte, côté chambre, un miroir permettait de se recoiffer avant de sortir dans le couloir. Tout était fait de bois d'acajou et de laiton bien astiqué. Le moteur à vapeur vibrait dans le ventre du navire et sentir cette sensation sous ses pieds troublait légèrement la sérénité de Charles.

Il sortit sur le pont pour assister au départ du navire. Le capitaine lançait ses ordres d'une voix claire et forte. Les amarres furent bientôt larguées et le bateau

s'écarta du quai, puis pointa son étrave vers le large. Charles ne savait pas comment on appelait l'avant ou l'arrière, ni la gauche ou la droite sur les bâtiments flottants. Il était un peu craintif, à dire vrai, sur ce mode de transport qu'il prenait pour la première fois. Le navire bougeait peu car la mer était belle pourtant le lent balancement d'un côté sur l'autre ne tarda pas à le gêner. Un marin lui conseilla de manger solide, de ne pas boire et de parler beaucoup pour penser à autre chose. Charles préféra aller s'allonger sur les chaises longues à disposition à l'arrière du bateau. La toile tendue au-dessus le protégeait du soleil qui chauffait déjà et l'air marin lui fit du bien.

Le déjeuner fut servi sur ce même pont autour d'une grande table où les passagers purent faire connaissance et partager leurs impressions. Il semblait que Charles fut le seul passager venant de Paris et très vite il devint le centre d'attraction de la communauté de voyageurs. Il leur parla de la Tour Eiffel, du jardin botanique, du musée du Louvre (qu'il ne connaissait pas beaucoup, il lui fallut inventer un peu) et du fameux projet dont on parlait de plus en plus, le chemin de fer souterrain de Paris !

Le marin avait raison, il ne fut pas malade ! Le soir venu, la fraîcheur marine lui fit du bien et le requinqua un peu car malgré la bise salée qui poussait à présent les voiles du Cynos, la chaleur environnante l'avait fatigué. Il dîna peu et alla se coucher tôt manquant le splendide coucher de soleil sur l'horizon enflammé. La mer, sur l'arrière droit du navire, avait pris les couleurs de l'or ambré et jaune. Le soleil orangé se reflétait sous les voiles de nuages rendant des nuances violines surmontées du gris grège du ciel assombri. Les vagues au loin semblaient fondre et couler en une source dorée vers des abîmes paradisiaques. Plus aucun oiseau ne criait au ciel et seul le souffle du vent chantait entre les voiles et les élingues du bateau au fuselage aquilin qui filait comme une flèche divine sur l'onde presque étale. Ce chant doux et chuintant berça Charles quelques minutes et il sombra dans le sommeil.

Le lendemain, il se produisit un événement inattendu. On entendit un cri :

- Regardez, regardez, il y a des poissons géants qui accompagnent le bateau !
- Ce sont des marsouins cria un autre
- Mais pas du tout, il s'agit de dauphins, voyons.

Tout le monde se précipita contre le bastingage et il y eut comme une bousculade. Un jeune homme qui était monté sur une des lices du bastingage fut déséquilibré et chuta à la mer.

- Un homme à la mer ! Un homme à la mer cria un marin.

Le capitaine fit aussitôt abattre les voiles et fit amorcer un virage au navire qui répondit aussitôt. Un homme plongea immédiatement et un autre lui lança une bouée de sauvetage. Le jeune imprudent se débattait dans l'eau et commençait à s'affoler un peu lorsque le deuxième passager courageux le rejoignit et ils purent tous deux se reposer en s'accrochant à la bouée. La houle creusait la mer et les vagues étaient larges, amples et hautes. Parfois on ne voyait plus les têtes des deux hommes qui se débattaient dans les flots. Le capitaine réussit à approcher son navire au plus près au bout de quelques minutes qui parurent interminables à tout le monde et les marins

purent attraper la bouée avec une gaffe avant de jeter aux naufragés une corde, sans que l'on soit obligé de mettre un canot à la mer. Ils furent hissés l'un après l'autre et chacun se hâta de les serrer dans leurs bras pour les reconforter. Charles alla féliciter le capitaine pour sa réactivité et son habileté à gouverner cet étalon des mers.

Le navire reprit sa course vers la Corse et peu après midi, on commença à percevoir au loin une barre sombre qui s'élevait au-dessus de la ligne d'horizon. Bientôt le spectacle devint absolument splendide. La côte dentelée se détachait de plus en plus et la vision qui s'offrait aux yeux des passagers du Cynos était féerique.

Le bateau longeait la côte maintenant et Charles put admirer Calvi et ses environs. L'île présentait là un relief déchiqueté et sinueux où une rare végétation partait à l'assaut des roches presque blanches qui s'élevaient immédiatement pour faire barrage à la mer bleu turquoise. Le golfe de Porto se creusait ensuite et les passagers purent admirer les célèbres Calanches sauvages et presque désertiques en face d'eux. Plus loin, la ville de Galéria exposait ses bâtisses ocre en pallier, puis ils contournèrent le point le plus occidental de la Corse, le cap Rosso qui rappelait un peu l'Esterel et enfin Cargèse la belle, l'ancienne colonie grecque, sublime dans le soleil d'or qui coulait dans le ciel bleu soutenu. Le golfe de Sagone s'ouvrit brusquement avec ses eaux plus agitées, offrant le spectacle de ses tours génoises et de ses ruines préhistoriques tout au long du rivage et l'on doubla le cap Di Feno avant d'arriver près d'Ajaccio. Le navire se faufila entre la pointe de la Parata et les îles Sanguinaires dominées par le sémaphore bien délabré et le fameux phare des Contes du Lundi d'Alphonse Daudet. Après ce passage délicat que l'on ne prenait que par temps calme, le golfe d'Ajaccio s'offrit dans toute sa beauté. Le soleil qui était à présent bien bas dans le ciel commençait à éclairer en orange les collines. Le ciel, à l'est, derrière Ajaccio, commençait à s'assombrir soulignant en ombres chinoises les découpes de la cité impériale.

Le bateau accosta bientôt et Charles quitta le bord avec satisfaction, heureux de retrouver le sol ferme. L'hôtel Bonaparte l'accueillit et il put se reposer dans une chambre qui lui parut être immense après l'exiguïté de sa cabine. Il descendit dîner un peu plus tard dans la salle au plafond assez bas. L'hôtelier lui proposa quelque chose de typique et Charles accepta avec plaisir.

Son premier repas corse fut composé en entrée de tranches de lonzu, cette sorte de jambon dans le filet salé, lavé au vin, puis poivré, séché, fumé et vieilli en cave. Ensuite on lui servit une grande assiette d'aziminu, une soupe de poisson de roche rappelant la bouillabaisse dans laquelle il trempa de la pulenda, ce pain corse fait avec de la farine de châtaigne. Il eut droit aussi à un civet de sanglier et finit par un morceau de broccio, le fromage de brebis qu'on lui servit frais. Un petit vin de pays accompagnait tout cela. Il en but pas mal car il fallait bien faire descendre tout cela et puis aussi le patron de l'hôtel-restaurant qui le prenait sûrement pour quelqu'un d'important ne cessait de s'occuper de lui et de lui parler avec l'accent si particulier du peuple corse.

Apprenant l'objet de son voyage, il lui conseilla de louer les services de « Doumé » pour se rendre à Vénaco.

– C'est un périple bien délicat, mon bon monsieur. Il vous faut un homme d'expérience pour monter là-bas en pleine montagne. Et puis la route n'est pas sûre, il n'y a pas de transport comme en France, vous savez. Ici, il n'y a pas de trains, enfin pas encore puisque vous arrivez à peine ! Et les chariots de voyageurs ne peuvent pas monter si haut sur ces chemins étroits. Le Monte d'Oro, qui est juste à côté de Venaco, fait près de 2400 mètres de haut et le Cinto, qui n'est pas si loin que ça finalement, culmine à 2700 mètres !

– Mais comment y va-t-on alors ? demanda Charles

– Hé, avec son accent de Paris, il est rigolo, lui ! Eh bien, jusqu'à Bocognano, il y a la diligence. Ensuite, eh bien ce sera les mulets jusqu'à Venaco.

– Les mulets ? Mais cela va prendre combien de temps ?

– Pour aller à Bocognano, une grande journée. Puis après, avec les mules, il faut compter une journée et demie à deux jours pour aller de Bocognano à Venaco, selon que vous suivez la rivière Gravona ou que vous piquez à travers la forêt et la garrigue.

Charles décida de partir dès le lendemain avec la diligence. Tous les autres voyageurs allaient à Bocognano en pèlerinage à l'église de sainte Lucia et visiter les célèbres chutes du "Voile de la mariée". Le voyage débuta à peu près bien sauf que dès que cela se mit à monter, il fallut souvent descendre pour alléger le fardeau des pauvres bêtes qui tiraient l'attelage et parfois même pousser pour les aider à gravir les pentes caillouteuses. Ils étaient en plein maquis, presque impraticable avec ses bosquets de bruyères, d'arbousiers, mélangés aux genévriers et aux lauriers. Le parfum qui se dégageait de tous ces arbustes se mêlait à celui des fougères, des clématites, du romarin et de la lavande. De temps à autre les chênes verts le disputaient aux pins maritimes entre des touffes de buis, de myrtes et de chèvrefeuilles. Le feu du soleil exaltait les effluves divers et l'on put aussi sentir par moments l'odeur sucrée des châtaigniers portée par un air virevoltant au détour d'une sente un peu plus pentue, dès que l'on atteignit le début des hauteurs. Cela devint finalement agréable car les voyageurs profitaient à plein de la proximité des sous-bois et de la fraîcheur des fougères géantes qui se développaient bien sous la canopée des chênes-lièges et des sapins maritimes. L'odeur musquée de la forêt remplaçait avantageusement l'âcreté de l'air chaud et poussiéreux des premiers kilomètres parcourus dans la partie plus basse de la route, au milieu des buissons secs qui poussaient parmi la roche affleurante du maquis. Charles découvrait la Corse et ses splendides paysages. Sous le ciel bleu blanchi par le soleil implacable qui brûlait les garrigues, il admirait la mer bleue en contrebas qui moutonnait à l'approche des rochers de la côte. Quand il levait les yeux vers la montagne, à l'intérieur des terres, son regard se perdait dans la profondeur sombre des forêts denses qui escaladaient les sommets nuageux des pics granitiques. De temps à autre, on entendait une chèvre ou une brebis bêler sur une pente quelconque, jamais bien loin de la bergerie en pierres blanches surmontées de plaques de pierres plates à peine plus foncées. Les clochettes suspendues au cou des vaches leur répondaient et par moments un chant imitant le roucoulement d'un oiseau s'élevait quelque part pour rappeler les animaux vers leur berger. La chaleur commençait à peser vraiment et la fatigue se faisait sentir. Les

estomacs réclamaient un ravitaillement pour fournir aux corps de quoi produire d'autres efforts. Il était temps de faire halte.

Ils s'arrêtèrent vers midi dans une sorte d'auberge, plutôt une maison d'hôte dirait-on aujourd'hui, au carrefour de la route qui menait à Ucciani, capitale de la tortue corse, au lieu-dit Pont d'Ucciani. Et c'est là que tout dégénéra.

Ils étaient presque à la fin du repas. Tout le monde parlait en corse et Charles ne comprenait pas ce qui se disait. Il pensait à Honorine et se disait qu'elle aurait sûrement aimé ces paysages quand un groupe de trois hommes entra dans l'auberge, armés de coutelas et de pistolets en hurlant à la vendetta. Ils se précipitèrent vers l'aubergiste et le menacèrent :

– Il est où Antoné ?

– Je ne sais pas.

– Te moque pas, on te veut pas de mal. Tu sais très bien pourquoi on le cherche, alors te mêle pas de ça. Où est-il ?

– Je me mêle pas de ça, ni d'un côté ni de l'autre ! Trouve-le toi-même !

Pendant ce temps, les deux autres avaient filé vers les cuisines et poussaient des cris de sauvages. Ils ramenèrent un jeune garçon en tenue de cuisinier dans la salle à manger et celui qui s'était adressé au patron se mit à hurler.

– Alors, Antoné, tu ne veux pas la marier la Lucia ? Tu la mets enceinte et tu ne veux pas la marier ?

– Ce n'est pas moi, la Lucia, elle va avec tout le monde. Ce n'est pas moi !

– Tu traites ma sœur de fille de rien, dis ? Et devant moi ? Mais je vais te saigner comme un cochon, moi !

– Je te jure Rinatu, ta sœur, elle est la honte du village !

À partir de là, ils se mirent tous à hurler encore plus fort dans leur dialecte. Charles se sentit perdu au milieu de tout cela à part qu'il se douta que tout allait mal se terminer pour le jeune homme. À un moment, Albertino rangea son pistolet et sortit un long couteau à la lame légèrement courbe. Il la plongea dans le ventre d'Antoine qui poussa un cri horrible lorsque la lame remonta vers ses poumons, lui ouvrant complètement le ventre. Un silence lourd planait à présent dans la salle. Antoine se vidait de son sang. Ses entrailles se déversaient sur le dallage. Une femme s'évanouit dans un soupir rauque. Un dernier gargouillis sortit de la bouche du supplicié avant que ses yeux ne se fixent et perdent de leur lumière.

L'assassin s'adressa aux témoins toujours en langage Corse :

– Vous n'avez rien vu, sinon la vendetta vous rattrapera.

Et les trois hommes sortirent. On entendit le bruit de sabots qui s'éloignaient tandis que l'aubergiste tirait le cadavre vers la cour. Une femme venait déjà nettoyer le sang sur les dalles en récupérant le sang encore frais dans un seau, puis en versant l'eau d'un autre récipient sur le sang qui restait encore et de frotter le sol. Le patron revint, récupéra le seau de sang et alla le jeter contre le macchabée pour faire croire qu'il avait été tué dehors. Le cocher s'adressa à Charles :

– Vous le Français, vous êtes comme nous, vous n’avez rien vu, rien entendu. Nous sommes partis juste avant qu’ils arrivent. On est au courant de rien. Compris ? Il en va de votre vie ! C’est comme ça en Corse. Compris ?

Charles était abasourdi. Il acquiesça de la tête. Il eut envie de rendre en passant près du corps dont s’échappaient les viscères en glissant lentement vers le sol mais se retint. Il remonta dans la diligence avec du mal tant ses jambes flageolaient. Le mari hissa sur la banquette sa femme une nouvelle fois évanouie et ils repartirent en vitesse le long de la Gravona vers Bocognano qu’ils atteignirent le soir à nuit tombante, sans que personne n’ait plus ouvert la bouche.

L’aubergiste de « l’Atanedda » se rendit compte que quelque chose n’allait pas. Il s’adressa au cocher :

– Que se passe-t-il ? Vous avez eu un problème ?

– On n’a rien vu. On ne sait rien.

– Ah, oui, je vois. Vendetta ?

– Il y a un Français parmi nous. Il veut rencontrer Doumé pour aller à Venaco au plus vite.

– Je comprends. Je m’en occupe. Tu viendras manger avec nous en cuisine, j’ai préparé un marcassin en sauce et une tarte au fromage.

– Occupe-toi bien du Français. Et préviens Doumé. Il serait dommage qu’il rencontre la maréchaussée à Venaco.

– Il ne rencontrera personne. Après Vivario, le Vecchio a des rives très abruptes. Doumé va s’en occuper.

Tout le monde alla s’installer dans les chambres. Seul Charles redescendit dans la salle à manger. Il n’avait pas vraiment faim et il voulait discuter avec l’aubergiste pour rencontrer le fameux Doumé au plus vite. Après quelques échanges, Charles se mit à table devant un pichet de vin et Doumé ne tarda pas à arriver. Ils se mirent d’accord très vite et rendez-vous fut pris pour le lendemain matin très tôt. Le départ devait se faire à six heures du matin.

Charles dormit peu et mal. L’assassinat du cuisinier de la première auberge le bouleversait encore mais surtout, il trouvait curieux que personne n’ait plus parlé de tout le trajet ensuite. Il pensait que c’était à cause de lui car il avait bien vu les regards lourds qui pesaient vers sa personne. Il se disait que les autres passagers, tous des insulaires, se méfiaient de lui. Et puis ce qui le tracassait aussi, c’était que Doumé avait vite accepté la course sans discuter du prix. Et puis pourquoi partir si tôt ? Tout cela tournait dans sa tête. Les Corses le prenaient pour un traître en puissance. Il devrait se méfier sur la route.

Ils partirent donc très tôt comme prévu. Les deux mulets avaient été bâtés par Doumé qui fixa en dernier le sac de voyage de Charles avant de prendre la tête du petit convoi. Il quitta tout de suite la route pour prendre des chemins étroits qui serpentaient au milieu de la montagne. Il n’y avait plus de forêt, seulement de la rocaille parsemée de bosquets aux longues feuilles vertes effilées égayées de fleurs blanches et parfois rouges. Une fois le col de Vizzavona franchi, ils atteignirent La Foce et redescendirent vers les rives de la Gravona. Ils suivirent les cours d’eau à la

vitesse des mulets sous le soleil qui chauffait l'atmosphère en dépit des nuages grisonnants que poussait le vent au-dessus des sommets. Vers dix heures, Doumé arrêta sa monture et dit à Charles qu'ils allaient prendre un casse-croûte.

Il n'y eut quasiment aucun propos d'échangé entre les deux hommes. Ils se passaient les saucisses fumées et le jambon sans causer. Tous deux avaient sorti leur couteau pour trancher le pain de châtaigne et Charles faisait en sorte que Doumé voit bien l'impressionnante lame du sien. La pause ne dura pas et ils remontèrent en croupe vers Vivario. Tout se passa bien et en silence hormis le clapotis frais de l'eau qui descendait des monts environnants et des galets que les mulets déplaçaient avec leurs sabots en marchant. Ils arrivèrent tranquillement à Vivario, petit village typique de la Corse intérieure, niché au milieu de prairies en terrasses entre la forêt de Vivario et celle de Sorba, en face du fort de Pasciola. Ils devaient dormir chez Nunziu, un ami de Doumé qui, manifestement, les attendait. Cette fois, la conversation fut dense entre les trois hommes. Ce fut presque un interrogatoire que subit Charles. Il parla de son enfance à Paris, de son métier, de ses amis. Quand il révéla qu'il était « rouge » et que son meilleur ami était un ancien « communard », ils le regardèrent d'un autre œil et lui demandèrent franchement ce qu'il pensait de la police. Ses réponses les rassurèrent.

– Et à propos de la vendetta du Pont d'Ucciani, qu'en pensez-vous ? demanda Doumé.

– Je ne comprends pas de quoi vous parlez. De quoi s'agit-il ? En France, on ne sait rien là-dessus.

– C'est là où vous êtes passés pour le déjeuner hier avec la diligence, lui précisa Nunziu.

– Ah ! Oui. Nous avons bien mangé. Mais tout le monde parlait en Corse et je n'ai rien compris de ce que j'ai mangé. Il y avait de la « findette » dites-vous ? C'est quel plat, ça ?

– Vous comprenez ce que l'on vous dit à propos de la Vendetta ?

– Oui, oui. Et vous, comprenez-vous ce que je vous dis ? Nous sommes du même monde. Je partage dès à présent vos plats, vos us et vos coutumes. Vous pouvez considérer que je suis des vôtres. Et je ne pourrai pas raconter à la police quelque chose que je n'ai pas vu, n'est-ce pas ?

– Alors bienvenue chez nous Carlu. Demain, à Venaco, tu demanderas Iviu Mondoloni de ma part rétorqua Nunziu. Il devrait pouvoir te trouver une chambre confortable.

Ce soir-là, Charles dort comme un bébé malgré le mal au dos que lui avaient infligé ces quelques heures de voyage à dos de mulet. Il fut réveillé au petit matin par les clochettes des brebis qui se promenaient seules sur les routes. Il approcha de la fenêtre et regarda le fort de Pasciola au sommet d'un pic enveloppé d'une brume qui annonçait encore une journée chaude. Un âne descendait le chemin qui passait devant la maison de Nunziu. Quand il aperçut Charles, il se mit à braire longuement et son cri puissant réveilla toute la maisonnée. Après ses ablutions, Charles quitta sa chambre et vit une silhouette de dos dans la salle à manger. Il s'en approcha et lui

souhaita le bonjour. Le jeune garçon qui se tourna vers lui ressemblait à son père, en plus fin.

– Bonjour, je suis Anghjulu, le fils de Nunziu. Mon père et Doumé vous attendent en bas du chemin, à l'écurie.

– Merci. Je vais les rejoindre.

– Prenez le temps d'avaler quelque chose. Je vous prépare un bol de lait de brebis tout frais que je viens de traire. Il est encore chaud.

– Il est frais ou il est chaud ? plaisanta Charles.

– Les deux.

– Merci jeune homme.

Charles but le breuvage délicieux au goût de noisette et partit rejoindre l'écurie. Quelques minutes après, de nouveau en selle, il quittait Vivario. Trois heures après, ils étaient à Venaco. Ils trouvèrent Iviu qui les attendait sur la place de la mairie.

– Mais comment sait-il que nous arrivons et que je veux le voir ?

– Les chants, Carlu, les chants nocturnes des bergers.

Le pont de Venaco

Le chemin de fer avançait doucement à travers la montagne. Des ponts étaient construits et des tunnels aussi. mais ici, à Venaco, le pont était double car par-dessus le pont classique en pierre qui servirait de route pour les véhicules à traction animale, il s'agissait de jeter une passerelle de cent soixante dix mètres quasiment d'un seul jet à quatre vingt quatre mètres de hauteur au-dessus du Vecchio, ce torrent capricieux et fougueux. Le défi technique était grand. Sur la tour de trois cents mètres, les courbures étaient internes. Là, elles étaient externes. L'assemblage en était donc plus difficile. Certaines pièces ne pouvaient être amenées par la route. La rivière n'était pas assez profonde pour convoyer ces ferraillements géants par bateau. Il avait fallu construire une voie ferrée provisoire pour acheminer certaines arches à grande portée.

Les échafaudages et les piliers de pierres construits depuis le sol rocailleux de la rivière avaient nécessité une technique particulière à cause des crues soudaines et violentes du Vecchio qui emportaient tout des hauteurs granitiques du Rotondo, le massif qui culminait à deux mille six cent vingt six mètres au-dessus de la vallée.

Tout cela n'avait pu se faire sans difficultés, sans innovations, sans astuces pratiques et sans l'implication totale des ouvriers qui travaillaient sur ce chantier, l'un des plus durs de l'époque. Les heures ne passaient pas vite sous le soleil brûlant de l'été Corse, ni sous la neige et les bourrasques hivernales que seule l'île de beauté est capable de produire.

L'isolement relatif du village était aussi une difficulté qu'il fallait savoir gérer. Charles s'était lié d'amitié avec le jeune Anghjulu et ils se voyaient le plus souvent possible pour visiter les environs pour discuter des traditions corses, pour échanger sur les sujets techniques aussi car Anghjulu était attiré par la puissance du fer et ses symboles. Au fur et à mesure que les mois passaient, leur amitié prenait une ampleur particulière. Charles put le faire embaucher et bientôt ils partagèrent le même appartement. Ils pouvaient ainsi inviter leurs amis communs après les journées difficiles, ou les jours de repos et cela leur permettait de mieux supporter la lourdeur du travail.

Ils allaient aussi parfois visiter les environs. Un jour de fête nationale qui suivait un dimanche, ils étaient partis pour deux jours, à plusieurs hommes, dans les gorges de la Restonica, une petite rivière qui part du lac de Mélo et rejoint le Tavignano à Corte, dix-huit kilomètres plus loin. Le groupe s'était retrouvé très tôt le matin devant l'église Saint-Michel à Venaco, à l'architecture si particulière qui rappelle un peu le style portugais. Puis ils s'étaient dirigés avec leurs montures vers l'ouest pour atteindre le lac de Melo en passant par les cols du mont Cardo. La route qui passait

ensuite entre les pics de Diciotte et de Felicina était relativement facile. Il suffisait de suivre les sentiers tracés par les animaux dans cette immense forêt de châtaigniers. Les choses se compliquèrent quand ils arrivèrent au mont Rotondo. Les pentes se raidirent brusquement et si les mules avançaient encore assez bien, l'âne de bat qu'ils avaient emmené commençait à renâcler. La forêt avait été laissée plus bas et le granit rose de la montagne n'était plus couvert que par une maigre végétation parcourue seulement par les biques, les mouflons ombrageux et quelques petits mammifères du genre du hérisson. Ils arrêtaient pour déjeuner et laissèrent gambader leurs montures. Au moment du départ, l'âne avait disparu.

Anghjulu partit le chercher pendant que les autres nettoyaient l'emplacement et rinçaient leurs écuelles dans le petit ruisseau glacé qui serpentait le long du chemin. Ils entendirent au loin le braiment de l'âne bientôt suivi d'un cri perçant. En détournant leurs regards, ils virent un aigle royal piquer vers un ravin en poussant son cri. La tête d'Anghjulu émergea avec l'âne derrière un rocher quand l'aigle sembla leur foncer dessus. Surpris par l'oiseau immense, l'âne fit un écart et bouscula le jeune homme qui disparut derrière le rocher avec un grand cri. Charles se précipita et aperçut son ami en dangereuse posture, suspendu au-dessus d'un à-pic vertigineux à une simple racine de pin tortueux. Les autres arrivèrent au moment où Charles se penchait dangereusement par-dessus le précipice et saisissait la main libre d'Anghjulu. La racine céda juste quand Charles tirait son compagnon vers le haut. Le choc brutal de la totalité du poids de son ami le fit glisser et il faillit lâcher la main. Il vit les yeux implorants et entendit le cri muet. Il ressentit la terreur de son camarade. Mais il n'avait plus assez d'appui et il pensa une fraction de seconde qu'il allait chuter avec Anghjulu. Il eut le réflexe de planter ses chaussures dans le sol et de se retenir à l'arbre lui-même de son autre main. Et il banda ses muscles. Encore et encore. Cela lui faisait mal. Il continua. Charles eut du mal à le hisser d'une seule main mais réussit au prix d'un effort surhumain tandis qu'un autre copain le retenait par les pieds. Le jeune rescapé tremblait de tous ses membres, il s'accrocha néanmoins à la paroi et s'aida de ses pieds pour escalader la pierraille. Enfin, il put prendre appui sur le bord de l'aplomb et passa une jambe par-dessus. Puis il roula sur le côté et se sentit enfin en sécurité, allongé auprès de Charles, haletant et soufflant. Il était au bord des larmes et un des copains lui jeta rapidement sa veste dessus pour cacher aux autres la tache humide qui s'élargissait entre ses jambes.

– Eh bien Charles, tu lui as sauvé la vie ! Dix secondes plus tard la racine cassée, il tombait dans le ravin cinquante mètres plus bas !

– Il te doit une fière chandelle.

– Bravo Charles ! Tu es le héros de Rotondo !

– Heureusement que tu as filé tout de suite pour voir ce qui se passait ! Tu lui as sauvé la vie, Charles. Tu lui as sauvé la vie !

Charles réalisait peu à peu que son geste, si naturel pour lui, venait de le transformer en héros. Mais son émotion venait surtout du fait qu'il prenait aussi conscience que sans sa rapidité et sa force, son ami serait étendu en bas de la ravine, au milieu du ruisseau les membres disloqués et la tête fracassée.

Ils ne repartirent que bien plus tard dans l'après-midi, après que les émotions se soient apaisées et que le rescapé eut changé son pantalon que tout le monde accepta de croire déchiré. Sauf qu'ils prirent la direction du retour, n'ayant plus envie de risquer davantage la vie de leur camarade qui n'était plus à même de continuer. Le fils Raffaëlli, qui avait récupéré sa veste, avait capturé deux hérissons et ils les firent cuire à l'étouffée au feu de bois le soir, avant de dormir à la belle étoile emmitouflés dans leurs couvertures et leurs peaux de mouflon. En arrivant, le lendemain, la réputation de Charles était faite, il était désormais et pour toute la vallée, « Carlu l'omu eroicu ».

Il fut invité dans tous les villages de la vallée. Ses succès amoureux décuplèrent à partir de ce moment-là et pourtant cela n'empêchait pas Charles de penser à Honorine. À présent, il savait que le sexe n'avait rien à voir avec l'amour et il comprenait mieux la phrase de Jésus "aimez-vous les uns les autres". Honorine lui manquait terriblement. Il lui envoyait régulièrement des lettres du genre de celle qui suit.

Venaco, ce 12 janvier 1898

Bonjour ma bien-aimée,

Je voulais te le dire. Il faut que tu le saches. C'est important.

Les jours qui passent si loin de ton sourire sont tristes et ennuyeux. D'autant plus que ces jours sont des jours sans l'espoir de toi.

Dès le petit matin blême où pointe le soleil pâle et frileux de ce mois de janvier sans couleur, les heures s'égrainent lentement. Elles sont comme ouateuses, dans l'engourdissement de mon esprit calfeutré derrière mon écharpe. Sous mon chapeau de pluie à l'abri de mon col relevé, le soir sinistre s'abat doucement, l'air de rien, sur mes yeux éplorés de ne t'avoir pas vu. Et toute la journée passée à travailler, sans l'espoir de te voir une fois terminée, est pour moi une longue attente indicible et terrible.

Mes gestes ne sont plus, ainsi que mes manières, que les ombres éthérées insipides et burlesques de mes attitudes de joie. Je me souviens de nos rires de bonheur, lorsque le temps fut là, où tu posais la tête tendrement, à mon épaule offerte. Mes yeux éteints ne brillent plus de ta lumière douce et se penchent à regret vers le temps passé de ton sourire. Celui aimé, qui flotte sous l'éclat doré de ton regard perdu depuis des jours. Ma bouche ne dit plus que les mots de l'usage, si vides, inconsistants. Elle ne répond plus à tes si charmants "Charles, ô Charles !" que tu prononces lors de tes émerveillements.

Que de moments radieux, nous pourrions passer là, blottis l'un contre l'autre, en cette île magique, à construire un demain où nos pas enlacés traceraient une route nouvelle. Je suis sûr, vois-tu, que parfois même il nous arriverait de ne point se parler, béats de notre plénitude et de nos doux baisers.

Les jours qui passent si loin de ton sourire sont tristes et ennuyeux. D'autant plus que ces jours sont des jours sans l'espoir de toi.

T'en souviens-tu, ma bien-aimée, des longues promenades sur les chemins du parc près du lac, quand ton rire éclatait, limpide dans l'air pur, de me voir jouer

derrière les troncs moussus ? Je masquais mes pas de loup cherchant la frondaison coquine de la grotte !

Moi j'essaie de garder tous ces instants d'émoi : quand ta main, hésitante et timide, venait chercher la mienne, en battant en mesure la cadence alanguie de nos marches sans but. Et quand ton visage ravi contemplait, ébahi, les vitrines garnies des grandes rues de la ville, quand tout à coup, comme ça, au milieu d'une phrase, je te disais « je t'aime », dans un souffle, tout bas, pour garder le secret. Tu ne me croyais pas.

Je me souviens aussi de notre premier jour, où sur le Champ de Mars, la foule t'as poussé contre mon cœur ému. Je t'avais invitée à respirer un peu, dans un bistrot latin du boulevard Saint-Germain. Et tu es venue. Et je ne sais comment j'ai su trouver les mots, moi qui ne parle pas. Des mots insignifiants, au début tout du moins, des mots qui hésitaient, des mots timides et des mots empruntés. Et tout à coup tes lèvres m'ont souri et puis tes yeux aussi. C'est là que j'ai compris, soudain, que je ne pourrai plus vivre sans leur éclat sur moi.

J'ai voulu y plonger, de toute mon âme, pour voir si les paillettes d'or, qui bordent leur vert si clair, étaient des reflets du soleil. Et je t'ai découverte. Quel émerveillement !

Combien de fois y suis-je retourné, sur ces rives dorées... me réchauffer la vie. Combien de fois ai-je voulu plonger, avide, dans leurs eaux si limpides pour apaiser les feux ardents de mon corps assoiffé. Combien de fois m'ont-ils reçu joyeux, m'offrant, impudiques et nature, leurs vagues si naïves accompagnées du chant de ton corps hésitant. Combien de fois.

Hélas les jours qui passent si loin de ton sourire sont tristes et ennuyeux. D'autant plus que ces jours sont des jours sans l'espoir de toi.

J'ai mal de toi. Honorine, j'ai mal de toi.

Les jours qui passent au soleil de la Corse sont tristes et ennuyeux, car ces jours sont des jours sans toi. Et même les prochains, les jours de printemps et même ceux d'après, tous les jours que Dieu fait seront morts à jamais pendant tout ce temps qu'il me reste à passer loin de toi.

Crois-tu cela au moins ? Et toi, ressens-tu cela aussi ?

Comment passe ton temps, ma mie ? J'attends que tu m'en parles. J'attends de tes nouvelles.

*Ton ami de cœur,
Charles*

Les réponses d'Honorine étaient aussi directes et ne laissaient aucun doute dans l'esprit de Charles.

Paris en ce 20 février 1898

Très cher ami,

Votre lettre m'a trouvé tout émue de ma nouvelle position au Bon Marché. Je viens en effet de changer de rayon. Je supervise à présent le service des ustensiles de table avec ses dix vendeuses, ses réceptionnaires et même ses manutentionnaires. Je suis devenue chef de rayon.

Quel dommage que vous ne soyez point ici pour que nous fêtions cela ensemble chez moi. Car comme je vous l'avais laissé entendre dans ma précédente lettre, je me suis installée rue des Saints Pères, à l'angle de la rue de Grenelle. J'y ai trouvé un petit deux-pièces tout à fait charmant et je l'ai décoré en pensant à vous. Dans l'alcôve d'entrée, j'ai installé des plantes vertes tombantes. Je sais que vous les aimez dans ces endroits-là ! Je vous taquine, mon cher ami car mes yeux s'ouvrent et je suis à même de comprendre certaines choses. Il vous faudra bien admettre aussi certaines de mes transformations et de mes aspirations que je freine en attendant votre retour pour en parler sans détour et sans fâcherie.

Votre présence et vos conseils me manquent. Je ne me promène plus dans notre si belle ville et je trouve qu'elle est moins attirante sans votre regard sur elle. J'adore la façon dont vous en parlez, vous le savez. J'adore tout ce que vous dites d'elle et vous lui manquez autant qu'à moi.

Je suis ravie de savoir que mon regard vous manque aussi. J'ai entendu dire que la Corse est une île merveilleuse dont on a du mal à repartir. En aurez-vous le courage le moment venu ? Et ce moment venu, n'aurez-vous pas envie de repartir pour des rivages lointains ? Ici il se murmure que le grand projet de métro parisien, comme à Londres, pourrait bien voir le jour très bientôt. Je vous verrai bien y prendre une part active. Cela vous plairait-il de revenir à Paris pour travailler sur ce projet ? Je crois comprendre que ce sera un projet de vie et non pas un simple chantier car les ambitions des constructeurs sont immenses et l'on parle déjà aussi de plusieurs lignes de trains souterrains.

Cela nous permettrait de tisser une amitié sur la durée. Et je veux bien en discuter si vous le souhaitez, dès votre retour en nos murs de Paris.

En cette attente et aussi en espérant bientôt de vos nouvelles qui me font si plaisir, je vous espère en bonne santé.

Votre tendre amie Honorine

Le temps passait donc entre le travail, les sorties, les lettres écrites et celles attendues impatiemment et bientôt Charles fêta les trois ans de séjour à Venaco. Le pont était sur le point d'être terminé. Il fallait songer au retour en métropole. Charles reprit les lettres d'Honorine pour se replonger dans son histoire. Car la jeune femme avait bien évolué pendant ces trois années. Il réfléchissait à leurs retrouvailles pour essayer d'imaginer comment cela se passerait. Il n'était pas retourné à Paris pendant tout ce temps et redoutait ce moment. Ici, la vie ressemblait plus à la vie paradisiaque que l'on décrivait dans les romans, mis à part la dureté du travail.

La construction du pont ne s'était pas faite sans drames, sans accidents, sans problème et sans efforts. L'hiver la neige, le vent, le froid cinglant, le gel avaient été des ennemis redoutables. L'été le soleil, le chant des crickets, la chaleur et le clapotis frais de la rivière incitaient plus au farniente qu'au travail et on avait du mal à se concentrer. Les jolies filles virevoltaient autour des ouvriers, leurs frères les surveillaient comme le lait sur le feu. Il n'était pas rare d'avoir des duels mortels entre les villageois et les ouvriers. Charles était protégé de tout cela grâce à sa relation avec Anghjulu et si certains le regardaient curieusement, nul n'osait le contrarier. Nunziù était craint, Charles avait sauvé la vie de son fils et il le protégeait.

Anghjulu risquait d'être le problème par contre. Il voulait venir à Paris avec son compagnon mais cela posait un cas de conscience à Charles. S'il voulait reprendre sa relation avec Honorine, le jeune Corse allait devenir gênant. Charles voulait retrouver un logement où il habiterait seul pour éventuellement y emmener Honorine, voire habiter chez elle et dans les deux cas Anghjulu ne pouvait vivre avec lui. Et puis ces trois ans passés ensemble avaient créé une complicité qu'il ne serait pas de bon aloi d'exposer à Paris. Il fallait donc soit lui trouver un appartement différent et un travail, soit qu'il reste ici. Et sans vexer son père.

Finalement, Charles trouva la solution quand l'ingénieur en chef lui parla de sa future affectation.

– Avez-vous envisagé l'avenir Charles ?

– Eh bien, j'espère retrouver du travail sur Paris.

– Vous n'avez rien en vue ?

– Pas encore, non.

– Très bien. Je suis chargé de vous faire une proposition. Nous allons enfin construire le métro à Paris. Les travaux commencent dans trois mois et nous aimerions que vous soyez l'un de nos contremaitres. Cela vous plairait-il ?

– Il sera construit en aérien ?

– Pas entièrement. Et surtout en souterrain pour tout dire.

– Cela va me changer mais je relève le défi. Les équipes sont elles déjà constituées ?

– Pas encore. C'est vous qui sélectionnez vos gars. L'embauche finale sera faite par la direction.

– Je pourrai emmener des gars d'ici ?

– Ah, je vois ! Vous pensez à votre protégé ?

– Non, lui, je ne souhaite pas l'emmener. Il ne se fera ni à Paris, ni surtout au travail souterrain. Par contre, je voudrais bien qu'on lui propose quelque chose ici, en Corse.

– Ah, cela c'est tout à fait possible. Il y a bien d'autres ponts à construire encore dans ces montagnes et avoir des gens expérimentés nous conviendra bien. Voulez-vous que je le convoque ?

– Oui, merci. Si vous lui proposez une place de chef d'équipe, il acceptera.

– Vous pensez qu'il en est capable ?

– Oui, j'en suis sûr. Je l'ai formé pendant ces trois ans. Il est prêt.

– Donnez-moi deux jours pour lui en parler. Je dois en référer, vous comprenez.

– Bien sûr.

Et il fut fait ainsi. Anghjulu Mattei fut nommé chef d'équipe quelques jours après. Personne ne savait encore que Carlu l'omu eroicu partirait bientôt pour Paris. On fêta la promotion du jeune Corse dignement. Un repas pantagruélique fut cuisiné. Après la charcuterie traditionnelle, on fit rôtir des Sittelles, ces petits oiseaux endémiques de la Corse, en guise d'ortolans, puis tout le monde se régala avec le cochon noir sauvage cuit à la broche qui était tournée par les amis d'Anghjulu et arrosé par une toute jeune fille qui n'arrêtait pas de le dévorer des yeux avec tristesse. On but beaucoup et l'on chanta longtemps les chants traditionnels. Les villages voisins

répondirent aux chansons en chantant eux aussi et c'est toute la vallée qui fit la fête cette nuit-là. Cela est aussi la magie de la Corse.

Deux jours après, Anghjulu quitta son village pour sa nouvelle destination, persuadé qu'il reverrait très bientôt son ami. Mais ici le chantier était définitivement terminé. Un train testeur passa enfin sur la voie ferrée. Et les ouvriers firent leurs bagages.

Charles alla dire adieu à ses amis corses et il termina par Nunziu. Il lui expliqua la situation professionnelle et promit de revenir dès qu'il le pourrait. Il remit une lettre pour Anghjulu, n'ayant pas encore son adresse et il quitta Venaco avec grand regret.

Le retour à Paris

Le retour à Paris fut pour Charles le moment de vivre des sentiments contradictoires et bouleversants. Il avait pris le bateau à Bastia et la traversée lui sembla moins longue. Le bateau à vapeur sur lequel il embarqua avait deux immenses roues sur les côtés et pas de voile. Il était bruyant et l'eau qui coulait de ses roues bruissait comme une cascade. Il laissait sur la mer bleue une grande trainée d'écume blanche dans laquelle jouaient des dauphins. Le navire allait plus vite sans doute puisqu'ils arrivèrent à Nice avec quelques heures de moins qu'à l'aller, du moins dans le souvenir de Charles. À peine arrivé, Charles se précipita à la gare et prit le premier train en partance pour Marseille. Il voulait mettre le plus rapidement possible de la distance entre lui et la Corse. Pour oublier plus vite. Car il voulait oublier.

Il savait qu'il garderait toute sa vie le souvenir des heures merveilleuses passées dans ce décor de rêve qu'est la Corse. Il garderait longtemps en lui les effluves épicés des forêts de châtaigniers, des maquis torturés, des rivières aux cascades échevelées, des clochettes du bétail qui tintaient à la gloire de la liberté. Il n'oublierait jamais le lait chaud des biquettes que l'on trait au soleil levant, le goût fumé des charcuteries si particulier, le parfum goûteux de la viande de cochon sauvage qu'il préférait au sanglier, de la délicatesse de la chair des hérissons. Il entendrait encore longtemps les sérénades accompagnées du son des cordes des guitares que les amoureux allaient chanter le soir tombé, au-dessous des étoiles, sous le balcon de leur dulcinée. Il reverrait avec frayeur dans sa tête les flammes des incendies qui sautaient d'un versant à l'autre les jours de grande chaleur quand un imprudent éteignait mal un feu dans la montagne. Il savait mais ne parlerait jamais des différents familiaux qui endeuillaient trop souvent cette terre âpre et sauvage. Il allait regretter cette belle île surgie au milieu de la mer, cette terre ocre, rouge, verte, bleue, éblouissante de chaleur, de soleil, tourmentée de tempêtes de neige et de vent homériques. Il allait l'aimer comme on aime une femme qu'on ne pourra jamais retrouver. Avec passion. Avec nostalgie. Avec regret.

Mais il la quittait pour vivre un rêve avec une femme réelle. Une femme qu'il désirait depuis si longtemps. Et à présent il faisait route vers elle. Elle l'attendait, l'espérait. Elle l'appelait de tout son être à présent prêt. Il revenait. Le ballotement du train finit par l'endormir et il partit dans un songe érotique. Le voyage lui parut donc très court. Il passa la nuit à Marseille qu'il quitta aux premiers rayons de soleil du matin pour Lyon, puis la capitale où il arriva enfin tard le soir. Il alla dormir dans un hôtel rue de Lyon, pas très loin de la Bastille.

Le lendemain fut une journée radieuse. Charles se leva tôt pour aller se promener dans les rues de la capitale. Ces retrouvailles lui firent un bien immense. À tout point de vue. Il se replongeait dans son histoire passée et retrouvait les sensations oubliées. La veille au soir encore, il craignait le moment où il allait revoir Honorine. Il pensait que la vie en Corse l'avait sûrement éloigné des réalités parisiennes et qu'il aurait du mal à se réadapter. Son amie de cœur avait certainement changé et sa mentalité aussi. Lui, il s'était laissé endormir par une vie plus calme, plus saine, plus tournée vers la nature et le retour aux valeurs campagnardes où la simplicité et la solidarité prévalaient sur le reste. Il avait retrouvé la valeur de la parole donnée, de l'amitié sincère et désintéressée, il devrait sans doute se réhabituer aux mots calculés, aux manières affectées, aux luttes ouvrières. Il devrait réapprendre à calculer son temps de manière différente, à vivre dans le brouhaha de la ville en guise du silence seulement perturbé par les clochettes des animaux domestiques et le chant des oiseaux. Il serait contraint de faire bonne figure à Honorine alors qu'il ne savait pas qui était-elle devenue.

Beaucoup de choses avaient changé sur le continent en quelques années. Le Président Sadi Carnot avait été assassiné quelques semaines plus tôt à Lyon par un anarchiste, les journaux ne parlaient plus que de l'affaire Dreyfus. Aux tables des cafés les gens se disputaient :

- C'est un traître, que voulez-vous qu'il soit ?
- Un innocent attaqué parce qu'il est juif !
- Ben justement, vous venez de le dire, il est juif ! Connaissez-vous des Juifs innocents ? Ils sont fourbes, tricheurs, menteurs, attirés par l'argent.
- Mais d'où tenez-vous cela ? Vous en connaissez des Juifs ?
- Non mais tout le monde sait comment ils sont. Et puis il a beaucoup de preuves contre lui.
- Trop, oui. Ne trouvez-vous pas cela bizarre ?

Et les conversations continuaient comme cela, sans fondement, sans conclusion, chacun restant sur ses positions. Charles était troublé par cette affaire mais sa préoccupation du moment avait pour nom Honorine.

Et si la jeune fille avait évolué dans un sens qui ne lui convenait plus ? Et si sa beauté s'était ternie ? Et si son caractère, déjà fort à l'époque, s'était encore affermi au point de le perturber ? Et si Honorine ne le trouvait plus à son goût ? Et si elle avait pris l'habitude de fréquenter les dandys sophistiqués de Paris ? Et si les manières rustres qu'il avait dû prendre dans la montagne Corse ne plaisaient pas à la jeune fille ? Et si... Il ne cessait de se poser ce genre de questions. Il avait perdu de sa superbe et de sa confiance en lui. Il faisait un complexe. C'est pourquoi cette promenade dans les rues de Paris lui était nécessaire.

Il se rendit compte rapidement que la ville de Paris était éternelle et qu'elle n'avait pas changé. L'air y était le même qu'avant. Les titis s'apostrophaient toujours avec autant de gouaille. Les boulevards étaient toujours bordés d'immeubles majestueux, les petites places secrètes étaient toujours égayées par des fontaines cariatides joyeuses, la Seine déversait toujours ses flots avec la lenteur calculée d'une reine

défilant devant ses sujets. Il passa toute sa journée à refaire connaissance avec sa ville. Au point qu'il en avait oublié de déjeuner et que soudain, le soir venu, il fut pris d'une irrésistible fringale quand il arriva près des halles centrales. Les bâtiments construits par Baltard quelques années auparavant, tout en fer et en arrondis, ces « parapluies, qui sont « le Louvre du peuple » comme avait dit Napoléon III, plaisaient particulièrement à Charles qui s'arrêta donc là pour dîner. Il entra dans une brasserie aux cuivres lumineux dans lesquels se reflétaient les lumières électriques toutes nouvelles et s'installa à une table recouverte d'une nappe à carreaux rouges et blancs. Le serveur lui proposa pour commencer, une bonne soupe à l'oignon, qui fut suivie de la spécialité du bistrot, la Tentation de Saint-Antoine. Cela lui rappela la Corse : un plat composé de morceaux de queue, d'oreille, de museau et de pied de cochon pané. Un régal divin dégusté avec un petit côte du Rhône, devant l'église Saint-Eustache dont le bâtiment gothique imposant se détachait à travers le jardin des halles sur le ciel éclairé de la capitale, juste à côté des pavillons de fer et de verre. Le ciel nocturne de Paris avait changé avec l'arrivée de l'électricité. C'était bien là le seul changement que Charles perçu durant toute cette journée d'immersion dans sa ville retrouvée. Après son repas, il quitta la rue du Pont Neuf et emprunta la rue de Rivoli, passa devant la Tour Saint-Jacques puis l'Hôtel de Ville de Paris et s'arrêta quelques instants devant son ancien appartement rue du Temple. Enfin, il reprit la direction de la Bastille, longeant la place des Vosges et sa cour refermée sur son jardin presque privé avant de prendre à droite la rue de Lyon et de rentrer à son hôtel.

Il n'avait revu ni Honorine ni ses anciens amis. Il avait simplement retrouvé ses sensations, ses sources, ses bases. À présent il était prêt à rencontrer ceux qu'il aimait. Toutes ses craintes envolées, il s'endormit rasséréné, ne fit aucun rêve et fut réveillé le lendemain matin par un beau soleil qui lui faisait, par la fenêtre restée ouverte, des clins d'œil au gré du balancement des branches d'un arbre.

Nous étions dimanche. Honorine devait être à la messe dominicale à la chapelle de la Médaille Miraculeuse. Il décida d'aller surprendre Gaston ce matin. Il arriva chez son camarade en milieu de matinée. Lorsqu'il toqua à la porte, une voix gutturale lui répondit :

- Qui frappe à ma porte un dimanche, jour de r'pos des ouvriers ?
- Carlu l'omu eroicu, dit-il en prenant l'accent corse.
- OHHHH, sacré nom d'une pipe ! Mais c'est Charles mais c'est Charles ! reprit la grosse voix en se précipitant pour ouvrir la porte.

Il ouvrit brusquement et saisit son ami entre ses bras puissants. Charles crut défaillir tant la pression de l'embrassade était forte. Ils riaient tous les deux à présent. Ils se donnaient des tapes dans le dos et s'embrassaient encore. La femme de Gaston, accourue devant tant de bruit, riait aussi et les enfants riaient également de voir le spectacle de ces deux hommes enlacés qui n'arrêtaient pas de crier, de sauter, de se congratuler. La matinée passa ainsi à rire et à reparler du bon vieux temps. Puis vint le temps de donner des nouvelles fraîches du pays et de parler de l'avenir.

– Tu arrives bien, mon gars. Nous allons bientôt créer notre confédération générale du travail. Nous avons du pain sur la planche et surtout nous avons besoin de garçons intelligents.

Il fut pris rendez-vous pour la réunion de section, car Gaston militait toujours à la même section, sauf qu'il en était le chef à présent vu qu'Albert s'était fait écraser par un de ces nouveaux bolides à vapeur qui avancent sans chevaux dans les rues de la capitale. Charles fut navré pour leur camarade et heureux pour son ami. Puis il prit congé après un déjeuner frugal mais très convivial.

Il se dirigea alors vers la rue des Saints Pères. Dans son dernier courrier, il avait dit à Honorine qu'il viendrait la voir vers seize heures, il ne voulait pas être en retard.

Honorine s'était préparée dès le matin non pour aller à la messe qu'elle rata pour une fois mais pour accueillir son ami Charles. Elle avait soigneusement choisi la tenue qu'elle voulait porter. C'était très important pour elle car elle craignait que Charles ne se rende compte des changements physiques qu'elle ressentait dans son corps. Elle savait que les autres ne s'en apercevaient pas car ils la voyaient tous les jours. Mais Charles les percevrait. Et elle ne le souhaitait pas. Pas tout de suite en tout cas. Elle voulait d'abord savoir réellement où il en était de ses sentiments. Et elle voulait aussi savoir où elle-même en était vraiment après une si longue absence.

D'autant plus que beaucoup d'autres choses avaient changé pour elle pendant ce temps. La direction du Bon Marché lui avait proposé de prendre la suite de l'adjoint du chef de rayon bonneterie lorsque celui-ci était décédé brusquement chez lui. Honorine avait pensé un instant que cela arrivait trop tôt mais elle avait accepté finalement le poste. Elle y avait mis toute son énergie et tout son cœur. Même si cela lui avait permis de moins penser à Charles, elle n'en avait pas moins ressenti la souffrance de l'absence. Elle avait dû s'endurcir. Sur tous les plans. Elle cherchait à se conduire comme les hommes responsables de rayons qu'elle côtoyait journallement à présent au cours des réunions de travail en commun.

Et petit à petit ses collègues et ses employées avaient oublié qu'elle était une femme. Elle avait forcé sa voix, s'était astreinte à parler d'un ton un peu plus grave. Elle avait aussi changé imperceptiblement ses tenues vestimentaires pour en adopter des plus strictes, moins colorées, moins féminines. Un jour, elle avait fait raccourcir ses cheveux et adopté une coupe moins vaporeuse. Insensiblement, elle avait "masculinisé" son allure générale. Et son autorité naturelle s'en était renforcée.

Elle se consacra donc à son nouveau poste et ce fut le début d'une aventure professionnelle exaltante et rarissime pour une femme de cette époque-là. Son intelligence commerciale doublée de ses qualités naturelles au commandement et de ses facultés à l'empathie l'aidèrent à s'imposer et elle devint vite l'objet de jalousie au sein des autres femmes et aussi des hommes qui pour certains la désiraient dans leur lit plutôt que dans le rayon à leur place. Cependant, la Direction qui voulait en faire un exemple de sa politique de modernité la protégeait.

C'est aussi à cette époque, alors qu'elle était seule et sans appui personnel ou familial véritable qu'Honorine commença à percevoir les changements qui s'opéraient

en elle. Elle ne savait pas trop comment les analyser, ni comment cela se produisait vraiment mais elle réalisait que son corps changeait. Elle avait l'impression de s'épanouir, de se réaliser. Elle pensait qu'elle était comme un papillon qui sortait de son cocon. Certaines femmes s'en rendaient compte vaguement qui la regardaient différemment. Leur regard se chargeait d'abord d'étonnement, il virait ensuite souvent à la crainte et parfois même Honorine y percevait de la haine, sans qu'elle comprenne pourquoi. Et petit à petit elle perçut mieux ce qui lui arrivait. Elle se posa bien des questions, n'étant pas vraiment sûre de ses conclusions et hélas Charles n'était pas là pour l'aider, pour en discuter avec elle, pour donner son appréciation sur cette transformation. Et d'ailleurs cela lui aurait-il plu ?

Sa situation hiérarchique lui imposait de ne plus habiter avec les autres vendeuses et elle se mit à chercher un appartement si possible pas très loin du magasin. Compte tenu de ce qu'elle nommait en son for intérieur "ses troubles chrysalidaires", cela lui sembla très opportun. Elle finit par trouver un petit logement adorable juste à l'angle de la rue des Saints-Pères et de la rue de Grenelle. Il s'agissait d'un logement en contrebas d'une courette, constitué d'une pièce à vivre, d'une chambre, d'une petite cuisine et d'une minuscule pièce d'eaux. La pièce à vivre et la cuisine étaient très claires car deux grandes baies vitrées donnaient sur la courette. La chambre située à l'arrière était plus sombre car seule une sorte de vasistas prenait le jour d'un puits de lumière carré qui ne faisait pas plus de deux mètres de côté. La salle d'eau était borgne.

En fait, à cet endroit les rues de Grenelle et des Saints-Pères se croisent en un angle biseauté occupé par un beau portail à double battant en bois travaillé s'ouvrant sur un porche abrité d'où partait un escalier de bois juste en face de la loge du concierge et la courette à gauche. Le portail était flanqué de chaque côté de deux magasins d'accessoires de décoration et de fanfreluches ravissantes. Les articles vendus étaient d'une finesse et d'une délicatesse toutes particulières. Au premier étage un balcon à balustre tout en volutes de fer forgé courait au-dessus des magasins et du portail. Un deuxième étage terminait ce petit immeuble et les combles avaient des yeux de bœuf qui devaient probablement éclairer des chambres de bonne. Le tout était très chic et Honorine était ravie d'y habiter.

La matinée était vite passée et Honorine n'avait pas pu manger tant elle angoissait à l'idée qu'elle allait bientôt revoir Charles. Son Charles ? C'était là aussi une interrogation anxieuse. Elle ne cessait de penser à la conversation qu'elle aurait avec lui. Elle avait décidé de voir comment il réagirait en la voyant. Il avait quitté une jeune fille au caractère qui s'affirmait, il allait retrouver une femme en pleine évolution physique, sociale, mentale. Comment allait-il prendre cela ?

Le temps passa et il fut l'heure d'accueillir Charles. Honorine reconnut le son de la clochette qui lui était réservée. Elle se dirigea avec émotion vers la porte qui s'ouvrait dans le portail. Son cœur battait à tout rompre. Elle ouvrit la porte et aperçu Charles qui lui souriait.

Les années de plénitude

Ce soir-là, après leur visite à la chapelle, Honorine se fit plus belle encore que d'habitude. Elle lui dit que ce soir, il pourrait lui dire au revoir dans sa chambre. Sereine et décidée, elle se glissa dans les draps et attendit avec appréhension que Charles la rejoigne.

Il avait du travail lui avait-il dit. Il devait préparer sa réunion du lendemain qui traiterait des problèmes de sécurité dans le métro. Bien sûr, il en avait parlé avec le Parti et le syndicat auparavant mais il voulait que les propositions qu'il allait faire soient perçues comme les siennes et non comme des offres téléguidées de l'extérieur. Il voulait donc pouvoir restituer les souhaits du syndicat avec ses propres mots. Ce qu'Honorine ne savait pas, c'est qu'il était aussi fort préoccupé par sa brusque décision. Il devait y réfléchir car les conséquences seraient lourdes et il voulait être sûr de pouvoir les assumer. Il prenait des notes relatives à sa réunion du lendemain mais il revenait aussi sans cesse à son problème personnel: Devait-il rejoindre Honorine dans son lit, comme cela, sans autre forme ?

Depuis sa chambre, Honorine entendait crisser la plume sur le papier. Elle aimait bien ce petit bruit particulier que faisait le porte-plume avec sa plume en acier. De temps à autre, Charles secouait le trop-plein d'encre quand il plongeait le porte-plume dans l'encrier. Puis il grattait à nouveau le vélin pour y déposer le résultat de ses réflexions. Il écrivait vite et le crissement régulier de la plume commença à bercer Honorine qui s'assoupit puis finit par s'endormir.

Elle fut réveillée par des petits coups frappés à sa porte. Charles lui demandait l'autorisation d'entrer. Elle aperçut immédiatement le jour au travers de sa fenêtre et réalisa qu'il ne l'avait pas rejointe la veille. La jeune femme s'en inquiéta et en fut même courroucée. Elle s'offrait à lui et il ne daignait pas l'honorer ! Pourtant quand Charles entra, ses angoisses se dissipèrent tout de suite. Il était resplendissant de bonheur. Il arborait son plus beau sourire et ses yeux brillaient des mille feux qu'ils avaient quand il lui avait préparé une surprise.

Il l'aida à se lever et lui déposa un baiser sur le front. Dans la pièce à vivre, il avait préparé le petit déjeuner. La table ronde était recouverte d'une nappe blanche en lin, toute brodée au point de croix. Le dessin représentait deux oiseaux qui s'envolaient, tenant en leur bec un coin de voile. Au-dessous, se devinaient deux cœurs enlacés

autour d'un nid de roseaux. Sur la nappe, fumaient deux grands bols de lait et une assiette posée devant, contenait des croissants et des petits chocolats tout droit sortis de chez Debauve et Jallais le grand faiseur de la rue des Saints Pères.

– Charles, ô Charles ! Mais c'est merveilleux ! Quel événement fêtons-nous là ?

– Tout dépend de la réponse que tu vas apporter à ma question. Ce sera un événement heureux ou pas.

– Mon Dieu ! Tu me fais peur. Mais qu'elle est ta question ?

– Honorine, nous nous connaissons depuis pas mal de temps à présent. Nous vivons ensemble, séparément mais ensemble depuis quelques années. Nous ne sommes plus des enfants, nous savons parfaitement ce que nous faisons. Chacun de nous a une croix à porter comme on dit chez tes amis catholiques. Jusqu'à présent, nous avons vécu ainsi et tu sais que cela me pèse, comme je sais que tu en souffres aussi. Hier tu m'as fait un beau présent en me disant que tu m'attendais dans ta couche. Nous savons tous deux ce que cela signifie et quelle portée cela aura dans le futur.

– Charles, non, je t'en prie arrête. Je n'aurai pas dû dire cela. Je le retire.

– Pourquoi refuses-tu de poser le problème ? Je ne peux plus continuer ainsi. Tu as accepté mon secret et j'ai accepté le tien. Alors pourquoi refuser la vie qui nous tend les bras ?

Il s'interrompit un instant. Elle le regardait avec ses yeux grand ouverts en l'attente de quelque chose d'important.

– Honorine, veux-tu m'épouser ?

– Charles, ô Charles ! Comment pourrions-nous ? lui répondit-elle avec des larmes aux yeux.

– Notre secret nous appartient. Nul ne doit le savoir et si tu t'en es ouverte à ton confesseur, il ne peut pas en parler et acceptera notre union car...

– Mais Charles, tu veux m'épouser devant Dieu ?

– Mais enfin, parbleu, oui ! Accepterais-tu qu'il en soit autrement ? Devant Dieu, tu ne seras plus pécheresse.

– Tu sais bien que si.

– Non. Rappelle-toi ce que t'as dit ton confesseur après avoir consulté toute la hiérarchie catholique. Tu peux le faire. Nous pouvons le faire. Nous nous aimons suffisamment fort et notre union nous permettra de nous aider encore plus et mieux. N'est-ce pas le sens du commandement de Jésus quand il dit « aimez-vous les uns les autres » ?

– Certes. Et Marie m'a bien dit que je devrais me consacrer à « l'homme de fer ». Tu as raison Charles. J'accepte avec joie car c'est le plus grand de mes vœux.

Et ce fut ainsi qu'Honorine organisa le mariage religieux et Charles prit rendez-vous devant le maire. Le curé de la chapelle de la Médaille Miraculeuse fut surpris de la démarche de sa paroissienne. Il commença par exiger de voir Charles et d'avoir avec lui une conversation privée. La rencontre le rassura. Charles était parfaitement informé de la situation et de l'état d'esprit d'Honorine. Il l'acceptait et en plus il avait accepté également d'être baptisé et de faire sa communion après quelques remises à

niveau en catéchèse. Le curé refit donc le chemin vers sa hiérarchie pour lui poser la question du mariage de ces deux êtres si particuliers. L'union fut autorisée et le mariage eut donc lieu en décembre 1903.

La fête fut stricte et simple car leurs amis respectifs n'étaient pas vraiment du même monde. Les catholiques ne comprenaient pas comment elle pouvait épouser un athée notoire, les « rouges » ne pouvaient décemment pas cautionner une union devant Dieu. La famille de la jeune fille était montée à Paris mais désapprouvait ce mariage avec un inconnu de la capitale qui ne semblait pas très cultivé de surcroît. Le père Péroire comptait que sa fille reviendrait au pays, sur Périgueux pour épouser le fils du quincaillier Boutillard. Sa boutique était belle et bien tenue. Il ne manquait, depuis le décès de la mère, qu'un sourire de femme pour accueillir la clientèle. La mère aurait bien aimé que sa fille revienne car elle la sentait fragile et différente et s'inquiétait de ce qui pourrait lui arriver. La mère de Charles par contre était tout heureuse de ce mariage. Elle avait déjà rencontré Honorine et trouvait qu'elle serait la femme parfaite pour son fils. La sœur de Charles avait pu se libérer de ses obligations à l'hôpital et elle était venue avec un jeune homme de belle allure. Un peu guindé peut être ou simplement timide mais qui était resté sur sa réserve toute la journée. Cependant, la fête fut belle et Gaston y alla de ce commentaire sans appel :

– Sacré couillon ! J'avais ben toujours dit que t'en étais un grand. Et pis te voila ben « sacré » à présent avec les "bondieuseries auxquelles on a assisté tout à l'heure". C'est une bonne cause, mon gars, si t'oublie pas La Cause ! Bon sang de bonsoir, v'la mon Charles qu'est casé à une bigote et ça m'en assèche la glotte ! À boire ! Eh, le cureton, amène "don" ton vin d'messe et qu'on cause d'histoires de fesses !

Là-dessus, quelques plaisanteries fusèrent. Très vite Charles y mit bon ordre et la fête continua entre gens polis et bien éduqués. On ne parla pas de choses qui fâchent et surtout pas de Dreyfus qui venait d'être gracié mais pas encore innocenté. Les conversations portèrent plutôt sur cet événement sportif extraordinaire qui avait eu lieu en juillet dernier: une course cycliste appelée "Le tour de France" et dont seuls quelques-uns connaissaient les tenants.

– J'y étais, disait un convive. Ils sont partis de Montgeron pas loin de Créteil, sur la route qui mène à Melun. C'était extraordinaire tous ces gars à vélo avec leur casquette et leurs boyaux enroulés autour de leur poitrine.

– Mais c'est vrai qu'ils ont fait la course sur plus de 300 kilomètres ?

– Eh ben oui ! Chaque étape faisait plus de trois cents kilomètres même celles de montagne. Et plusieurs jours durant. Ils sont fous. Je ne crois pas qu'ils recommenceront.

– Une course comme cela ne peut pas durer. C'est trop dur.

– Ils ont escaladé des montagnes avec leur vélo ?

– Non, parbleu, ils les ont montées en roulant sur les routes, voyons. Mais vous vous en sentez capable, vous ?

– Ah pour sûr non. Et dites-moi comment faisaient-ils pour manger et dormir ?

Et ils se mirent à discuter des étapes et des coureurs magnifiques de courage et d'abnégation qui avaient participé à cet exploit destiné d'après eux à rester unique.

Cette journée d'hiver fut magnifique. À la mairie, tout s'était passé rapidement. Le maire n'avait pas relevé de chose particulière, les témoins avaient bien signé les documents, le tout était déjà fini un quart d'heure après avoir débuté. La cérémonie religieuse s'était déroulée dans la chapelle rue du Bac, éclairée par un soleil rasant doré qui donnait des couleurs splendides à toute la chapelle. Honorine avait revêtu une robe blanche dont le bustier était fermé par un col officier et des boutons de satin. La robe était droite, le plissé de la jupe simple avec des roses sur chaque côté d'où partaient trois volutes de tissus formant une guirlande. L'ensemble rehaussait la beauté androgyne de la nouvelle épouse. Sa minceur et son port gracile étaient accentués par cette sorte de mantille brodée qui recouvrait sa tête et lui descendait sur les reins, le long de ses épaules. Charles portait un habit de circonstance sobre, à queue-de-pie courte et un chapeau assorti. Une Lavallière gris perle ornait sa chemise blanche. Le prêtre était resté dans une sobriété contrôlée et avait exercé son devoir sans ostentation ni provocation eu égard au public et à la condition particulière du couple.

Ils avaient réservé la salle d'un petit restaurant rue de Fleurus, pas très loin et le repas fut digne des plus grandes agapes provinciales avec les meilleures spécialités périgourdines. Les vins coulèrent à flots, les invités se mirent bientôt à danser et à se mélanger et finalement, tout ce beau monde passa un moment inoubliable, convivial et sans histoire malgré leurs différences.

À la fin du repas, les jeunes mariés s'éclipsèrent vers un hôtel du boulevard Saint-Germain. Le porche d'entrée était superbe. Chaque côté était flanqué d'une statue, grandeur nature, d'une divinité grecque. Elles se faisaient face et leur tête surmontée d'une couronne en guise de pilastre, supportait le chapiteau. En plein cœur du chapiteau, un mascarón magnifique rehaussait la beauté architecturale de cette entrée avec deux angelots qui encadraient le dessin héraldique lui-même. Les déesses étaient reliées au-dessus par des guirlandes de feuilles de chêne et de lauriers enlacées qui couraient sur la base du chapiteau. Le hall de marbre de Carrare resplendissait sous l'éclairage d'un lustre antique qui avait été récemment électrifié. Le concierge de l'hôtel les dirigea vers leur chambre et ils purent enfin goûter aux plaisirs intimes dans un cadre féérique. Ce fut une révélation exquise pour Honorine qui craignait que cela ne se passe mal et Charles retrouva là des sensations qu'il avait déjà connues et appréciées mais dont-il se passait depuis longtemps par amour pour Honorine.

Leur vie de couple commença donc vraiment à partir de ce moment-là. Ils étaient déjà très fusionnels, ils le furent encore plus. Ils s'entendaient déjà à merveille, ils se comprirent davantage. Ils partageaient déjà deux secrets, ils en construisirent un troisième, plus énorme encore. Honorine s'était donnée à lui le soir de leurs noces, un jour arriva où elle se libéra complètement et c'est elle qui le prit. Ils découvrirent à ce moment-là des sentiments et des sensations qu'ils ne connaissaient pas encore. Et cela les rendit plus fort, plus pugnaces, plus ouverts aux autres aussi car plus sûrs d'eux et de leur droit. Ils vécurent aussi plus respectueux des autres et firent preuve de plus de clémence envers les démunis et de rigueur envers les puissants. Ils franchirent ainsi au fil des années les difficultés et les obstacles.

Charles qui dirigeait la commission de sécurité du métro put faire adopter rapidement des changements importants tels que le doublement des systèmes d'éclairage, la pose de balises de sortie dans les couloirs et sur les quais, l'abandon progressif des voitures de voyageurs en bois au profit du tout acier et cela fut effectif dès l'année 1905. Dans le même temps, il continuait aussi à superviser ses équipes pour la construction des ponts qui traversaient la Seine et des stations aériennes. Son expérience Corse lui servait pleinement. Il ne tarda pas à être nommé chef de chantier.

Honorine avait doublé en trois ans le chiffre d'affaires des rayons saisonniers en faisant intervenir dans le magasin des démonstrateurs spécialement formés par les fabricants. Elle dressa des fiches de suivi d'articles pour mesurer l'évolution hebdomadaire des ventes et s'en servit pour réguler les commandes et donc les stocks. La trésorerie de ses rayons s'en améliora d'autant et ses résultats financiers aussi. On créa pour elle le poste de responsable général de la gestion des stocks.

Ils travaillaient beaucoup mais sortaient aussi très souvent. Leur niveau de vie s'était nettement amélioré et ils profitaient de leur argent, de leur temps et de leur jeunesse. Sans enfant, ils étaient tout l'un pour l'autre et leur union devint fusionnelle. Honorine attira peu à peu Charles vers des notions de culture générale et artistique, lui la dirigea doucement vers une plus grande compréhension du monde des travailleurs de base. Ils allaient souvent ensemble dans les meetings (comme on dit aujourd'hui) politiques et sociaux et aussi dans les musées, au théâtre et à cette invention merveilleuse qu'était le cinématographe. Ils ne suivirent pas vraiment la progression d'une autre invention de leur temps, les avions. Et pourtant, on en parlait beaucoup.

– Charles, que penses-tu de ces fous qui essaient de voler dans leurs drôles de machines ?

– Qui t'en as parlé, mon cœur ?

– Monsieur Duportien, en réunion de direction, nous a fait tout un laïus sur ce mode de déplacement. Il nous a dit que cela deviendrait très vite un moyen de transport ultrarapide et que cela plairait à tout le monde.

– Ben, en fait, je ne sais trop qu'en penser. Bien sûr, c'est le rêve de tous les hommes. Voler comme un oiseau, tu te rends compte ?

– Pas très bien, non. Qu'est-ce que cela apporte de plus ?

– Ben, la liberté, tiens ! Si tu voles, tu côtoies les Dieux !

– Côtoyer les Dieux. Mais c'est absolument un péché d'orgueil qui doit être puni.

– Oh, mon cœur ne mélange pas toujours tout. Il faut vivre avec son temps voyons.

– Vivre avec son temps ne veut pas dire défier les Dieux ! D'autres ont essayé déjà. On sait ce qu'il est advenu d'Icare.

– Bien sûr, bien sûr. En fait il s'agit là d'utiliser les progrès que l'homme peut faire grâce à l'intelligence que lui a donnée Dieu lui-même. Et je crois que c'est un progrès. Alors est-ce que ces engins qui font des sauts de puce deviendront des champions du transport, je ne crois pas mais des attractions foraines, sûrement.

– Je pense comme toi. Ce n'est pas pareil avec le cinématographe qui nous permet de voir presque en temps réel tout ce qui se passe dans le monde !

– Et qui nous fait rêver aussi avec ses histoires et rire !

– Oh, oui. Tu te souviens de cette personne arrosée ?

– Absolument. C'était un grand moment de dérision. Et puis cela nous dit bien qu'il faut toujours faire attention à ce que l'on dit ou fait. Ce cinématographe fait de la morale. Il sera à n'en pas douter un instrument d'éducation des masses populaires.

– Cette fois c'est toi qui en profites pour parler de politique.

– Oui mon cœur, tu as raison. Mais il n'empêche que j'ai raison aussi.

Et il avait raison en effet, en tout cas pour le cinématographe dont on parlait souvent dans "L'Humanité" le journal du peuple que Jean Jaurès avait fait paraître dès la mi-avril 1904. Son ami Gaston y travaillait à présent comme responsable des machines rotatives. Et en ce moment, début décembre 1905, on y parlait aussi et surtout bien sûr, de la loi que le sénat venait d'adopter: La loi de séparation des Églises et de l'État.

Charles, qui avait adhéré à la toute nouvelle Section Française de l'Internationale Ouvrière, la SFIO, en discutait souvent avec Honorine et Gaston. Les débats étaient chauds.

– Ah ! v'là ben une bonne chose. Ils vont plus s'enrichir sur l'dos des pauv' crédules.

– Gaston ne dis pas n'importe quoi.

– Mais Honorine, j'dis po n'importe quoi !

– Mais si. L'Église ne s'est jamais "enrichie" sur le dos des pauvres. Ce sont les riches qui lui font des dons. Elle ne demande aux pauvres qu'une participation, lors des messes.

– Reconnais, mon cœur, que l'Église est riche.

– Je ne dis pas. Mais pas sur le dos des pauvres. Tu oublies Charles que c'est l'Église qui a toujours géré les hôpitaux, qui soigne les pauvres, qui leur donne à manger, qui remplit un rôle social éminent dans notre société. C'est plutôt à vous de le reconnaître.

– Ben, tu vois mon gars ! L'Église fait notre travail. C'est très bien que la loi sépare tout ça. Honorine, tes curetons doivent s'occuper des bondieuseries et pas d'autres choses ! L'État doit s'occuper de l'administratif, de ce qui concerne la collectivité et nous les syndicats, on doit s'occuper du bonheur du peuple. À chacun sa partie !

– Et comme cela, on voit tous les étrangers envahir la France et prendre les bonnes places. Et les Juifs qui en profitent pour tisser leur toile. Vous ne voyez pas que ce sont eux les grands vainqueurs de cette affaire.

– Honorine ne remets pas cela avec les Juifs ! Là, il s'agit des Chrétiens.

– Mais vous ne comprenez pas ! Il ne s'agit pas de la séparation de l'Église et de l'État mais DES Églises, c'est-à-dire des religions, toutes les religions et de l'État. L'État ne pourra plus rien contrôler à présent et en particulier ce que feront en douce les minorités cultuelles.

– Mais non ! C'est exactement le contraire.

– Et pis, main'nant on sera mait'es chez nous, pour sûr. Il faut diriger nous-mêmes not' destin.

– Tout cela ne nous mènera pas au bonheur loin de là !

– Charles, dis-y don' de se taire ! J'aime ben ta bigote mais tu lui laisses trop la parole.

– Eh, Gaston ! Les femmes ont bien le droit à la parole dans nos réunions, non ? Alors Honorine à droit aussi de dire ce qu'elle pense.

– Ah, vous les socialistes, car t'es plus un vrai rouge à présent que t'es à la SFIO, vous les socialistes, vous comprenez rien. Tiens, je préfère me rentrer chez moé. À la revoyure mes amis. Je pars avant qu'on s'fache pour de bon.

Au travail, le métro avançait bien. Les habitants de Paris voyant le résultat des lignes déjà construites ne râlaient plus que pour la forme et acceptaient assez bien les embarras temporaires créés par le percement des tunnels et la construction des passages aériens. Les Parisiens faisaient un triomphe au métro qui était à présent le moyen de transport le plus rapide et le plus sûr de la capitale. Mais cela ne s'est pas fait sans prouesses techniques, en particulier pour traverser la Seine par en dessous.

– Te rends-tu comptes, mon cœur, qu'il nous faudra construire des caissons en acier puis les faire flotter sur la Seine jusqu'à leur emplacement futur avant de les faire couler là où ils devront être raccordés de chaque côté des rives ?

– Ce tunnel ne sera pas dangereux ? Il ne va pas rouiller ?

– Non, mon cœur, on va ensuite le recouvrir de béton. Il durera l'éternité.

– Alors, toi, mon homme de fer, tu te transformes en homme du béton ?

– Ah, non. Une fois les caissons qui constitueront le tunnel sous la Seine réalisé, je construirais avec mes équipes le caisson d'acier de la future station Saint-Michel que l'on "foncera" dans le sol cette fois.

– Et c'est prévu pour quand ?

– Ben, le tunnel sera fini cet été et je commencerai le "Saint Michel" comme on dit dès septembre. Je pense que l'on aura fini l'an prochain.

– Entre-temps tu auras eu ton congrès à Amiens.

– Oui, la CGT se réunit à Amiens le début octobre de cette année.

– C'est quoi le thème cette fois ?

– L'indépendance syndicale.

– Mais vous n'êtes pas indépendants ?

– Oui et non. Nous vivons surtout grâce aux subsides de l'État en attendant d'avoir assez de syndiqués cotisants, alors il faut s'assurer et imposer que nous soyons bien indépendants de l'État même s'il couvre nos frais. C'est important.

– Oui, je comprends. Car si l'État tombe dans les mains des partisans de la droite réactionnaire comme vous dites, autrement dit dans les mains des gens comme moi, vous avez peur qu'il ne vous coupe les vivres ou vous oblige à être plus "gentils". C'est cela ?

– Tu es merveilleuse. Tu comprends tout si vite.

– Alors quelle sera ma récompense ?

– Une promenade en bord de Seine pour te montrer le pont du métro près de la gare d'Austerlitz.

Ils partirent donc faire cette promenade. En sortant de l'immeuble, ils prirent donc vers la droite et passèrent devant la boutique de décoration qui bordait le porche. La devanture était très largement ouverte sur l'extérieur grâce à ses vastes baies vitrées. Les boiseries extérieures de couleur bleue étaient agrémentées de losanges et autres formes géométriques peints en bleu plus clair. La fragilité des vitres nécessitait l'utilisation de croisillons de fer mais l'ensemble donnait une impression de légèreté et de clarté extraordinaire. Honorine adorait ce magasin. Les articles exposés là ainsi qu'à l'intérieur semblaient tous être uniques et ils étaient présentés en situation. Les clientes, qui entraient dans cette boutique qui respirait le bonheur, devaient sûrement toutes sortir avec l'article convoité. Honorine en avait fait l'expérience. Elle était souvent ressortie de ce magasin avec une babiole délicieuse qui décorait harmonieusement leur intérieur.

Charles vit bien le regard qu'elle jeta vers la vitrine et l'entraîna rapidement pour couper court à toute nouvelle tentation. Elle ne fut pas dupe de son empressement calculé.

– Charles, ô Charles...

– Non, non, non, mon cœur. Pas aujourd'hui. Nous allons nous promener sur les quais.

– Juste pour voir la nouvelle lampe à poser.

– Honorine, non.

Il lui arrivait en effet de devoir faire preuve d'autorité ou en tout cas de fermeté. Honorine avait en effet tendance à être un peu dépensière. C'était vraiment par amour des jolies choses fines et délicates plus que par caprice. Elle aimait les objets qu'elle achetait et les gardaient tous le plus longtemps possible. Cela faisait que leur petit appartement était devenu au fil du temps un véritable magasin d'objets délicats, souvent précieux mais de plus en plus encombrants.

– Il va falloir nous séparer de quelques objets, mon cœur.

– Charles, ô Charles ! Non. Je les aime tous, tu le sais bien mon chéri. Ne m'oblige pas à me séparer de ces petites choses.

– Tu sais bien que nous n'avons plus de place. Ou alors tu ne devras plus acheter d'autres babioles comme tu les appelles.

– Écoute, Charles, est-ce que je te refuse quoi que ce soit ? Dans quelque domaine que ce soit ?

– Mon cœur, tu exagères. Suis-je donc si exigeant ?

– Parfois oui. Charles, oh ! Charles regarde, la chocolaterie a sorti une nouvelle variété. Allons nous en déguster ?

Ils étaient arrivés devant l'ancien cimetière protestant de la rue des Saints-Pères, fermé depuis la fin du XVII^e siècle et dont il ne restait plus que six colonnades surmontées de six vases funéraires. La chocolaterie Debauve et Jallais avait ouvert là depuis près de cent ans et ses chocolats de très haute qualité attiraient nombre d'amateurs exigeants. Une odeur délicieuse de sucre parfumé et de ce parfum si caractéristique des fèves de cacao planait au-dessus de la rue entre l'arrière de l'école des sciences politiques fondée quelques années avant et la faculté de médecine qui descendaient vers la rue Jacob.

- Mais comment peuvent-ils étudier convenablement ?
- De qui parles-tu ?
- Des étudiants en médecine et en politique !
- Mon cœur adoré, ils ne peuvent pas. C'est la raison pour laquelle nos politiques sont si mauvais et nos médecins aussi !
- Charles, voyons ! Tu ferais mieux de m'offrir quelques douceurs.

C'est ce qu'il fit pour se faire pardonner sa mauvaise plaisanterie. Ils achetèrent un ballotin de petites "Truffes Africaines", spécialité inventée lors de l'exposition universelle de 1900 et qui plaisait toujours. Ils allèrent s'asseoir un peu plus bas dans la petite cour des Saints Pères et dégustèrent leurs friandises tout en écoutant le chant frais de la fontaine qui déversait son eau claire dans une vasque en forme de coquille.

- Charles, ô Charles ! c'est vraiment délicieux. Prèsque aussi délicieux que toi.
- Oui, mon cœur. Délicieux mais cela est beaucoup plus sucré que tes baisers.
- Et que les tiens, coquins ! dit-elle en rougissant.
- C'est vrai que, là aussi, les chocolats sont plus sucrés. Mais j'aime aussi beaucoup ta saveur intime.
- Charles, ô Charles ! On pourrait nous entendre !
- Tu as raison. Pardonne-moi. Reprenons notre promenade.

Ils continuèrent vers les bords de Seine et prirent à droite le quai Malaquais. Comme à chaque fois, Honorine s'extasia devant les statues de la cour du Palais des Beaux-Arts. Ces sculptures d'hommes quasiment nus, à la façon de la Grèce antique, lui plaisaient particulièrement. Elle leur trouvait une grâce particulière et leurs muscles saillants la faisaient rêver.

- Si j'avais été un homme, un vrai, j'aurais aimé être comme cela.
- Et crois-tu que cela m'aurait plu, mon cœur ?
- Tu ne trouves pas cela beau ?
- Sur les statues, oui. Mais je ne suis pas bâti comme eux. Cela te gêne-t-il ? Le regrettes-tu ?
- Oh non, mon Charles. Je t'aime comme tu es. Toi au moins tu es vivant, en chair et en os et j'adore ta virilité. Ces Grecs étaient paraît-il moins virils.
- C'est une légende, je pense. Et de toute façon le fait d'être des hommes-femmes ou des femmes-hommes ne les rendait peut-être pas moins performants. Qu'en penses-tu ? Lui dit-il avec un sourire en coin.
- Ce serait plus à toi de le dire, non ? Oh, Charles cette porte est magnifique. Je ne l'avais pas remarquée encore !
- C'est parce que le portail du palais t'intéresse moins que les statues de la cour. Mais c'est vrai, regarde les médaillons du tympan, ils sont ornés de bas-reliefs splendides.

Ils continuèrent ainsi à s'extasier en passant devant la maison où était né Anatole France, atteignirent l'Institut de France avec ses colonnades majestueuses et son dôme au-dessus de la coupole en arrière-plan. La beauté classique et grandiose de ce bâtiment exceptionnel donnait des frissons à Honorine.

– Charles, te rends-tu compte qu'il y a ici cinq académies parmi les plus prestigieuses au monde ?

– Cinq ? Mais lesquelles ?

– Eh bien, l'académie française, l'académie des sciences, l'académie des beaux-arts, l'académie des inscriptions et des belles-lettres et l'académie des sciences morales et politiques

– Ah, eh bien j'y serais peut-être un jour alors, avec Gaston et puis Jean Jaurès évidemment.

– Charles, tu es incorrigible. Je parle sérieusement.

– Ce quartier me rappelle plus la fois où j'ai failli mourir et où la police m'a cru complice des cambrioleurs qui voulaient dévaliser la bijouterie, pas très loin d'ici.

– Oh ! Ne parle plus de cela. C'était il y a longtemps. Allons, pressons le pas, nous n'avons fait qu'une petite partie de notre promenade.

Ils filèrent donc le long du quai des Grands Augustins, passèrent devant le fameux restaurant "La Pérouse" à l'angle de la rue des Grands Augustins où fut intronisé au numéro 8, Louis XIII une heure après l'assassinat de son père Henri IV et sans discuter de ce fait historique, franchirent la place Saint-Michel et longèrent Notre-Dame de Paris. Peu après, quai de la Tournelle, ils aperçurent au loin le nouveau pont de fer destiné au passage du métro.

– Comme tu peux le voir, mon cœur, ce pont franchit la Seine d'un seul jet et sur 140 mètres. Cela nous a posé des problèmes car les bateaux, qui devaient stationner sur le fleuve pour soutenir les poutrelles lancées dans le vide, bougeaient sans arrêt au passage des barges de transport qui naviguent sans cesse dans les deux sens.

– Mais, Charles, en plus, c'est beau !

– Oui, n'est-ce pas ? Monsieur Fulgence Bienvenüe voulait absolument que le pont soit esthétique, comme les gares aériennes que nous construisons, d'ailleurs.

Il était fier de son travail et de la construction du réseau métropolitain. Ses supérieurs et aussi ses équipiers, avaient tous le désir de faire vite, bien et beau pour contrer leur concurrent. La compagnie du Nord-Sud que l'on annonçait pour très bientôt promettait de construire un métro mieux équipé, utilisant de meilleures machines, avec plus de confort et des stations plus belles.

Honorine riait de voir Charles faire attention à cela, lui qui ne comprenait pas ses craintes face aux "Galeries Lafayette" et au "Printemps". Ils restèrent là un moment à admirer l'ouvrage, puis rebroussèrent chemin en remontant le long du Muséum National d'Histoire Naturelle, avant de se diriger vers le jardin du Luxembourg tout proche. Ils s'y reposèrent un instant à l'ombre des grands arbres. Ils rejoignirent ensuite la rue des Saints Pères en passant par la rue Bonaparte et Honorine voulu bien sûr faire une halte à l'église Saint-Sulpice pour y faire une prière.

Elle ne regarda pas les orgues exceptionnelles avec leur pendule, soutenues par des colonnes grecques. Elle passa devant la chaire de Charles de Noilly accessible par deux escaliers et son prêcheur couvert d'un dôme surmonté de la vierge donnant le sein et caressant des enfants. Elle fila directement vers la chapelle de la Vierge, tout au fond de l'église, la dernière des vingt et une chapelles qui bordent la salle des

fidèles. Pendant qu'Honorine était à l'intérieur, Charles attendait dehors. Il admirait l'édifice fait de colonnades, de promenades et d'arches qui mènent aux tours rondes. Il se demandait bien ce que pouvaient signifier les textes en hébreu gravés sous les chapiteaux. Il restait ébahi devant les bas-reliefs et les cinq grandes portes extérieures. Il se promenait sur la place autour de la fontaine gigantesque octogonale décorée de lions impressionnants. Elle s'élevait sur trois niveaux et l'on pouvait admirer tout en haut, les portraits sculptés des évêques célèbres qu'étaient Fénelon, évêque de Cambrai, Massillon, évêque de Clermont, Fléchier, évêque de Nîmes et Bossuet, évêque de Meaux.

Ils rentrèrent chez eux une demi-heure plus tard, heureux de cette promenade dans leur beau quartier si riche d'Histoire.

Les quelques années qui suivirent leur passèrent un peu sur la tête comme on dit, car il ne se passa rien d'extraordinaire dans le pays, à part peut-être l'arrestation de syndicalistes CGT par Clemenceau le premier août 1908.

Gaston était furieux, d'autant que cela faisait suite à des affrontements successifs de la troupe avec des grévistes un peu partout. Le Parti et le syndicat décidèrent de faire vraiment la guerre au gouvernement et les relations entre les syndicalistes et le patronat se tendirent vraiment. Mais Charles était bien trop préoccupé par les difficultés techniques qu'il rencontrait dans son travail pour se mêler vraiment de ces "bousculades" comme il disait.

Il y eut aussi la traversée de la Manche en avion par Louis Blériot un an près, le 25 juillet 1909 mais il ne croyait pas en l'avenir de ces engins et n'y attacha pas trop d'importance. Ils n'allèrent même pas l'accueillir alors que les milliers de Parisiens étaient présents à son atterrissage pour l'acclamer.

Et il y eut bien sûr, en 1910 la grande inondation de Paris. Alors là, Charles fut concerné ! Les couloirs du métro devinrent vite impraticables malgré toutes les mesures prises pour empêcher l'eau de pénétrer dans les souterrains par les escaliers extérieurs. La Seine avait mis dix jours à monter, elle mit trente-cinq jours à décroître. La moitié du réseau fut impraticable et Charles ne compta pas ses heures. Honorine put aller au magasin car la Seine n'allait pas si haut mais les clients ne se déplaçaient guère.

Mais tout cela ne dura pas très longtemps finalement. Il fallut reconstruire les usines détruites (il y eut des usines qui avaient explosé, d'autres qui avaient brûlé suite à des courts-circuits). Il fallut réhabiliter les logements abîmés, les routes défoncées. Le travail reprit donc de plus belle ensuite et les affaires commerciales aussi. Honorine continuait au Bon Marché mais envisageait de racheter une des deux boutiques de leur immeuble. Elle en parlait évidemment souvent avec Charles qui, lui, fut promu chef de travaux en récompense de son implication sans bornes lors de l'inondation et depuis l'accident de la station Couronnes. Et tous deux étaient donc fort occupés de leurs situations professionnelles.

Ce qui les inquiéta au plus haut point, fut le passage de la comète. Ce fut la grande affaire de l'année, bien plus que la grande crue. La comète créa une panique mondiale

et les vagues de terreur submergèrent les plus valeureux. D'aucuns prétendaient que les inondations du début d'année étaient un avertissement de Dieu et que la comète allait provoquer la fin du monde. Elle était là en signe de mauvais augure. Les catastrophes allaient se succéder, c'était sûr. Honorine ne voulut pas se lancer dans les affaires à ce moment-là et reporta l'achat d'une des deux boutiques à des temps meilleurs. Mais quand la comète fut passée, l'affaire l'était aussi et la boutique vendue. Honorine resta donc au Bon Marché.

Les voisins s'interrogeaient sur le fait qu'un jeune couple ravissant comme le leur n'ait pas d'enfant. Parfois des questions indiscretes ou des allusions fusaient dans les couloirs et il arrivait que Charles ou Honorine les entendent depuis leur courette. Ils savaient bien qu'ils ne pourraient jamais en avoir et Honorine craignait qu'un jour ou l'autre Charles ne le regrette et l'en rende responsable. Mais il était très loin de cela. Il savait parfaitement que cela était impossible compte tenu de la situation particulière et rarissime d'Honorine. Il avait accepté cette impossibilité et sans s'en réjouir, n'en était pas autrement dérangé. Après tout lui aussi ne se sentait pas vraiment en position d'élever un enfant. Ils en discutèrent un soir alors qu'il lisait les nouvelles alarmantes de L'Humanité à propos des accrochages incessants entre les forces impérialistes Prussiennes et la France. Depuis quelques années mais de plus en plus souvent, les deux nations s'affrontaient pour la suprématie dans les territoires africains. Il y avait eu les problèmes au Maroc, puis en Afrique équatoriale. Il y avait également à présent des problèmes par intermédiaire des alliés autrichiens, serbes et croates. De plus les nationalismes montaient avec leur lot d'intransigeance, un peu partout en Europe. Il commenta donc ce soir-là un article du journal du Parti.

– Ces Prussiens en prennent de plus en plus à leur aise. Il faudra bien un jour ou l'autre les remettre à leur place.

– Tu ne crois pas que cela va dégénérer en conflit plus grave ? Certains hommes parlent de prendre la revanche de 70.

– J'espère qu'il ne nous faudra pas en arriver là. La dernière guerre a fauché déjà trop de jeunes hommes.

– C'est vrai que cela fait peur pour nos jeunes hommes. Heureusement que nous n'avons pas d'enfant.

– Oui, c'est une chance. Et c'est grâce à toi, quelque part.

– Grâce ? Tu en es sûr ? Tu n'aurais pas aimé avoir un enfant avec une femme... femme ?

– Je t'aime. Comme tu es. La question ne se pose même pas pour moi. Tu me conviens, cette situation me plaît et au fond, je suis un peu comme toi. Tu le sais bien. Rassure-toi mon cœur, je t'aime et c'est cela qui compte. N'en parlons plus.

– Mais j'ai toujours peur que tu ne sois devenu ainsi qu'à cause de moi, Charles.

– J'étais comme cela avant toi. Je te l'ai déjà raconté. C'est une bénédiction que tu te sois trouvée sur mon chemin.

– Oh, Charles ne parle pas de bénédiction.

– Et pourquoi pas ? Dieu ne fait-il pas ses créatures comme il le veut en fonction de ses desseins ?

– Oui, je le pense mais tout de même, ce n'est pas normal, pas naturel.

– Mais il n'y a rien de plus naturel dans ton cas. Tu n'y es pour rien. Seuls Dieu et la nature y sont pour quelque chose.

– Mais cela me perturbe beaucoup.

– Mon cœur, Dieu t'a fait comme tu es pour que tu me rencontres. Marie t'as donné la mission de m'accompagner, elle t'a dédiée à moi. Sans doute n'avons-nous pas encore accompli notre destinée. Aie confiance Honorine.

– Et que doit-on répondre aux voisins et aux amis ?

– Mais rien. Tu ne leur réponds rien. Et s'ils insistent, tu peux leur dire ce que je viens de te dire: Dieu a décidé pour nous d'un destin particulier et nous nous en remettons entièrement à lui.

– C'est ce que tu dirais à tes camarades du Parti ?

– Ah, non certes. À eux je leur dirais que je préfère m'investir dans la lutte des classes plutôt que dans celle de la classe... de mon enfant. Ah ! Ah ! Ah ! Répondit-il en riant.

Les années sombres

Les belles années étaient passées. La comète avait bien annoncé des années difficiles. Il y eut bientôt le naufrage du Titanic et son lot de malheur. Il y eut les émeutes en Russie, les grèves sanglantes un peu partout. Un peu partout les peuples se rebiffaient, l'humanité commençait à craquer de partout.

– L'Humanité dit que les tensions entre la France et l'Allemagne n'ont pas commencé par les affaires du Maroc mais que depuis la fin de la guerre de 1870, l'Allemagne se prépare. C'est vrai cela Gaston ?

– Oh oui c'est vrai. L'Allemagne a rattrapé son retard économique en quelques décennies. Elle a à présent une industrie lourde concentrée et efficace, elle cherche des matières premières bon marché en Afrique et ne supporte pas que le royaume de Belgique ait la mainmise sur l'Afrique centrale.

– Mais cela n'est pas notre faute répondait Honorine.

– Et puis renchérisait Charles, ils ont déjà le Cameroun, la Namibie, le Togo et je ne sais plus trop quel autre pays africain !

– Oui mais l'Empire allemand est expansionniste. Il nous a battus en 1870 et pourtant, nous avons relevé la tête. C'est en grande partie grâce à nos possessions d'Afrique. Alors l'Empire Allemand ressent cela comme une injustice.

Charles opina de la tête, étonné et ravi de la culture politique d'Honorine.

– Et pourquoi ne leur achetons-nous pas les marchandises qu'ils fabriquent ? Demanda Honorine, toujours très fine.

– Hé, tu touches là le vrai fond du problème. Nous sommes craintifs devant l'Allemagne. Nous avons peur de sa puissance et de son impérialisme alors nous commerçons le moins possible avec elle pour ne pas l'enrichir.

Cette fois, c'est Honorine qui prit le temps de réfléchir.

– De toute façon, je crois, rajouta Charles, que les Allemands cherchent la guerre maintenant car ils ont peur, de leur côté, de ne plus pouvoir maîtriser la France et aussi la Russie dans quelques années.

Le peuple français résonnait ainsi mais pas seulement lui. Partout en Europe, le nationalisme exacerbé poussait les nations à se dresser les unes contre les autres. Jusqu'à ce jour de juin 1914, le 28 exactement, où un nationaliste serbe assassina l'Archiduc d'Autriche François-Ferdinand, héritier du trône d'Autriche-Hongrie et son épouse morganatique à Sarajevo. Dans les jours qui suivirent, la guerre éclata et le jeu fatidique de domino des alliances entraîna de nombreux pays.

– Charles, ô Charles ! est-ce vrai ? Nous sommes en guerre ? Tout le monde ne parle plus que de cela !

– Hélas oui. Nous sommes tombés dans le piège de nos alliances. Pour défendre la Serbie, nous allons entrer dans un conflit aux conséquences incalculables.

– On dit que les Anglais sont avec nous. Cela ne devrait pas durer longtemps.

– Oui, le Royaume-Uni, celui de Belgique, de Serbie évidemment mais aussi du Monténégro, d'Italie, de Roumanie, de Grèce ainsi que la république du Portugal et probablement les États-Unis sont de notre côté.

– Et les Allemands, qui ont-ils comme allié à part l'Autriche-Hongrie ?

– À part l'Autriche-Hongrie ! Comme tu y vas ! Mais l'Empire Allemand plus celui de l'Autriche-Hongrie auxquels tu rajoutes l'Empire Ottoman et le royaume de Bulgarie, c'est la moitié du monde !

– Mais enfin, Charles, tu oublies que l'Empire Russe et celui du Japon ont promis de nous aider !

– Oui. Deux empires fatigués par leurs guerres récentes entre eux et contre la Chine. Tu peux rajouter aussi le grand royaume du Siam.

– Alors, tu vois bien. Les Allemands ne feront pas le poids. Nous serons vite à Berlin.

– Je ne crois pas, non. Les peuples ne veulent pas de la guerre. Les ouvriers vont se rebeller. À qui profitera cette guerre ? Aux capitalistes, colonialistes profiteurs de tout poil mais absolument pas aux peuples. Cela va mal se passer. Il faut revenir en arrière, il faut refuser cette guerre. Remarques-tu tous ces États qui veulent la guerre ? C'est le monde entier, Honorine. Le monde entier va faire la guerre. Où cela nous entraînera-t-il ? Tiens, lis sur L'Humanité, ce qu'en dit Jaurès.

– Oh, celui-là ! Je ne l'aime pas.

– Je crains que tu ne sois pas la seule, hélas.

Et en effet, quelques semaines plus tard, le 31 juillet Jean Jaurès, le pacifiste, était assassiné à Paris. Plus rien ni personne ne pouvait empêcher le pays de sombrer dans l'horreur de la guerre. La France mobilise dès le 1er août, le lendemain l'Allemagne envahit le Luxembourg, puis quelques jours après, la Belgique. Les premiers combats entre la France et l'Allemagne se déroulent début août.

Charles avait quarante sept ans. Il ne fut pas mobilisé pour aller au front. Il reçut sur son livret militaire la mention "Non convoqué. Maintenu à la disposition du Ministre de la guerre pour la durée de la guerre." Honorine s'en inquiéta car cela voulait dire qu'il pouvait à tout moment être appelé dans une unité combattante.

Mais ce ne fut pas le cas. Charles resta à Paris et continua son travail à la CMP, la Compagnie du Métro Parisien. Honorine était à présent bloquée dans son avancement car les promotions étaient à nouveau réservées aux hommes encore présents, c'est-à-dire aux anciens, les jeunes étant sur les lieux de combat. Il y eut de plus en plus de robes noires commandées au service de la confection femme. Il y eut de plus en plus de femmes embauchées pour remplacer les hommes et de plus en plus qui pleuraient en arrivant le matin. Il y eut de moins en moins d'hommes au service expédition. Il y eut de moins en moins de livraisons de toute façon. Et puis un jour, on entendit le canon. Certes, il était encore un peu loin mais les anciens se souvinrent de la dernière

guerre, quand les Prussiens avaient envahi Paris. Le gouvernement était parti pour Bordeaux par mesure de prudence. Le peuple réalisa alors la gravité de la situation et il y eut un sursaut national. Il y eut la bataille de la Marne avec ses taxis qui amenèrent des troupes depuis Paris sur le chemin des Dames. Et les premières victoires, si difficiles, si dures et si consommatrices de vies. De ces jeunes vies viriles et prometteuses. Et ce fut le carnage. Quasiment cinq années de carnage. La France fut saignée à blanc. Des dizaines de milliers de morts. Des centaines de milliers de morts. Des millions de morts, des milliers de handicapés de toutes sortes qui ne pouvaient plus travailler. L'horreur absolue.

Honorine avait écrit un poème sur ce sujet. Elle l'avait intitulé "Le rêve":

*Dans la vallée fleurie aux senteurs d'été
Résonnait l'hallali au temple de Janus.
Les jeunes filles en pleurs regardaient s'éloigner
Les hommes d'avenir
Au rythme cadencé de leurs pas altiers,
Le menton volontaire
Mais les yeux apeurés, le sourire crispé.
Des hommes grisonnants au ventre bedonnant
Leur criaient des vivats parsemés de slogans.
Les mères affligées essayaient de leurs mains
Les larmes qui sourdaient de leurs cœurs terrifiés.
Et par-dessus tout ça, l'horizon s'embrasait
Sous le roulement sourd des canons de Satan.*

*Dans leur bunker clos, sous cent mètres de roc,
Des guignols décorés, aux képis étoilés,
Dégustaient un café
Servi en jupes souples et poitrines soumises,
Bien loin de s'émouvoir de celles plus viriles
Que fauchait l'ennemi, aux marches du pays.
Chez l'ennemi aussi les oiseaux pépiaient
Au-dessus des mamans à l'âme déchirée
Qui voyaient s'éloigner leurs fils bien-aimés.
La chair de leur chair allait donner la mort
Aux enfants des enfants des enfants de Gaïa,
Tout ça parce qu'un jour, ils avaient voyagé.
Chez l'ennemi aussi, des hommes en colère
Penchés et menaçants sur leurs plans mortifères
Vociféraient, furieux, aux ondes des micros,
Des prétextes futiles justifiant leur folie.
Sourds aux pleurs et aux cris qui montaient de leurs filles,
Ils fourbissaient les armes acérées de leurs fils.*

Alors une femme osa, bientôt suivie d'une autre.

*Relayées en nuées des deux côtés du front,
Elles chassèrent à jamais des strates du pouvoir
Les hommes insensés.
Aussitôt imitées de par le monde entier,
Elles baptisèrent alors notre terre, La Paix.*

Charles avait trouvé ce texte très beau et très sensible. Cela ne sert à rien mais ça fait du bien quand même disait-il. Dans le métro aussi la direction commença à embaucher des femmes. Partout, les usines, les ateliers, les bureaux embauchaient des femmes. Les hommes étaient au front, pas très loin de Paris en fait car les Allemands résistaient malgré toutes les attaques des alliés. Petit à petit le pays changea, les mentalités évoluèrent, les femmes comprirent qu'elles étaient puissantes et capables de remplacer les hommes pratiquement dans tous les domaines.

Mais lentement l'économie Allemande s'effondra et ils finirent par ne plus pouvoir assurer l'approvisionnement en armes et en munitions de leurs soldats. Leur armée aussi diminuait car leurs pertes étaient effroyables. En Russie, une révolution populaire avait éclaté et renversé le tsar. Les peuples souffraient trop. La guerre ne pouvait plus durer. Et c'est l'Allemagne qui céda la première. La fin de la guerre fut proclamée le 11 novembre 1918. Les troupes Allemandes quittèrent le sol Français, les prisonniers de guerre retrouvèrent leurs familles, les rescapés reprirent doucement le travail mais quelque chose était cassé. Les campagnes s'étaient vidées, la plupart des hommes étaient mort aux combats, les femmes étaient venues travailler dans les villes et ne retournèrent pas aux champs et aux cultures. La France récupéra l'Alsace et la Lorraine. Elle occupa avec l'Angleterre la Rhénanie et une partie de l'Allemagne. Le traité de Versailles fut terrible pour l'Allemagne qui fut humiliée par ce traité trop dur.

– Je n'aime pas cela, disait Charles. Ils nous ont humiliés en 1870 et l'on a tout fait pour se relever. On a réussi, on a voulu se venger et on les a battus. Ils vont tout faire pour se venger à leur tour et nous aurons à nouveau dans quarante à cinquante ans une guerre aussi terrible que celle-ci.

– Mais enfin, il faut bien les punir. Ce sont eux qui ont commencé, les agresseurs, ce sont eux, non ?

– Les agresseurs sont les patrons cupides, pas les peuples. Les victimes sont tous les peuples. Regarde ce qui se passe en Russie et dans les pays limitrophes. Ils vont installer le gouvernement du peuple par le peuple. Finis les capitalistes. Tu vas voir comment cela va améliorer les choses là-bas.

– Je ne pense pas que cela changera quelque chose, Charles. Je suis sûre que les nouveaux dirigeants voudront s'enrichir à la place des anciens.

– Non. Le socialisme, c'est l'égalité et le partage.

– Tu sais bien que le Parti, comme tu dis avec Gaston, veut diriger à la place des patrons. Gaston dit bien que ce sera vous les nouveaux patrons et que vous imposerez vos vues au peuple car il est inculte et que vous, vous savez ce qu'il lui faut !

– Pour l'instant, il faut remonter le pays et prendre notre revanche non pas sur le peuple allemand mais sur le grand capital.

Tout cela ce ne sont que des mots Charles. Notre couple est passé au travers des événements, nous avons eu de la chance. Nous avons vieilli. Comment devons-nous envisager notre vie à présent ?

– Mais que veux-tu dire ?

– Occupons-nous de nous Charles. Nous avons passé ces dernières années à vivre au fil de l'eau mais qu'avons-nous construit ? Nous avons vécu dans le déni toute notre vie. Nous ne pouvions pas avoir d'enfant, nous avons vécu sans penser aux lendemains. Toi, tu as obtenu des responsabilités dans ton travail et dans ton syndicat mais moi, même si j'ai réussi ma vie professionnelle au-delà de ce que je croyais, il me reste un regret.

– Lequel mon cœur, lequel ?

– J'aurais voulu être un homme, un vrai. Tu le sais.

– Mais tu es presque un homme. Ton corps s'est transformé. Tu as les organes d'un homme. Tu les avais avant notre mariage. Tu es un homme mon cœur. Et je t'aime comme ça.

– Je suis un transsexuel. Presque un homme. Presque. Mais je suis ta femme.

– Oui, sur le papier. Dans notre intimité, nous sommes autant femme et homme l'un et l'autre, non ? C'est ton secret et j'ai accepté que cela devienne notre secret, non ?

– Dans notre intimité, oui. Mais pour le reste, Charles, pour le reste, je ne suis que ta femme. Je n'ai pas le droit de vote, je ne peux faire d'achats à crédit sans ton autorisation, je ne peux avoir de compte à la banque sans ton aval. Tu veux que je continue les exemples ?

– Mais qu'est-ce que cela changerait ?

– Mais tout ! Cela changerait tout ! Tu ne comprends pas que j'ai souffert toute ma vie de ne pouvoir vivre comme toi par exemple, comme un homme ?

– Honorine, tu as souffert sans me le dire ? Tu as souffert parce que tu ne peux pas être reconnu comme homme ?

– Tu ne comprends pas ? En tant que femme, je n'ai droit à rien ou presque. Qu'il me pousse un phallus entre les jambes et là j'aurais droit à tout si la science et l'État le reconnaissaient ! Mais qu'est-ce qui aura changé en moi ? Rien. Je suis Honorine, depuis ma naissance. Avec ou sans phallus, je suis Honorine, Charles. Avec les mêmes capacités intellectuelles. Avec les mêmes pensées, les mêmes passions, les mêmes attirances sexuelles mais pas les mêmes droits, Charles. Pas les mêmes droits.

– Je n'avais pas vu cela sous cet angle-là. Ce que tu dis est vrai. Je le réalise à présent.

– Moi, cela fait des années que j'en souffre. Car je vois les différences, les hommes promus à cause de leur sexe et non de leurs compétences par exemple. Ou encore les conversations condescendantes envers les femmes, les sourires moqueurs, les plaisanteries grasses.

– Tu ne m'as jamais parlé de tout cela, mon cœur. Tu aurais dû. Je suis comme toi au fond, avec mes attirances vers les garçons. Tu le sais bien. J'ai toujours préféré les hommes et les prétendues conquêtes féminines « Valentine » « Séraphine » etc... étaient en réalité Valentin, Séraphin et autres. Je te l'ai dit et tu m'as accepté comme ça. Nous aurions dû en parler davantage, pour nous battre ensemble.

– Charles, ô Charles ! il faut nous battre pour cette égalité entre hommes et femmes désormais. Il faut que notre vie serve à cela. Ce doit être notre but.

– Mais enfin nous ne pouvons dire au monde que tu es une femme transformée en homme ! Ni que je suis homosexuel ! Personne ne nous suivra dans ce combat.

– Hélas, tu as raison. Il est encore trop tôt. Mais nous devons ouvrir la voie. Et commencer par obtenir aux femmes les mêmes droits que les hommes. Ensuite, nous verrons comment faire pour aller plus loin. Il nous faudra taire le fait que je suis un transsexuel et que tu es un homosexuel. Cela doit encore rester notre secret.

– Écoute, mon cœur. Nous ferons bouger les choses mais soyons patients. Les écoles communales pour filles existent seulement depuis cinquante ans.

– Oui et l'on y enseigne surtout les travaux ménagers et la puériculture ! Les femmes ne sont-elles bonnes qu'à cela ?

– Depuis une vingtaine d'années, un peu plus peut-être, on forme des institutrices dans les écoles normales féminines.

– Cela fait quinze ans que le Conseil National des Femmes Françaises se bat en vain car il n'est soutenu par aucun Parti politique. Aujourd'hui, Louise Saumoneau se bat seule au sein de l'Internationale des femmes socialistes. Il faut l'aider, même si je ne suis pas toujours d'accord avec elle.

– Tu me fais peur. Que veux-tu faire précisément ?

– Il faut valoriser la participation des femmes à l'équilibre de la nation à travers une politique mettant en avant la fonction maternelle, essentielle pour repeupler le pays. Il faut donner aux femmes une place centrale car c'est d'elles que dépendra le redressement démographique de la France, vrai et seul préalable indispensable à tout redressement économique.

– Alors cela, Honorine, c'est un projet immense.

– C'est mon projet, Charles. C'est mon projet. Tu vas m'aider ? Je peux compter sur toi ?

– Tu as toujours été présente quand il m'a fallu une aide. Tu as toujours compris mes combats alors même que tu ne les partages pas. Comment pourrais-je te dire non aujourd'hui ? Alors oui, je suis avec toi. Je t'aime Honorine. Je serais là à chaque fois que tu feras appel à moi.

– Et tu aimes qui Charles ? La femme qui est en moi, l'homme que je suis en partie devenu, ou la femme-homme, le monstre ?

– Ne dis plus jamais cela. Tu es l'être que j'aime. Quelle importance que tu sois homme, femme, les deux ou aucun des deux ? Tu es. Tu vis, tu penses, tu souffres et tu ressens les choses. Et je t'aime comme tu es. Tu as un combat à mener, je le mènerai avec toi.

– Merci mon chéri. Viens. Viens dans mes bras. Aime-moi là, maintenant.

Les années folles

Bien des années avaient passé depuis ce jour.

Les choses avaient largement évolué et depuis quelques mois Charles se faisait suivre par un médecin. Il avait eu des problèmes de comportement inquiétants. Par moments, il ne se rappelait plus qui il était, ou bien où il habitait. Il avait des crises d'angoisse terribles. Parfois, il lui semblait que quelqu'un discutait avec lui et il entamait une conversation animée alors qu'il était seul dans la rue. Son voisinage avait alerté sa sœur qui l'avait conduit à un médecin de l'hôpital Saint-Louis.

Le médecin avait déjà vu plusieurs fois Charles et lui avait fait raconter sa vie, pour essayer de mieux le comprendre. Ce jour-là, Charles lui parlait de l'époque qui avait suivi la fin de la Grande Guerre.

- Une nouvelle époque s'offrait à nous, docteur.
- Comment ces années se sont-elles passées ?
- Mes révélations ne vous font pas horreur ?

Le médecin esquiva la question. Il ne voulait pas encore entrer dans le vif du sujet. Il lui fallait faire parler Charles de l'environnement familial et extérieur de son couple pour essayer de mieux comprendre ce qui se passait dans la tête de son malade.

- Comment se sont passées ces années, répéta-t-il. Cela a dû être fou.
- Pour le résultat du combat, vous le connaissez, je pense. Pour le reste, oui, cela a été des années folles. Les gens avaient soif de vivre. Les horreurs de la guerre poussaient le balancier de la vie dans l'autre excès. Chacun voulait profiter des biens faits de la vie, pour le cas où. On a assisté hélas, à un accroissement de la notion d'égoïsme. Après la fin du conflit, la nouvelle génération rêvait d'un monde nouveau et proclamait « Plus jamais ça ! ». Les élites s'empressaient de profiter de nouvelles griseries et des nouvelles musiques importées d'Amérique avec les Alliés, le jazz a fait son apparition mais également la danse populaire, la radio et les sports.

– Ah, oui, le charleston, les jupes courtes, les chapeaux en cloche et les spectacles aux Folies Bergères.

– Oui, tout cela et aussi Joséphine Baker avec sa ceinture de bananes et ses coiffures en plumes. Tiens, cela me fait penser à un autre texte qu'Honorine avait écrit à propos des chapeaux :

*Ne pleure pas chapeau, ne pleure pas !
Tu viens de loin, de par delà les peines,
De par delà les joies, de par delà les brumes
Qui masquent les soupirs.*

*Tu as connu les dards brûlants des steppes du désert,
Tu as connu les gels blancs des plaines du grand nord,
Tu as connu les pleurs des Dieux qui nous gouvernent,
Tu as connu l'odeur des alizés goûteux.*

*Ne pleure pas chapeau, ne pleure pas !
Tu as été créé dans des matières nobles,
Sur des dessins si purs, croqués par les génies
Qui parent la beauté.*

*Tu as connu les fards joyeux des défilés de mode,
Tu as connu la soie du cheveu féminin,
Tu as connu la gloire des créateurs de feux,
Tu as connu l'extase des regards envieux.*

*Ne pleure pas chapeau, ne pleure pas !
Tu protèges le chef des plus grands de ce monde.
Parachevant les tenues des gardiens de nos lois,
Tu es le hurra de joie des peuples d'ici-bas.*

Soit fier de toi Chapeau, soit fier de toi !

– Eh mais c'est mal du tout. Elle est douée.

– Elle est douée pour tout mon Honorine. Pour tout. Elle adorait Tristan Tzara et avait lu son manifeste.

– Qui c'est ce Tzara ?

– Oh, docteur ! Mais c'est la figure de proue du dadaïsme. Ensuite elle a plutôt viré vers le surréalisme d'André Breton. Elle a adoré aussi l'Art Déco et ses épures précieuses dont sont issues d'ailleurs les entrées du métro.

– Et elle y a participé en tant qu'actrice avec ses textes et ses poèmes libres ?

– Non. Mais nous allions souvent, en effet, à Montparnasse, pas très loin de chez nous, qui était selon l'écrivain américain Henry Miller « le nombril du monde ». Nous fréquentions aussi assez régulièrement des cafés comme La Closerie des Lilas ou La Coupole. Il nous est même arrivé un soir d'y côtoyer Ernest Hemingway qui buvait à la table la plus proche de nous.

– Quelle chance vous avez eue de vivre cette période-là ! Et les peintres ? Vous avez fréquenté des peintres célèbres ?

– Nous avons connu Modigliani que j'aimais beaucoup pour ses figures filiformes et surtout Chagall. Honorine ne l'aimait pas car il peignait beaucoup d'œuvres religieuses juives. C'est un Russe juif, vous le savez ? Moi j'adore ses peintures narratives si colorées et si vivantes dans leurs allégories.

– Vous sortiez beaucoup. Vous vous êtes bien amusés ?

– Pour ça oui. Mais pendant ce temps-là, les combats sociétaux sont devenus plus difficiles. Il a fallu attendre 1926 pour que Marthe Bray organise une action de niveau national. Honorine, grâce aux contacts qu'elle avait gardés en Périgord et à ses relations religieuses l'a aidé à monter son « tour de France suffragiste des humbles »,

en province, dans les petits pays, dans les fermes, sur les marchés. Honorine avait demandé un congé dans son magasin pour pouvoir faire une partie de ce tour de France particulier. Ce fut une période exaltante pour elle.

– J'avoue que je ne connais pas bien cette époque.

– Oh, ça bougeait pas mal, vous savez, docteur ! Honorine s'est même présentée de manière fictive bien sûr, aux élections municipales en 1925 avec près de cent autres femmes. Certaines ont même été élues. Pour rien, évidemment. En 1929, je me suis présenté à sa place ! J'étais son homme de paille en quelque sorte. Mais je n'ai pas été élu.

– Et les résultats progressaient malgré tout ?

– Mais oui. Les femmes purent adhérer aux syndicats sans avoir l'autorisation de leurs maris, elles ont même réussi à opposer l'Assemblée Nationale et le Sénat. Combien de fois Honorine a été arrêtée au Jardin du Luxembourg où elle manifestait avec ses pancartes que l'on fabriquait la nuit à la maison !

– Elle a fait de la prison ?

– Non, jamais. J'allais la chercher au commissariat où je suis devenu très connu aussi. Et puis son âge imposait le respect.

– Finalement, les idées se diffusaient bien et à gauche vous deviez vous frotter les mains ?

– Mais pas du tout ! Figurez-vous que le Pape Benoît XV était pour l'instauration du suffrage féminin. Et du coup la gauche avait peur d'un vote féminin de droite. Car, comme Honorine, les femmes sont plus portées à un vote catholique conservateur.

– Mais de quel côté était Honorine ?

– Au début, elle s'est battue et moi avec, du côté des socialistes. Mais ensuite, elle a opté pour les mouvements humanistes chrétiens. Elle a adhéré à l'Union Féminine Civique d'Andrée Butillard qui était assez réactionnaire et conservatrice. Et moi, j'ai eu du mal à suivre, voyez-vous. Parce que dans le même temps, les nationalismes exacerbés montaient partout et surtout en Italie et en Allemagne. Notre syndicat et notre Parti nous demandaient de plus en plus d'implication et nos succès électoraux nous obligeaient à être de plus en plus présents sur le front de la bataille politique.

– Vous en êtes arrivés à vous chamailler avec Honorine ?

– Oui. Et j'ai fini par trahir ma promesse. Je l'ai laissée se débrouiller toute seule. Un jour, je ne suis pas allé la chercher au commissariat et elle a passé la nuit et la journée suivante au poste de police. Du coup, elle a été absente à son travail. Et comme elle avait déjà eu des remarques à cause de son militantisme féministe et nationaliste auprès des salariées, ils en ont profité pour la licencier.

– Elle a dû vous en vouloir.

– Ben ça, oui ! Nous avons eu une terrible dispute. Il faut dire qu'elle n'avait pas loin de soixante ans et que du coup, tout était fichu pour elle. Elle m'a même demandé de partir de chez elle. Vous vous rendez compte ? On vivait ensemble depuis plus de trente ans et elle m'a mis dehors. C'est Gaston qui m'a recueilli. Il avait de la place chez lui depuis que ses enfants étaient partis vivre leur vie d'adultes.

– Mais vous vous êtes remis ensemble rapidement ?

– Non. Je lui ai écrit une lettre et je suis retourné la voir deux semaines après mais elle n'était pas là. Je lui ai laissé un nouveau mot, elle n'a pas répondu. En fait, elle a disparu. Elle a quitté son appartement et je ne l'ai plus jamais revue.

– Vous ne l'avez plus revue depuis ?

– Non. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Moi j'ai pris ma retraite à soixante cinq ans en 1932. Et c'est l'époque où les socialistes sont arrivés près du pouvoir. Nous avons un travail fou pour relayer les desiderata des citoyens. Nous avons finalement gagné et fait le Front Populaire. Comme vous le savez, le Parti Communiste, fondé en 1920, nous a accordé sa neutralité bienveillante. Honorine a dû être contente, il y eut trois femmes au premier gouvernement de Léon Blum. Il fallait à tout prix sortir de la crise de 1929, la grande dépression, comme on dit maintenant. Et il fallait lutter pour contrer le fascisme et le nazisme qui était l'autre façon de sortir de la crise.

– Mais c'était quoi exactement le Front Populaire ?

– Oh, c'était une alliance, une coalition de partis et de mouvements de la gauche. Les socialistes de la SFIO et le Parti Radical-Socialiste gouvernaient et le Parti Communiste soutenait le gouvernement sans y participer. Cela n'a pas duré très longtemps d'ailleurs. Mais nous avons eu le temps de créer les deux semaines de congés payés, la réduction du temps de travail à quarante heures par semaine, huit heures de moins et aussi l'instauration des conventions collectives dans les entreprises et les branches professionnelles.

– Vous y avez participé ?

– Au gouvernement ? Non ! Aux réunions avec les salariés oui. J'ai été le principal instigateur de la convention collective de ce que nous appelons aujourd'hui la RATP, le métro parisien. Ah, ça n'a pas été sans mal. La CGT, toute jeune encore, en voulait toujours plus ! Quand j'en discutais avec Gaston, on finissait toujours par s'engueuler. Oh, excusez la vulgarité, docteur. Mais en fait nous menions un double combat. Je ne rentrais presque plus chez moi. Mon nouveau chez moi. Quand Honorine m'a viré, je suis allé chez Gaston pour quelques semaines, puis j'ai trouvé un appartement dans le cinquième, à l'angle de la rue Mouffetard et de la place de la Contrescarpe, sur la colline, tout près de l'ancien cirque romain des arènes de Lutèce. Le seul vrai point qui nous rapprochait encore, Gaston et moi, c'était la lutte, la course de vitesse devrais-je dire contre la droite fasciste qui montait dans le pays.

– Dans le pays, dites-vous ? Non, en Allemagne et en Italie mais pas chez nous !

– Mais pensez donc ! Honorine en est un exemple parfait. Bien sûr, elle appréciait Aragon et les autres du café de Flore mais elle était diamétralement opposée à la manière de régler les problèmes. Pour elle comme pour tant d'autres, il fallait repousser les étrangers hors de France, il fallait rejeter les Juifs qui squattaient les meilleurs postes, il fallait renforcer les pouvoirs de l'Église et les valeurs familiales. Je crois qu'elle avait adhéré au Parti Populaire Français ou quelque chose comme cela. Ils luttait soi-disant pour remettre de l'ordre dans le pays. Les communistes, eux, voulaient faire la révolution comme en Russie et mettaient le bazar partout où ils pouvaient et nous les socialistes, nous étions au milieu de tout cela. Et puis ça chauffait partout en Europe ! L'Espagne était au bord de la guerre civile. d'ailleurs,

elle a eu lieu en 1936. J'avais soixante-neuf ans. Dommage. J'y serai bien allé me battre. Peut-être y aurai-je vu Honorine combattre Malraux et Hemingway.

– Justement, parlez-moi d'Honorine. De votre vie avec elle, de vos rapports humains. Car vous racontez beaucoup de choses sur elle et vous, vos métiers, vos combats sociaux et politiques mais rien sur votre relation. Or un homosexuel et une transsexuelle, ce n'est pas banal, tout de même.

– Ah, vous voyez, vous nous jugez.

– Non, je ne porte pas de jugement. Je suis curieux, c'est tout.

– Curieux ? Pourquoi ? Nous sommes donc des animaux de foire ? Des êtres tellement à part ?

– Ne vous méprenez pas, Charles. Je suis docteur. J'essaie de vous comprendre pour mieux vous soigner. Vous êtes dans notre unité de psychothérapie pour des troubles du comportement, vous le savez et, pourtant vous me racontez votre vie de façon claire, sensée, sans honte et en assumant vos positions. Alors, je cherche d'où proviennent les troubles qui vous assaillent régulièrement.

– Oui mais je suis fatigué là. On en parlera une autre fois, vous voulez bien ?

– D'accord, Charles mais pas une autre fois, LA prochaine fois. La prochaine fois, Charles. Il le faut désormais.

Les années terribles

Une fois seul, Charles se plongeait dans ses souvenirs et ses regrets. Comment avaient-ils pu en arriver là ? Il aimait pourtant Honorine profondément. Il l'avait aimé dès le premier regard. Il ne savait pas encore qu'elle était en train de se transformer pour devenir un homme transsexuel. Cette attirance brutale et profonde l'avait étonné. Il aimait les hommes depuis toujours. Il avait eu ses premières aventures avec un garçon de son quartier qui l'avait initié en s'offrant à lui. Il ne connut le sexe avec une femme que bien après, en bord de Seine, sur les quais, dans de mauvaises conditions et il n'en avait pas retiré un plaisir particulier. C'est pourquoi il préférait les liens plus francs et plus directs avec les hommes. Il avait même fini par accepter de jouer avec Honorine, le rôle du dominé et n'avait pas trouvé cela désagréable.

Quand donc il avait connu Honorine, il se crut « sauvé » d'une déviation qui lui faisait honte malgré tout. Il avait été étonné et ravi de ce qui lui arrivait. Elle l'attirait vraiment très fortement et ses manières féminines lui plaisaient. Il adorait sa manière de le regarder, il fondait quand elle lui disait de son air candide "Charles, ô Charles !" Et puis elle était élégante, cultivée, raffinée, elle était d'une politesse exquise et pourtant c'était aussi sa volonté affirmée, son ambition, sa pugnacité, son caractère fort qui attirait Charles. Elle savait discuter, exposer son point de vue, comprendre le sien. Elle ne cédait pas à ses arguments car elle était sûre d'avoir suffisamment réfléchi sur le sujet de la discussion mais acceptait qu'il voit les choses sous un angle différent. Et surtout, elle ne lui demandait pas d'épouser son point de vue. Et puis plus tard, quand ils furent mariés, leur vie intime fut parfaite. Ils aimaient quasiment les mêmes choses, les mêmes sorties, les mêmes lieux. Ils étaient à la fois pareils et complémentaires. Leur complémentarité allait jusqu'aux plats nourriciers, jusqu'aux bibelots de décoration. Ferronnier de formation, il adorait tout ce qui était fin, travaillé avec art, recherché et parfois inutile ou superflu. Elle avait débuté sa vie professionnelle dans la vente de tissus d'ameublements et de voilages de décoration, elle aussi aimait la finesse et la volupté des objets créés pour les yeux plus que pour la fonctionnalité.

Charles avait construit des ponts, la Tour Eiffel, le métro, des choses très massives. Mais si belles. Et il avait contrebalancé cela par un combat sociétal humaniste. Honorine avait vendu des fanfreluches, des décors, des objets qui masquaient la vraie vie et, pourtant elle s'était battue pour une cause sociale concrète et si importante.

Elle avait fini par faire passer cela avant leur amour. Et lui aussi. Comment cela leur était-il arrivé ?

Il se rappelait leurs soirées si douces, si tendres, si intimes aussi, souvent. Il se souvenait de leurs promenades sur les quais de Seine, dans les petites rues de l'Île de la Cité, il l'avait emmené un nombre de fois incalculable visiter toutes les églises de Paris, juste pour lui faire plaisir. La voir sourire l'emplissait de joie. La savoir heureuse était sa récompense. Et quand il se donnait à elle, qu'il était en elle, qu'il la sentait réagir à son désir, il était au paradis. Il adorait aussi la sentir en lui, bouger doucement dans ses entrailles et lui dire ainsi tout l'amour qu'elle lui portait. Et le summum était atteint quand ils se donnaient l'un à l'autre en même temps en goûtant leurs turgescences. Il ne pouvait oublier ces moments intimes. Mais il avait surtout mal à la peau, mal en lui, dans son estomac, dans sa poitrine, dans ses bras, de ne plus la voir, de ne plus l'entendre. Il souffrait de ne plus sentir son parfum si délicat qui lui rappelait toujours le muguet du printemps naissant sous la rosée des premiers beaux jours. Il lui manquait la touche douce et satinée de sa main sur ses joues. Il entendait encore dans sa tête les trilles des moineaux qui s'égosillaient joyeusement sous la caresse des premiers rayons de soleil alors qu'elle et lui étaient allongés à somnoler dans l'herbe vert tendre du parc de la Porte Dorée. Ils allaient parfois s'asseoir sous le temple qui dominait le petit lac en son île centrale et ils canotaient doucement autour du temple en se regardant béatement, sans rien dire.

Et à présent, depuis que les années terribles étaient passées, il avait l'impression d'être mort. Il se mit à écrire sur sa petite table, éclairé par l'œil-de-bœuf de sa mansarde :

Mon amie, ma douce, ma tendre amie,

Je suis mort. Le sais-tu ?

Et, pourtant je suis heureux de t'écrire ces quelques mots. Il y a longtemps que je voulais le faire mais je ne savais pas comment tu les accueillerais si seulement je savais où les envoyer. Il y a quelques années, nous nous sommes quittés brusquement, sans égards et presque sans explications, en tout cas pas suffisantes : à l'époque je ne pouvais le faire, j'en étais incapable physiquement.

Nous nous sommes séparés amants, je voudrais revenir aujourd'hui en ami. Enfin si tu veux bien.

J'ai cru déceler, l'autre jour, quand je t'ai eue en rêve, après si longtemps, comme un sourire. Mais un sourire vengeur. Comme si tu te disais « mon bonhomme, je vais rire un peu à présent, après avoir souffert de toi ». Car je sais que tu as souffert. J'en ai bien conscience. Mais se venge-t-on des morts ?

Car je suis mort.

Je suis mort il y a vingt ans, après trente années d'un immense bonheur.

Je suis mort de n'avoir pas choisi la bonne route. Un accident de la route. Voilà ce qui m'est arrivé. Une erreur au moment de prendre une bifurcation et je me suis retrouvé sur le chemin de la mort. Oh, bien sûr, je continue de respirer, de parler, de marcher, de rire même. Parfois. J'ai continué à paraître pour assumer mon choix. Assumer pour mes camarades, pour la cause, pour la Patrie qui a tant souffert aussi. Mais je suis mort. De t'avoir quitté.

Et j'ai le sentiment d'avoir sacrifié notre amour pour rien. Ou presque. Pas vraiment pour rien puisque mes idées ont réussi leur route comme on dit. Mais est-ce vraiment grâce à mon sacrifice ? Plus le temps passe et plus je ressens la vanité de ma pensée : comment puis-je être assez fat pour croire que j'y suis pour quelque chose ? Les choses et les gens réussissent par eux-mêmes. Je m'en suis bien sorti, moi, sans toi, face à la haine des nazis envers les homosexuels. C'est vrai, le Parti ne m'a pas abandonné mais le résultat aurait été le même. Hélas cela, je l'ai compris trop tard. Et je suis mort pour rien. Et je t'ai fait du mal pour rien.

Je ne t'ai jamais oubliée. J'ai tenté parfois de te retrouver. Mais je me sentais coupable envers toi. Je sais que tu n'as pas compris, parce que je ne me suis pas bien expliqué. J'ai juste pu t'envoyer à l'époque, rue des Saints Pères une espèce de lettre où je délirais complètement. Je n'en ai même pas gardé un double. Mais je sais que je délirais et que je disais n'importe quoi. J'étais perdu et j'étais lâche. Perdu dans le dédale du devoir, de mon éducation et de la haine que je portais à ces fascistes inhumains. Lâche du chemin à parcourir pour te garder malgré tes idées.

Tu n'as pas dû me pardonner, même si le temps a fait son œuvre. Mais sache que je t'ai aimée sans cesse depuis tout ce temps et que pas une semaine ne passe sans que je pense à toi, avec douleur. Avec douceur aussi. Car tu es la plus belle chose qui me soit arrivée.

Je vais souvent me promener dans ces forêts parisiennes où nos pas nous guidaient sur les chemins feuillus qui crissaient leur chanson parfumée de cette odeur douceâtre d'humidité mélangée de champignons, de feuilles rousses et de branches moussues. Je revois des endroits où nous pourrions nous reposer comme du temps où ton sourire m'invitait. Tu sais, c'est toujours ce même chant d'oiseau qui perce dans le ciel qui berçait nos étreintes. Je m'en souviens encore, de ces instants merveilleux. Je m'en nourris, vois-tu et ça me tient debout. Moi qui suis mort d'un accident de la route.

Mais je ne cherche pas à te revoir pour revivre une histoire qui est finie depuis longtemps pour toi. J'aimerais simplement avoir de tes nouvelles de temps à autre. Déjeuner avec toi, parfois, si tu le veux. T'avoir pour amie, juste pour reprendre nos discussions si pleines et si riches. Juste pour pouvoir plonger à nouveau dans l'immensité de tes yeux. Juste pour tenir encore un peu. Au cas où. Car tu me disais bien que plusieurs boîtes de Pandore, stockées au fond de la scène, avaient été ouvertes. As-tu réussi à les refermer ? Voudrais-tu que nous les refermions ensemble, en toute sérénité ?

Je suis mort mais je respire encore. Et j'aimerai respirer encore ton parfum printanier. Oui, je l'ai encore en moi. Mes sens le cherchent toujours partout. Une fois, mon cœur a chaviré en le humant dans une galerie commerciale. Mais ce n'était pas toi. Ce soir-là, j'ai pleuré, encore. Si longtemps après.

Je suis mort mais j'entends encore. Et j'aimerai entendre encore ta voix si mélodieuse. J'aimerais tant qu'elle me raconte une histoire de pardon.

Je suis mort mais toi, TOI, es-tu encore vivante ? As-tu pu passer au travers des mailles maléfiques ?

J'aimerais tant que tu te racontes, que tu me racontes. Es-tu encore en vie ? As-tu pu te sauver ?

Ma douce amie, toi, es-tu vivante ?

Après avoir écrit cette lettre inutile, Charles décida de la ranger dans une boîte à l'intérieur d'un tiroir de son armoire. Il sortit la petite boîte en fer toute décorée de volutes fleuries abritant une demoiselle parée d'une magnifique robe, assise sur une chaise de square en fer forgé au dossier en forme de cœur. Il sourit. Il se souvint d'avoir acheté cette boîte pour Honorine dans la boutique jouxtant leur porche d'entrée rue des Saints Pères. À sa grande surprise, elle était bien pleine. Il eut du mal à glisser dedans la lettre qu'il venait d'écrire. Il sortit donc le paquet de plis et de lettres dont certaines étaient déjà jaunies. Et il découvrit un poème qu'Honorine avait écrit mais qu'elle ne lui avait jamais montré. Il le trouva si beau et si juste qu'il essaya de l'apprendre par cœur.

Jeux interdits

*J'ai ton regard de feu gravé en ma mémoire,
Et si je sors un peu du lit de notre histoire,
Il me brûle d'un trait, là, tout droit dans mon cœur :
Ton visage revient me parler de bonheur.
Et de ton corps laiteux, blanc comme l'innocence
Jaillit le chant joyeux de la magnificence.
Ton corps aux formes rondes et aux courbes lascives
Irradie et m'inonde d'images suggestives.*

*Soudain je sens tes monts, tes vallées et tes creux,
M'attirer, m'entraîner, me pousser à des jeux
Dont je ne croyais pas que tu étais capable,
Dont je ne savais pas que j'en serais coupable.*

*Et toutes les morales, toutes les conventions
Qui trouvent anormale ce genre de relation
N'y pourront rien changer : je t'aime et plus que tout
Je t'aime les narguer et leur tordre le cou.
Ta main contre ma main, ta tête à mon épaule,
Nous rêvons de demain, de vacances à La Baule,
Et de baisers fougueux. Nous foulons l'interdit
Et nos pas amoureux nous mènent au paradis.*

*Alors, je sens tes monts, tes vallées et tes creux,
M'attirer, m'entraîner, me pousser à des jeux
Dont je ne croyais pas que tu étais capable,
Dont je ne savais pas que j'en serais coupable.*

*J'aime quand ton corps se glisse en mes bras accueillants
Pour tenter d'oublier ce monde malveillant.
Et quand ton rire éclaire des mondes de bonheur
Je viens, j'accours, je prends ma place dans ton cœur.
Parfois même le soir, quand j'ai mal à la peau
De ne t'avoir pas vu, de te quitter trop tôt,*

*Je referme les yeux, je rentre dans la ronde
Des moments merveilleux où nous quittons ce monde.*

*Et chaque fois tes monts, tes vallées et tes creux
M'attirent et m'entraînent, puis me poussent à des jeux
Dont je ne croyais pas que tu étais capable,
Dont je ne savais pas que j'en serais coupable.*

*Et là je sens tes monts, tes vallées et tes creux
M'attirer, m'entraîner, me pousser à des jeux
Dont je ne croyais pas que tu serais capable,
Dont je ne savais pas que j'en serais coupable.*

Charles fut bouleversé toute la soirée par cette découverte et se rendit compte alors encore plus de ce qu'il avait raté. Il eut soudain peur qu'elle n'ait pu survivre à l'holocauste terrible qui avait frappé les Juifs, les tsiganes et les homosexuels.

Il avait combattu de toutes ses forces avant et pendant la guerre pour éviter le pire au monde. Il s'en souvenait bien. En juin 1937, le premier gouvernement Blum avait démissionné et c'étaient les radicaux qui avaient pris la suite. Mais à part la création de la SNCF, il ne souvenait pas que ce gouvernement ait fait vraiment du bon travail. Du coup, quelques mois plus tard, Édouard Daladier fut nommé « pour remettre la France au travail » et surtout annuler des réformes votées par les socialistes. Les grèves, les manifestations n'y changèrent rien. Daladier se battait aussi pour contrecarrer l'arrogance nazie mais la situation de la France lui semblait tellement préoccupante, qu'il voulait à tout prix la redresser à marche forcée.

Pendant ce temps-là, Charles et ses amis tentaient eux aussi de faire barrage au nationalisme exacerbé qui montait de plus en plus en France comme en Europe. Ses amis communistes étaient bien plus partagés car ils avaient des objectifs qui ne pourraient se réaliser qu'avec l'aide volontaire ou pas de l'Allemagne. Ils avaient engagé là une partie dangereuse qu'ils n'étaient pas sûrs de gagner mais avec l'appui de la nouvelle et grande URSS, ils y croyaient. Ils pensaient vraiment que l'Allemagne allait faire une partie de leur travail et qu'ils n'auraient plus qu'à ramasser la mise, une fois l'heure venue.

– Te rends-tu compte, Charles que pendant que les nazis soumettront l'Europe de l'Ouest militairement, nous les communistes, nous aurons les mains libres pour libérer les peuples de l'Est de la domination impérialiste et capitaliste scélérate qui étouffe les peuples.

– Ne me dis pas toi, Gaston, que tu crois à ces billevesées. Les nazis pensent exactement le contraire et quand vous les aurez laissé conquérir l'Europe de l'Ouest, ils se retourneront contre l'URSS.

– Non, il leur faudra du temps pour se remettre des batailles acharnées qu'il y aura. Rappelle-toi la dernière guerre. Combien de temps a-t-elle duré ? Nous, nous aurons fini depuis longtemps de faire les révolutions, pas la guerre. Et le moment venu, l'URSS les attaquera et les peuples de l'ouest se soulèveront à leur tour. Les nazis auront à faire face à deux fronts, dont un en interne.

– Tu oublies que cette fois les Américains interviendront tout de suite.

– Penses-tu. Les Américains vont d'abord profiter de tout cela en vendant des armes à tout le monde et puis ils auront à faire avec les Japonais, qui sont les alliés des Allemands.

– En tout cas, nous ne résisterons pas longtemps. Nous avons formaté nos peuples à refuser la guerre. Nous les communistes et socialistes européens de l'ouest avons semé dans le cerveau de nos concitoyens les idées de paix, de fraternité internationale. Ils ne voudront pas se battre ou n'en auront pas envie. Nous serons balayés et l'URSS n'aura pas le temps de se préparer.

– Nos dirigeants ne pensent pas comme les vôtres. J'espère Charles que tu auras tort mais de toute façon, il est trop tard désormais. Plus rien ne peut arrêter la machine infernale.

Quelques semaines après leur discussion, l'Allemagne nazie envahit la Pologne, l'URSS envahit aussi une partie de ce malheureux pays un temps si puissant. Et le processus s'enclencha. La Belgique et les Pays-Bas furent balayés en quelque jours, la France tint près d'un mois seulement, les autres pays basculèrent très vite.

Dans les faits, dès la catastrophe de juin 1940, Charles entra en résistance. Non pas à l'appel du général de Gaulle mais tout simplement en créant, seul dans son coin, le plus de problèmes à l'administration et l'armée d'occupation. Il resta à Paris et se mit bientôt au service des groupes de résistants officiels qui s'organisèrent très vite. Son expérience du rail et des tunnels servit à monter des attentats anti Allemands. Il réussit à passer toute la guerre sans jamais avoir été inquiété. Personne ne le connaissait. Il avait choisi comme pseudonyme le nom de « Périgourdin » et jamais personne ne se douta que « le Périgourdin » était un titi parisien homosexuel abandonné par son épouse transsexuelle.

Il prépara et participa à des opérations de sabotage ou d'assassinat d'officiers nazis dans le métro mais aussi dans les environs de Paris. Il fit sauter avec un groupe de quatre hommes déterminés, un pont de chemin de fer sur le canal de l'Ourcq pas très loin de Meaux. Quatre d'entre eux étaient allés chacun de leur côté jusqu'à la ville de Bossuet en prenant leur train à la gare de l'Est. Ils avaient retrouvé ensuite le cinquième résistant au centre ville dans une taverne près de la cathédrale et ils étaient partis dans la voiture du résistant de Meaux. Arrivés au port du canal de l'Ourcq, ils descendirent et se préparèrent à l'abri des petits hangars. Ils amorcèrent leurs charges explosives avant de les poser sur le sommet de l'arc-boutant du petit pont à une seule arche. Ils allumèrent la mèche qui brûla pendant qu'ils rejoignaient la gare. Ils n'y étaient pas encore arrivés lorsque les charges explosèrent. Le pont fut inutilisable plusieurs semaines, obstruant en plus le canal. Le voyage de retour se passa bien et Charles put recommencer ainsi quelques autres opérations. Petit à petit, il réussit à fédérer autour de lui un groupe de résistants mixte, composé de militants communistes et socialistes. Gaston et lui étaient en contact mais pas dans le même groupe. Un jour, il dut héberger un jeune militant envoyé par Gaston. Le jeune homme était perturbé par son état de personne recherchée. Charles pensa profiter de la situation mais l'image d'Honorine s'imposa à lui et il ne tenta rien envers le jeune résistant.

Après la guerre, il rechercha en vain Honorine. Elle avait complètement disparu. Comme il avait été décoré de la Croix de la Résistance, il demanda à un ami qui faisait partie du gouvernement d'union dirigé par de Gaulle, de rechercher parmi les décorés de toute la France une trace d'Honorine. Il refusa de penser qu'elle figurait peut-être dans les listes des collaborateurs. Mais personne ne la connaissait nulle part, même à Périgueux. Honorine lui aurait-elle menti sur ses origines ? Cette idée lui traversa l'esprit quand il se rappela que c'est elle qui avait organisé leur mariage et que, si elle avait donc bien dû donner à la mairie et à l'église les vraies informations sur sa naissance, elle n'avait pas eu à les lui donner. Mais certaines archives avaient été détruites pendant la guerre, c'est du moins ce qu'il dit au docteur quand il le revit à l'hôpital et que celui-ci lui posa la question.

– Ma sœur sait peut-être quelque chose, docteur. Moi, je n'arrive pas à avoir des informations. C'est étrange. On dirait qu'Honorine a construit un mur infranchissable entre nous.

– Voulez-vous que j'intervienne pour qu'elle sache ce qui vous arrive ? Elle viendra peut-être vous voir. Car à présent je ne peux plus vous laisser repartir, Vous perdez de plus en plus la tête Charles. Vous le comprenez bien, n'est-ce pas ?

Charles savait bien cela. Il avait de plus en plus de mal à se souvenir qui il était, où il habitait. Parfois même, il se prenait pour quelqu'un d'autre. Il en était malheureux lorsqu'il retrouvait sa lucidité. Il comprenait surtout qu'il arrivait à la fin de sa vie et qu'il ne retrouverait jamais Honorine. Il se disait qu'il avait raté sa vie, sa belle vie, sa vie rêvée comme il le disait souvent.

– Je comprends qu'il faut que je meure ici. Mais ne lui dites pas cela maintenant. Vous la préviendrez quand je serai parti. Vous demanderez à ma sœur. Je sais qu'elle connaît la vérité. Ma sœur vous dira la vérité, docteur.

C'est ce qui fut fait. Les mois passèrent et Charles eut des crises de démence de plus en plus fréquentes, de plus en plus fortes. Le médecin n'arrivait pas à savoir pourquoi. Il se doutait que son patient ne lui avait pas tout dit et qu'il trainait un lourd secret. Ce secret était à la base des souffrances de son malade mais il ne réussit jamais à le faire parler.

Charles quitta ce monde doucement, sans personne pour venir le voir. Ni sa sœur, ni tous les Martin, Justin, Séraphin qui avaient disparu, ou étaient morts dans les camps de concentration, ni son ami de toujours, Gaston, qui avait été fusillé par les Allemands quelques semaines avant la fin de la guerre. De plus, depuis sa retraite, en 1932, il avait perdu les contacts avec ses collègues de la CMP, devenue depuis la RATP et personne de ses anciens collègues ne se souvenait plus de lui. Il racontait encore quelques souvenirs mais il mélangeait un peu tout. Dans son délire de fin de vie, Charles appela souvent Honorine mais aussi Anghjulu. Le bel éphèbe corse.

Le lendemain matin, le docteur constata le décès. Charles avait près de quatre-vingt-deux ans. Il n'avait pas d'enfant, seulement une sœur en retraite qui avait été infirmière dans ce même hôpital. Et une épouse qui avait, paraissait-il disparu. Le médecin convoqua la sœur de Charles pour régler avec elle les formalités d'usage et surtout pour lui parler d'Honorine.

– Honorine ? Lui répondit-elle. Honorine, répéta-t-elle avec étonnement. Mais qui est-ce, je ne connais pas cette femme.

– Mais enfin, c'est sa femme, son épouse.

– Son épouse ? Mais docteur mon frère n'a jamais été marié ! Il a eu les oreillons étant petit, cela s'est mal passé et il était complètement impuissant. Il ne pouvait pas se marier. Il n'a jamais été marié.

– Impuissant dites-vous ? Mais toute cette histoire qu'il m'a racontée ? Honorine, son épouse transsexuelle ? Ses tendances homosexuelles ? Son travail à la Tour Eiffel, à la RATP, la résistance ? Qu'est-ce qui est vrai ou faux là-dedans ?

– Mais tout est faux docteur, tout. Oh mon Dieu ! Mon frère Charles a travaillé toute sa vie comme sonneur de cloches à l'église Saint-Sulpice. Il était très pieux. Il a été hébergé toute sa vie dans l'église jusqu'à peu et ces dernières années, il vivait dans un foyer catholique de la place de la Contrescarpe.

– Mais alors ?

– Alors ? Que voulez-vous que je vous dise ? Il a peut-être rêvé sa vie, docteur.

Le médecin resta sans voix un moment, se plongeant dans une réflexion intérieure avant de dire tout bas, comme pour lui-même, en quittant la pièce sans avoir salué son interlocutrice :

– C'était donc cela son secret. C'est cela qui l'a rendu fou. Toute une vie de rêve.

Les obsèques de Charles eurent lieu dans son église, à Saint Sulpice. La cérémonie fut très simple. Il n'y avait pratiquement personne dans l'église à part quelques vieilles dames habituées des lieux, vêtues de noir. L'une d'elles s'approcha du cercueil et déposa une petite couronne de fleurs avec une enveloppe accrochée par une épingle de sûreté.

Quelques jours après, la sœur de Charles rangeant les affaires de son frère ouvrit l'enveloppe. Elle découvrit le texte suivant, signé "H", qu'elle ne comprit jamais.

Éphémère

*Comme un oiseau qui passe
Venant d'on ne sait où,
Qui nous voit, qui se pose, qui se lasse
Et repart là-bas, au bout du bout du bout,
Tu traversas ma vie.
Moi, j'étais là, statique et presque mort.
Toi, d'errance en errance, tu t'éclatais à tort.
J'ai voulu t'arrêter, tu voulus m'entraîner,
Nous nous sommes tous deux entre déchaînés.
On a changé nos vies.
Aujourd'hui, moi je bouge et je vais vers les autres,
Il paraît que parfois, tu attends quelqu'un d'autre.
Dans mon cœur subsiste ta trace indélébile,
On me dit que pour toi, plus rien n'est très facile.
C'est compliqué la vie.*